

B
20.5
UL
2004
L169
C:2

JEAN-DAVID LAFRANCE

**L'ASPECT PUBLIC DE LA SIGNIFICATION CHEZ QUINE ET
DAVIDSON**

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en philosophie
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

Novembre 2004

© Jean-David Lafrance, 2004



Résumé

Les théories de la signification de W.V.O. Quine et de Donald Davidson rendent compte de la signification sur la base de données publiquement accessibles. Par contre, la notion de stimulation sensorielle qu'utilise Quine ainsi que la thèse de la relativité de l'ontologie qu'il propose créent une tension dans sa théorie de la signification en regard de son projet initial. Je mets en lumière ce fait d'abord en analysant deux critiques que formule Davidson à l'égard de la notion de stimulation sensorielle. La première veut que cette notion permet de soutenir une dichotomie schème conceptuel – contenu non interprété, mais elle n'est pas concluante. La deuxième, plus décisive, montre que les stimulations sensorielles ne sont pas les données publiquement accessibles sur lesquelles doit reposer une analyse de la notion de signification. Je critique ensuite la thèse de la relativité de l'ontologie, pour finalement faire valoir que la théorie de la signification de Davidson permet de l'éviter.

Avant-Propos

Je remercie infiniment ma directrice de recherche, Renée Bilodeau, pour ses judicieux commentaires, sa patience, sa très grande disponibilité et pour son enthousiasme. Je la remercie également de m'avoir permis de travailler comme assistant d'enseignement et de recherche à ses côtés. Ce mémoire de maîtrise n'aurait pas pu être rédigé sans elle.

Pour son soutien, j'aimerais aussi remercier Hélène Charron avec laquelle j'ai partagé le dur labeur de la rédaction du mémoire. Son intégrité et son intelligence furent une grande source d'inspiration et de motivation. Hélène est pour moi un véritable exemple au plan intellectuel.

J'aimerais également remercier mes parents, Betty Guedj et Christian Lafrance, qui m'ont aidé à traverser les moments les plus difficiles de la rédaction.

Je tiens finalement à remercier la faculté de philosophie de l'Université Laval qui m'a octroyé une bourse d'excellence à la maîtrise.

Table des matières

RÉSUMÉ	II
AVANT-PROPOS	III
TABLE DES MATIÈRES	IV
INTRODUCTION	1
PREMIER CHAPITRE : LA SIGNIFICATION SELON QUINE ET DAVIDSON : CADRE CONCEPTUEL	7
1. L'approche empiriste et la signification	7
1.1 La théorie de la signification de Carnap	9
2. Deux dogmes de l'empirisme	13
2.2 Le premier dogme de l'empirisme	14
2.3 Le deuxième dogme de l'empirisme	16
2.3 Holisme et naturalisme	17
2.4 L'approche behavioriste et le vocabulaire de la psychologie du sens commun	21
3. La traduction radicale	23
3.1 Données empiriques : assentiment, dissentiment et stimulations sensorielles	24
3.2 La signification-stimulus et l'identification des connecteurs logiques	26
3.3 Phrases observationnelles, phrases occasionnelles et phrases perdurables	28
3.4 Le processus de la traduction radicale, l'élaboration du manuel de traduction et les manières holophrastique et analytique de comprendre une phrase	31
3.5 Deux types d'indétermination.....	34
3.6 La signification selon Quine : récapitulation des thèses de Quine.....	36
4. L'interprétation radicale	37
4.1 L'attitude non individuative de tenir une phrase pour vraie et l'évidence empirique	38
4.2 Théorie tarskienne de la vérité et théorie de la signification.....	40
4.3 L'interprétation radicale et le principe de charité de Davidson	44
5. Conclusion	47

DEUXIÈME CHAPITRE : THÉORIES PROXIMALE ET

DISTALE DE LA SIGNIFICATION	50
1. Introduction	50
2. Le troisième dogme de l'empirisme	51
2.1 À quoi reconnaît-on les schèmes conceptuels selon Davidson ?	53
2.1 La critique de Davidson de la dichotomie schème conceptuel – contenu	60
2.1.1 La critique du premier groupe de métaphores et l'échec total de la traduction	60
2.1.2. La critique du second groupe de métaphores et l'échec total de la traduction	61
2.2 La réponse de Quine à l'argument de Davidson	67
3. Théories proximale et distale de la signification	69
3.1 La critique davidsonienne de la théorie proximale de la signification de Quine	71
3.2 La théorie distale de la signification de Davidson	77
4. Conclusion	82

TROISIÈME CHAPITRE : INSCRUTABILITÉ DE LA RÉFÉRENCE

ET RELATIVITÉ DE L'ONTOLOGIE	83
1. Introduction	83
2. Précisions : la thèse de la relativité de l'ontologie et le caractère public de la langue	85
3. Inscrutabilité de la référence et relativité de l'ontologie	87
3.1 Les thèses de l'inscrutabilité de la référence chez Quine et Davidson	87
3.2 La relativité de l'ontologie et la relativité de la référence	94
4. Relativité de la référence et inscrutabilité de la référence	98
4.1 La thèse de la relativité de la référence : récapitulation et exposition du problème	101
4.2 La notion de référence et le processus de l'interprétation radicale	103
4.3 La thèse de la relativité de la référence : critique et solution du problème	107
4.4 Triangulation et relativisation de la référence	107
5. Conclusion	117
CONCLUSION	119

Introduction

Il n'y a aucun doute que lorsque nous communiquons avec nos semblables, nous voulons leur transmettre nos idées, nos croyances, nos désirs, nos craintes, *etc.* et que nous parvenons à le faire en énonçant des phrases que nous présumons comprises par nos interlocuteurs. Plusieurs théories de la signification furent proposées par divers philosophes pour rendre compte de ces échanges linguistiques : les unes supposent que cette réussite est en grande partie due à ce qui se passe dans l'esprit des locuteurs ou à ce qui est appréhendé par leur esprit, les autres tentent plutôt de l'expliquer par ce qui est accessible aux locuteurs à l'aide de leurs sens. Ces dernières soutiennent qu'on ne peut analyser la notion de signification sans considérer la façon dont les locuteurs, lors d'un échange linguistique, utilisent les phrases de leur langue. C'est à cette seconde catégorie qu'appartiennent les théories de la signification de W.V.O. Quine et de Donald Davidson. Ces théories de la signification sont issues du courant empiriste en philosophie et tentent de montrer que toute compréhension des énonciations d'un locuteur, d'une langue étrangère ou non, doit prendre appui sur des données qui sont publiques, c'est-à-dire intersubjectives ou encore accessibles à tout individu présent dans les circonstances de l'énonciation d'une phrase.

Bien que Quine et Davidson ont pour objectif de rendre compte de la notion de signification par des données publiquement accessibles, Quine présente et défend à plusieurs endroits sa théorie de la signification en utilisant des locutions et en proposant des thèses qui introduisent des tensions en regard d'une telle prétention. Davidson les relève, prend la peine de les critiquer et ses arguments portent fruit, puisqu'ils amènent bien souvent Quine à préciser et à reformuler sa théorie. Trois controverses ont retenu mon attention : celles concernant la dichotomie schème conceptuel – contenu, celle entre théories proximale et distale de la signification, ainsi que celle ayant trait à la thèse de la

relativité de l'ontologie. Chacune de ces controverses touche des points centraux des théories de la signification de Quine et de Davidson et montre que leurs théories dépassent le simple cadre de la sémantique. Enfin, leur analyse répond, chacune à leur manière, à la question de savoir si la théorie de la signification de Quine constitue une analyse satisfaisante du caractère publiquement accessible de la langue. Je montrerai, par le biais des arguments de Davidson, que tel n'est pas toujours le cas.

Pour rendre compte de la notion de signification par des données publiquement accessibles, Quine offre une théorie qui met à l'avant plan la notion de traduction, alors que Davidson en propose une qui accorde à la notion d'interprétation le rôle principal. L'approche de Quine consiste à supposer que l'élaboration d'un manuel de traduction par un linguiste permet de rendre compte de la signification des phrases de la langue d'un locuteur par une traduction des mots de la langue de ce dernier dans la langue du linguiste. Selon Davidson, on peut rendre compte de la signification des phrases de la langue d'un locuteur par une théorie de l'interprétation qui prend la forme d'une théorie de la vérité. En outre, les théories de Quine et de Davidson diffèrent en ce que la première, mais non la seconde, s'inscrit dans une approche plus générale de l'explication des comportements, linguistiques ou autres, qui est celle du behaviorisme. Cette dernière approche suppose que les comportements d'individus, linguistiques ou non, s'analysent en termes des stimulations sensorielles et des réponses de l'individu provoquées par les premières. En ce qui concerne la théorie de la signification de Quine, ces stimulations sensorielles et les comportements qu'elles causent constituent les données publiquement accessibles à partir desquelles on doit rendre compte de la notion de signification. Pour sa part, Davidson rejette l'approche behavioriste et considère que l'explication de certains comportements d'un individu, et plus précisément de ses actions, ainsi que l'interprétation de ses énonciations, requièrent l'attribution de croyances à cet individu. En ce qui a trait à sa théorie de la signification, Davidson considère que l'attribution de croyances à un locuteur n'est pas à distinguer de l'interprétation de ses énonciations et doit, tout comme l'analyse de la signification de ces énonciations, prendre appui sur des données publiquement accessibles. Ces dernières ne sont cependant pas les stimulations sensorielles du locuteur, mais plutôt les objets et événements du monde qui causent, selon l'interprète, les croyances du locuteur.

Au-delà des théories de la signification qu'ils préconisent, Quine et Davidson s'entendent sur le fait que faire reposer une analyse de la signification sur des données publiquement accessibles entraîne deux types d'indétermination, soit l'indétermination de la traduction ou de l'interprétation et l'inscrutabilité de la référence. La première est celle selon laquelle les données publiquement accessibles de la signification ne déterminent pas la traduction ou l'interprétation des mots d'une langue, ni celle de ses phrases théoriques. L'autre veut que ces données ne déterminent pas la référence des mots d'une langue, ou encore ne déterminent pas quels sont les objets auxquels renvoient ces mots.

Bien que ces thèses de l'inscrutabilité de la référence et de l'indétermination de la traduction ou de l'interprétation soient partagées par ces deux philosophes, la théorie de la signification de Quine laisse place à deux thèses que Davidson n'endosse pas : celle selon laquelle il existe une dichotomie schème conceptuel – contenu et celle de la relativité de l'ontologie. La première concerne la façon dont Quine présente et utilise la notion de stimulation sensorielle qui suggère qu'elle joue le rôle de contenu non interprété constituant le vis-à-vis des schèmes conceptuels ou des langues. La deuxième s'inscrit chez Quine comme une solution à des conséquences indésirables de la thèse de l'inscrutabilité de la référence et indique que la référence des mots utilisés par un locuteur est relative à la fois au manuel de traduction qu'élabore l'individu qui entreprend la traduction et à la langue de ce dernier.

Dans ce mémoire, j'analyserai les arguments de Davidson contre la dichotomie schème conceptuel – contenu, contre la théorie proximale de Quine et contre la thèse de la relativité de l'ontologie. Les deux derniers arguments concernent le caractère essentiellement public de la langue. Le premier, bien qu'il ne soit pas directement lié à l'aspect public de la signification, constitue la première attaque de Davidson contre la notion de stimulation sensorielle, présente dans la théorie de la signification de Quine comme contenu non interprété. Le deuxième tente d'établir le fait que la notion de stimulation sensorielle ne peut constituer l'aspect public de la signification. Enfin, le troisième argument met en évidence le fait qu'il y a une certaine tension dans la théorie de la signification de Quine en regard du caractère essentiellement public de la langue en

montrant que la thèse de la relativité de l'ontologie ne peut être préconisée par quelqu'un qui, comme Quine, soutient que la référence est inscrutable.

Je discuterai donc, au cours de ce mémoire, différentes facettes du principe selon lequel la signification doit reposer sur des données publiquement accessibles. Je le ferai premièrement par le biais des critiques de Davidson de la notion de stimulation sensorielle et, deuxièmement, par celui de ses arguments contre la thèse de la relativité de l'ontologie. Le cadre d'analyse de chacune de ces critiques est différent : dans le premier cas, il est question de voir si on peut soutenir que les stimulations sensorielles sont pertinentes dans la théorie de la signification de Quine et, notamment, si elles constituent véritablement les données publiquement accessibles à partir desquelles on doit rendre compte de la notion de signification. Le cadre d'analyse du deuxième cas est, en quelque sorte, plus large, puisqu'il s'agit de voir si préconiser la thèse de la relativité de l'ontologie contrevient au projet qu'avait Quine en élaborant sa théorie de la signification.

Pour mener à terme l'analyse des arguments de Davidson, j'expose, dans le premier chapitre, les théories de la signification proposée par Quine et par Davidson. On verra ce qui constitue un manuel de traduction selon Quine et comment se présente la théorie de l'interprétation chez Davidson. Cette dernière doit avoir pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité et il va sans dire que je présenterai cette théorie de la vérité. J'exposerai aussi les arguments que ces deux philosophes élaborent pour défendre leur théorie respective, en l'occurrence le processus de la traduction radicale préconisé par Quine et celui de l'interprétation radicale proposé par Davidson.

Le deuxième chapitre est consacré aux arguments de Davidson contre la notion de stimulation sensorielle. Il contient deux volets. Dans le premier, j'analyse un argument de Davidson, que l'on retrouve dans son article « On the Very Idea of a Conceptual Scheme », contre la notion de schème conceptuel et celle de contenu non interprété. Sans présenter dès à présent l'argument de Davidson contre la dichotomie schème conceptuel – contenu, il convient de savoir que la stratégie de Davidson consiste à critiquer les cas extrêmes dans lesquels se présente cette dichotomie, en l'occurrence ceux où il y aurait une incommensurabilité entre schèmes conceptuels, laquelle incommensurabilité est comprise comme un échec de la traduction. Comme on ne peut, selon Davidson, retenir les critères

proposés par les tenants de la dichotomie schème – contenu tout en soutenant qu’il y a une incommensurabilité des différents schèmes conceptuels, mieux vaut ne pas utiliser la notion de schème conceptuel. Au cours de cet argument, Davidson indique que la notion de stimulation sensorielle joue, dans la théorie de la signification de Quine, un rôle que ce dernier récuse par ailleurs. Il me faudra donc m’attarder sur ce rôle dénié par Quine.

Toujours dans le cadre de la discussion de cet argument, je présenterai ensuite la réponse que lui donne Quine. Cette réponse amena Davidson à formuler une deuxième critique de la notion de stimulation sensorielle. Cette critique est celle contre la théorie proximale de Quine, selon laquelle les stimuli auxquels réagissent les locuteurs d’une langue en énonçant des phrases sont proximaux, c’est-à-dire se situent à la périphérie de leur corps. Davidson propose plutôt une approche selon laquelle les stimuli auxquels réagissent les locuteurs sont distaux, c’est-à-dire se situent à une certaine distance du locuteur. C’est cette controverse entre la théorie proximale de la signification de Quine et la théorie distale de la signification de Davidson qui fera l’objet du second volet du deuxième chapitre. Les arguments que Davidson développe contre la théorie proximale de Quine ont trait à ce que l’on devrait considérer comme constituant les données publiquement accessibles à partir desquelles on doit rendre compte de la signification. Je montrerai qu’il est préférable de soutenir, comme Davidson, que ces stimuli doivent être distaux et non proximaux.

Dans le troisième et dernier chapitre, je m’attarde à une critique de Davidson, que l’on retrouve dans l’article « The Inscrutability of Reference », qui est celle de la thèse de la relativité de l’ontologie soutenue et défendue par Quine dans « Ontological Relativity ». Succinctement, la thèse de la relativité de l’ontologie de Quine stipule que l’univers de discours de la langue d’un locuteur, c’est-à-dire les objets auxquels les constituants de phrases de cette langue renvoient, est relatif à un manuel de traduction et à la langue dans laquelle le linguiste traduit celle du locuteur. Cette thèse de la relativité de l’ontologie découle de celle de l’inscrutabilité de la référence selon laquelle les données publiquement accessibles et pertinentes à l’élaboration d’un manuel de traduction ne déterminent pas la référence des termes de la langue d’un locuteur. Puisque la référence est inscrutable, le seul moyen dont dispose le linguiste pour se prononcer sur les objets auxquels renvoient les

termes utilisés par le locuteur est d'attribuer l'ontologie de sa propre langue à celle du locuteur. Ceci introduit une tension dans la théorie de la signification de Quine qui veut rendre compte du caractère essentiellement public de la langue : la réponse que le linguiste donne aux questions ayant trait à la référence des termes utilisés par un autre locuteur repose sur quelque chose qui n'est pas publiquement accessible, en l'occurrence la référence des termes que lui-même utilise. La théorie de la signification de Davidson évite la thèse de la relativité de l'ontologie, sans pour autant admettre que l'interprète ne peut se prononcer sur la référence des termes utilisés par un autre locuteur.

Le but de ce mémoire est de montrer qu'il y a certaines tensions dans la théorie de la signification de Quine lorsqu'on l'appréhende sous l'angle de l'aspect public de la signification. Il m'importe cependant de mentionner que Quine veut fonder sa théorie de la signification sur des critères publics, que sa théorie est dans l'ensemble tout à fait satisfaisante à cet égard, et que je ne fais que soulever certains glissements présents dans sa théorie.

Premier Chapitre

La signification selon Quine et Davidson : cadre conceptuel

Quine conçoit et propose sa théorie de la signification sur la base d'un rejet de ce qu'il considère être deux dogmes de l'empirisme que l'on retrouve, entre autres, dans la théorie de la signification de Rudolph Carnap. Pour sa part, Davidson propose sa propre théorie de la signification en s'inspirant grandement de celle de Quine, mais en rejetant ses aspects behavioristes. Dans ce chapitre, je présenterai les théories de la signification de Quine et de Davidson. Pour ce faire, je propose premièrement un bref survol de la théorie de la signification de Carnap, dont la présentation m'apparaît nécessaire à une bonne compréhension de la théorie de la signification de Quine. Deuxièmement, je m'attarde aux critiques de Quine de ce qu'il nomme les deux dogmes de l'empirisme. Ensuite, j'expose en détail la théorie de la signification de Quine, pour enfin présenter celle de Davidson.

1. L'approche empiriste et la signification

Il est clair que la signification d'un mot ou d'une expression linguistique est distincte de l'objet auquel renvoie ce mot ou cette expression. Tous s'accorderaient pour dire que la signification de « créature avec un rein » et celle de « créature avec un cœur » sont différentes, alors que les objets auxquels ces expressions renvoient sont, sur Terre, les mêmes. Diverses approches furent proposées pour rendre compte de la notion de signification, et j'en retiendrai trois : l'approche idéationnistes, l'approche frégéenne et l'approche empiriste. L'approche idéationniste consiste à supposer que la signification d'une expression linguistique est l'idée qui nous vient à l'esprit lorsque nous l'utilisons,

alors que l'approche frégéenne soutient qu'elle est une entité abstraite exprimée par cette expression. Les empiristes rejettent ces façons de rendre compte de notre notion intuitive de signification, car elles ne font pas appel à quelque chose qui nous est accessible à l'aide de nos sens. En effet, les empiristes partent de l'intuition selon laquelle toute connaissance d'un individu, et il en va semblablement de sa connaissance linguistique, est acquise au cours de sa vie à l'aide de ses sens. Il semble en effet que c'est par l'interaction avec nos pairs et grâce à leurs réactions aux circonstances qui nous entourent que nous apprenons la langue lorsque nous sommes enfants, et qu'il en est de même pour toute langue seconde que nous voulons maîtriser au cours de notre vie. Considérer que la signification d'une expression est une entité abstraite ou bien l'idée qui nous vient à l'esprit en la prononçant n'est pas admissible selon eux, car on ne réussit plus à rendre compte du fait que la signification, et la langue en général, est accessible à tout individu à l'aide de ses sens. Bien qu'ils considèrent que la signification n'est ni une entité abstraite ni une idée, les empiristes n'admettent pas pour autant qu'il n'y a pas de distinction à faire entre la signification d'une expression et les objets auxquels elle renvoie. Puisque la signification d'une expression selon les empiristes n'est ni une entité mentale, ni une entité abstraite extramentale, ni son extension, quelle est-elle alors ?

La solution des empiristes face à cette difficulté, du moins celle de Carnap et celle de Quine, consiste à analyser les situations où le recours à la notion de signification est à première vue nécessaire et à voir par quelle autre notion on pourrait en rendre compte. Les théories de la signification de Carnap et de Quine accordent un rôle primordial à la notion de *traduction* et analyse celle de signification par cette dernière. Bien que chez Carnap il soit question essentiellement de la traduction de phrases d'une langue par d'autres phrases de cette même langue, la théorie quinienne fait plutôt intervenir la traduction des phrases d'une langue par celles d'une autre langue. Voyons d'abord le rôle que donne la théorie de Carnap à la notion de traduction.

1.1 La théorie de la signification de Carnap

La théorie de la signification de Carnap est une théorie vérificationniste de la signification, c'est-à-dire qu'elle considère que la signification d'un énoncé assertif¹, que l'on peut qualifier de vrai ou de faux, est donnée par ses conditions de vérification. Ces dernières sont l'ensemble des expériences qui confirment ou infirment un énoncé. La théorie de Carnap suppose cependant deux thèses que Quine considère être des dogmes de l'empirisme, soit la distinction entre les énoncés analytiques et les énoncés synthétiques, ainsi que la thèse du réductionnisme selon laquelle les énoncés théoriques d'une théorie se traduisent par (ou se ramènent à) des énoncés plus élémentaires, en l'occurrence ceux qui sont à propos de l'expérience. Je remets l'analyse de la critique quinienne des deux dogmes de l'empirisme à la prochaine partie du chapitre, et me concentre ici sur ces deux aspects de la théorie de la signification de Carnap.

La façon la plus simple et la plus commune de concevoir la vérification d'un énoncé est de penser à la confirmation ou à l'infirmité d'un énoncé par l'expérience d'un individu. Par exemple, quelqu'un énonçant honnêtement « Tous les corbeaux sont noirs » a de bonnes raisons de penser que cet énoncé est vrai. C'est dire que son énonciation est justifiée puisqu'elle est appuyée par une multitude d'expériences qu'il a accomplies au cours de sa vie. Ces expériences consistent habituellement en l'observation des corbeaux et de leur couleur et constituent les conditions de vérification de l'énoncé en question. Selon une théorie vérificationniste de la signification, connaître la signification de « Tous les corbeaux sont noirs », c'est connaître ses conditions de vérification, c'est-à-dire l'ensemble des expériences confirmant ou infirmant cet énoncé (ou celles qui le confirmeraient ou l'infirmeraient). Cette théorie explique donc la notion de signification à l'aide de notions épistémiques, c'est-à-dire de notions qui ont trait à la connaissance qu'un être humain peut avoir du monde. Puisqu'un individu qui énonce une phrase est justifié de l'asserter, connaître la signification d'un énoncé, c'est aussi savoir dans quelle mesure un individu est justifié de l'asserter.

¹ Il ne sera question dans ce mémoire que des énoncés assertifs. Aussi, pour ne pas alourdir le texte, j'omettrai la plupart du temps le qualificatif « assertif ».

Bien que les conditions de vérification d'un énoncé soient les expériences qui nous permettraient de vérifier si cet énoncé est vrai, il reste qu'elles ne sont pas à confondre avec ses conditions de vérité. Ces dernières ne sont pas ce qui permet à un individu de savoir s'il est légitime de le tenir pour vrai, mais simplement ce qui le *rend* vrai (ou ce qui le rendrait vrai). Par exemple, les conditions de vérité de « La Terre tourne autour du Soleil » sont le mouvement circulaire de la Terre en orbite autour du Soleil ou bien simplement la Terre et le Soleil.² Par contre, les conditions de vérification de cet énoncé sont l'ensemble des expériences qui nous enjoindraient à accepter l'énoncé et l'ensemble de celles qui nous inciteraient à le refuser. Connaître les conditions de vérification d'un énoncé n'est pas savoir que cet énoncé est vrai. C'est simplement savoir ce qui nous permettrait de vérifier l'énoncé. On peut sans aucun doute savoir ce qui nous permettrait de vérifier « Il y a des corbeaux noirs sur Alpha du Centaure » sans savoir s'il y a effectivement des corbeaux sur Alpha du Centaure.

Selon Carnap, la notion d'expérience fait inmanquablement appel à la notion de donnée sensorielle [*sense datum*], laquelle renvoie à la sensation d'un individu à un certain moment.³ La douleur que je ressens après avoir reçu un coup de marteau sur le doigt ou bien la tonalité que j'entends lorsque vient le temps de laisser un message sur le répondeur d'un ami, sont des sensations. La connaissance d'un individu de ses données sensorielles est considérée certaine et indubitable ; on reconnaît généralement l'autorité de la personne relatant ce qu'elle ressent, alors qu'on peut douter de l'existence des objets auxquels elle prétend renvoyer. Par ailleurs, nous admettons sans autre justification que quelqu'un nous disant honnêtement qu'il ressent une douleur dans le dos ressent effectivement une douleur dans le dos ; il n'y a pas de doute que ce qu'il dit est vrai.

Dans cette perspective, une théorie comprend des énoncés vrais et indubitables qui ne sont qu'à propos des données sensorielles. Mais elle ne peut contenir que ce type

² Différentes caractérisations des conditions de vérité peuvent être données : on peut considérer que seuls les objets comptent parmi les conditions de vérité, que des propriétés peuvent compter parmi les conditions de vérité ou bien que seuls les faits comptent parmi les conditions de vérité. Je ne prendrai pas position sur cette question dans ce mémoire, mais suivrai Davidson en supposant que seuls des particuliers, notamment des objets ou des événements, comptent parmi les conditions de vérité.

³ C'est du moins un point de vue que Carnap a exprimé au cours de son œuvre. Ce sont des énoncés physicalistes, c'est-à-dire à propos d'objets physiques, qui sont les énoncés de base des théories selon les formulations plus tardives de la théorie de Carnap.

d'énoncés, puisqu'elle postule généralement l'existence d'entités que sont les objets du monde ou encore les entités microscopiques, comme les atomes, les molécules, *etc.* Elle doit donc aussi contenir des énoncés à propos d'objets physiques ou microphysiques. Ces énoncés à propos d'objets sont rendus vrais par ce qui se situe bien au-delà de ce que nous livrent nos sens, de sorte qu'il apparaît difficile de voir en quoi pourrait consister la vérification d'un énoncé à propos d'objets en ne faisant appel qu'à des énoncés strictement à propos de nos données sensorielles.

Le projet empiriste de Carnap propose un moyen de concevoir une telle vérification. Il comporte deux thèses que Quine (cf. (Gibson, 1982, p. 1 ; Quine, 1969a, p. 69)) appelle la thèse doctrinale et la thèse conceptuelle. La première est une thèse épistémique et stipule que les vérités à propos du monde *se déduisent* des données sensorielles (ou des vérités à propos des données sensorielles), alors que la deuxième est une thèse sémantique et suppose qu'on peut *traduire* (ou de ramener) les vérités à propos du monde par (à) des expressions ne renvoyant qu'à nos données sensorielles (en utilisant le vocabulaire logico-mathématique)⁴. La thèse doctrinale concerne la *justification* des énoncés à propos du monde par des énoncés strictement à propos des données sensorielles. La thèse conceptuelle, pour sa part, concerne plutôt la *définition* des énoncés à propos du monde, c'est-à-dire à propos des objets physiques, à l'aide d'énoncés à propos des données sensorielles. Dans ce dernier cas, on expliquera par exemple la notion de corps ou d'objet physique par celle de données sensorielles. La première thèse est d'une importance capitale pour le projet empiriste carnapien, lequel suppose qu'une bonne partie de notre connaissance (celle qui porte sur le monde) s'appuie sur une connaissance vraie et indubitable (celle qui porte sur nos données sensorielles). Ces deux thèses sont par ailleurs liées, comme l'affirme Quine (Quine, 1969a, p. 70), puisque montrer que les énoncés à propos d'objets se ramènent à des énoncés strictement à propos des données sensorielles (et à des énoncés logiques) revient à réduire ces premiers à des énoncés plus clairs. Et les énoncés formulés à l'aide d'expressions renvoyant aux données sensorielles sont

⁴ (Gibson, 1982, p. 1) : Les buts de l'empirisme radical [*radical empiricism*] que l'on retrouve entre autres chez Carnap « were twofold : to *deduce* the truths of nature from sensory evidence, and to *translate* (or *define*) those truths in terms of observation and logico-mathematical auxiliaries. » (Gibson souligne)

susceptibles de nous paraître plus certains que ceux composés d'expressions qui renvoient aux objets.

Toute considération épistémique mise à part, la thèse de Carnap montre, par cette réduction des énoncés à propos d'objets à des énoncés à propos de données sensorielles, en quoi consiste la signification d'une expression : elle consiste en la méthode (hypothético-déductive) utilisée pour réduire l'énoncé dans laquelle cette expression est présente aux énoncés à propos des données sensorielles. Elle suppose donc ce que l'on appelle la thèse du réductionnisme, c'est-à-dire la thèse selon laquelle les énoncés d'une théorie se ramènent *individuellement* à des énoncés à propos de l'expérience. Autrement dit, elle suppose que l'on peut spécifier, pour chaque énoncé pris individuellement, un ensemble précis d'énoncés strictement à propos des données sensorielles (et d'énoncés logiques) qui *traduisent* le premier énoncé. Cette thèse du réductionnisme conforte l'idée qu'il y a deux composantes qui contribuent à déterminer la valeur de vérité d'un énoncé isolé, soit la composante linguistique et la composante factuelle, ou encore la langue et le monde. En effet, on reconnaît généralement que la vérité de « Jack prend le métro en resquillant » dépend à la fois du monde et de la signification des mots qui le composent. À supposer que l'énoncé tel que compris selon la signification habituelle des mots qui le composent est vrai, si « resquiller » voulait dire « payer son passage » ou encore si Jack ne prenait pas le métro en resquillant, alors il serait faux. Dans la perspective de la théorie vérificationniste de Carnap, les énoncés à propos des données sensorielles auxquels se réduit un énoncé constituent la composante factuelle de cet énoncé. Ainsi formulée, la thèse du réductionnisme permet une distinction entre les énoncés analytiques et synthétiques. Il nous revient de voir pourquoi.

On reconnaît généralement un énoncé analytique comme étant un énoncé ayant une valeur de vérité en vertu uniquement de la signification des mots qui le composent.⁵ C'est dire que la valeur de vérité de cet énoncé ne dépend d'aucune composante factuelle. Dans l'optique de la théorie de la signification de Carnap, qui suppose la thèse du

⁵ On reconnaît généralement un énoncé analytique comme étant un énoncé *vrai* en vertu uniquement de la signification des mots qui le composent. Je considérerai que la classe des énoncés analytiques comprend aussi les énoncés qui sont *faux* en vertu uniquement des mots qui les composent. Une contradiction logique est donc un énoncé analytique dans cette perspective.

réductionnisme, un énoncé analytique est un énoncé qui est vérifié (confirmé ou infirmé) peu importe le cours de l'expérience. Par exemple, l'énoncé « le ciel est bleu ou le ciel n'est pas bleu » est un énoncé qui est considéré comme étant confirmé peu importe l'expérience effectuée dans le cadre d'une théorie. Les autres énoncés de la théorie sont des énoncés synthétiques, c'est-à-dire dont la valeur de vérité dépend, en plus de la signification des mots qui les composent, du monde. C'est dire qu'à la fois une composante factuelle et une composante linguistique contribuent à la valeur de vérité de ces énoncés. L'énoncé « Le ciel est bleu » en est un exemple. Selon la théorie vérificationniste de Carnap, un énoncé synthétique est un énoncé qui est confirmé (ou infirmé) par un ensemble d'expériences.

En somme, la théorie de la signification de Carnap, parce qu'elle présuppose la thèse du réductionnisme, permet une distinction claire entre les énoncés analytiques et synthétiques. Selon Quine, cette distinction ainsi que la thèse du réductionnisme constituent les deux dogmes de l'empirisme, dont il faut se débarrasser pour rendre l'empirisme un tant soit peu cohérent.

2. Deux dogmes de l'empirisme

Parce qu'elle suppose la thèse du réductionnisme, la théorie de la signification de Carnap met à l'avant plan la notion de traduction. On conçoit habituellement la traduction d'une expression linguistique, une phrase ou un constituant de phrases, comme étant une expression qui lui est synonyme. Et comme on peut définir la notion de signification par celle de synonymie, en supposant que la signification d'un énoncé est ce qu'il a en commun avec d'autres énoncés, notamment ceux qui lui sont synonymes, il semble qu'une définition empirique de la notion de synonymie pourrait nous permettre d'en formuler une pour la notion de signification. Peut-on alors, mieux que pour la notion de signification, donner une définition, en accord avec l'approche empiriste en philosophie, de la notion de synonymie ? L'analyse de la critique quinienne de ce qu'il considère être les deux dogmes de l'empirisme montrera que l'on doit répondre à cette question par la négative. Il convient cependant de signaler que, contrairement à ce que l'on pourrait à première vue penser, Quine ne cherche pas, par sa critique de ce qu'il considère être les deux dogmes de l'empirisme, à discréditer l'empirisme en général. Si la distinction entre énoncés

analytiques et synthétiques ainsi que le réductionnisme sont selon lui des dogmes de l'empirisme, c'est parce qu'il estime, somme toute, que ces thèses n'ont aucun fondement empirique. En ce sens, une théorie philosophique empiriste qui les préconise accepte des thèses qui sont contraires à ses présupposés. C'est donc une réformation de l'empirisme de manière à le rendre plus cohérent que vise la critique des dogmes de l'empirisme, et non un rejet de l'approche empiriste en philosophie. J'analyserai en premier lieu les critiques quiniennes de la distinction entre les énoncés analytiques et synthétiques, et en second lieu celles de la thèse du réductionnisme. Bien que ces critiques soient des attaques de la théorie vérificationniste de Carnap, Quine propose une théorie de la signification qui respecte le principe de base du vérificationnisme, à savoir que la signification d'un énoncé est donnée par les expériences qui le vérifient. Or, une théorie de la signification selon Quine doit aussi respecter la thèse holiste de Pierre Duhem. Je présenterai cette dernière thèse en troisième lieu, pour enfin spécifier le cadre dans lequel Quine élabore sa théorie de la signification.

2.2 Le premier dogme de l'empirisme

Pour rendre compte de la notion de synonymie, il serait utile de pouvoir recourir à celle d'analyticité, puisqu'on peut considérer que deux expressions sont synonymes si et seulement si l'énoncé qui exprime leur équivalence est un énoncé analytique (et vrai)⁶. En montrant qu'on ne peut effectuer une distinction claire entre les énoncés analytiques et les énoncés synthétiques, la critique quinienne du premier dogme de l'empirisme fait voir que les notions sémantiques d'analyticité, de synonymie et de signification sont interdéfinissables, c'est-à-dire qu'on ne peut donner une définition de l'une de ces notions sans utiliser les autres. Pour cette raison, il est peu judicieux, voire impossible, de recourir à la simple notion d'analyticité pour définir adéquatement celle de synonymie. Voyons pourquoi la distinction entre énoncés analytiques et synthétiques « est un dogme non empiriste des empiristes, un article de foi métaphysique »⁷ (Quine, 1951, p. 37).

⁶ Voir (Laurier, 1993, p. 252).

⁷ « *That there is such a distinction to be drawn at all is an unempirical dogma of empiricists, a metaphysical article of faith* » (Je souligne).

Dans « Two Dogmas of Empiricism » (Quine, 1951), Quine développe une série d'arguments contre la supposée distinction entre énoncés analytiques et synthétiques, lesquels sont issus de tentatives de définir la notion d'analyticité. Selon Quine, les énoncés analytiques se départagent en deux classes : les vérités logiques et les énoncés qui sont vrais étant donné la signification des expressions qui les composent mais qui ne sont pas des vérités logiques (cf. (Quine, 1954, p. 128)). « Toute personne non mariée n'est pas mariée » ainsi que « Le ciel est bleu ou le ciel n'est pas bleu » sont des exemples de vérités logiques, alors qu'« Aucun célibataire n'est marié » est un exemple d'énoncé analytique de la seconde classe. On peut caractériser clairement un énoncé de la première classe comme étant un énoncé qui reste vrai lorsqu'on réinterprète, à notre guise, toutes les expressions qu'il contient qui ne sont pas des opérateurs logiques, comme « tout », « non », « et », « si ... alors », « ou », *etc.* Le problème reste celui de caractériser les énoncés de la seconde classe. Une manière simple de les traiter serait de supposer qu'ils se ramènent à ceux de la première classe lorsqu'on remplace des expressions qui les composent (et qui ne sont pas des particules logiques) par des expressions synonymes, « célibataire » par « personne non mariée » par exemple. On aurait alors une bonne manière de caractériser l'ensemble des énoncés analytiques, puisqu'un énoncé analytique serait ou bien une vérité logique ou bien un énoncé se ramenant à une vérité logique. Toutefois, cette stratégie pour départager les énoncés analytiques de ceux qui ne le sont pas nous fait voir au moins une chose : la notion de synonymie est nécessaire pour définir celle d'analyticité. Il appert donc qu'on ne peut plus se servir de cette dernière notion pour rendre compte de la première. Supposer que l'on puisse stipuler la classe des énoncés analytiques d'une seule langue pour donner une définition claire de la notion d'analyticité sans utiliser celle de synonymie est une stratégie non avenue pour Quine. En effet, on voudrait, dans l'optique de Quine (Quine, 1951, p. 33), dire quelles sont les phrases analytiques, *pour toute langue possible*, sans par ailleurs faire intervenir d'autres notions sémantiques qui ne sont pas déjà définies par des notions non sémantiques. Stipuler la classe des énoncés analytiques d'une seule langue ne constituerait qu'une définition de la notion d'analyticité pour une langue particulière, laquelle ne pourrait aucunement servir pour définir une notion d'analyticité pour une autre langue.⁸

⁸ « The notion of analyticity about which we are worrying is a purported relation between statements and

La conclusion que Quine tire de son analyse est qu'on ne peut définir la notion d'analyticité sans celle de synonymie. Comme on voulait rendre compte de la notion de signification par celle de synonymie, la critique quinienne du premier dogme de l'empirisme montre que les notions sémantiques d'analyticité, de synonymie et de signification sont interdéfinissables. Attendu que la distinction entre énoncés analytiques et synthétiques est exhaustive, le fait qu'on ne peut spécifier de manière empirique les énoncés vrais uniquement en vertu de la signification entraîne qu'il est impossible de distinguer ces derniers des énoncés synthétiques sans par ailleurs donner une définition empirique d'au moins une des autres notions sémantiques. Et, comme on le verra dans la prochaine section, la thèse du réductionnisme n'est d'aucun secours pour ce faire.

2.3 Le deuxième dogme de l'empirisme

Le second dogme de l'empirisme, à savoir la thèse réductionniste, est, comme on l'a vu, présent dans la théorie vérificationniste de la signification de Carnap. Si on pouvait donner une analyse appropriée du réductionnisme, il semble que la théorie vérificationniste serait une théorie adéquate de la signification, dans la mesure où elle expliciterait clairement en quoi consiste la signification d'un énoncé isolé en donnant les méthodes utilisées pour le vérifier. On aurait alors, pour chacun des énoncés d'une théorie, une série d'énoncés permettant de dire si l'énoncé est infirmé ou confirmé, laquelle série donnerait la signification de l'énoncé en question. Un énoncé analytique serait, comme mentionné plus haut, un énoncé confirmé peu importe les expériences effectuées (cf. (Quine, 1951, p. 37)) et deux énoncés seraient synonymes si les méthodes utilisées pour confirmer (ou infirmer) l'un de ces énoncés sont les mêmes que celles utilisées pour confirmer (ou infirmer) l'autre. Le problème que voit Quine est le suivant : la thèse du réductionnisme suppose, comme je l'ai signalé, que, pour chaque énoncé pris isolément, on peut distinguer la contribution de l'expérience (ou du monde) et celle de la signification à sa valeur de vérité. Selon Quine, il n'est pas sensé de distinguer la composante factuelle de la composante linguistique d'un énoncé individuel. On ne peut le faire que pour l'ensemble des énoncés

languages : a statement S is said to be analytic for a language L, and the problem is to make sense of this relation generally, that is, for variable 'S' and 'L' » (Quine souligne).

d'une théorie et non pour chacun d'eux pris isolément. Une brève réflexion sur l'infirmité d'un énoncé nous permet de voir ceci.

Lorsqu'un énoncé d'une théorie n'est pas confirmé au terme du processus de sa vérification, rien n'indique *prima facie* que l'on doive rejeter l'énoncé infirmé. L'infirmité de cet énoncé pourrait venir d'un des énoncés utilisés lors de sa vérification, de sorte que le rejet d'un de ces énoncés pourrait contribuer au fait que l'énoncé à vérifier se voit confirmé. En d'autres termes, la vérification d'un énoncé dépend de beaucoup d'autres énoncés, lesquels sont aussi susceptibles d'être vérifiés ou non. Les énoncés observationnels, ceux qui portent sur les données de l'expérience, n'échappent pas à ce principe, puisque rien n'indique, *prima facie*, que certains énoncés doivent absolument être conservés. En ce sens, comme une théorie vérificationniste de la signification stipule que la signification d'un énoncé est donnée par les méthodes devant être utilisées pour le vérifier, il apparaît juste de dire que la signification d'un énoncé dépend de celle de beaucoup d'autres énoncés. On ne peut donc plus dire que les énoncés se réduisent à des énoncés à propos de l'expérience ; les énoncés d'une théorie entretiennent des relations avec beaucoup d'autres énoncés de la même théorie, de sorte que déterminer la signification d'un seul énoncé, indépendamment des autres, est une tâche impossible.

Bien que la répudiation du réductionnisme soit une attaque contre la théorie vérificationniste de Carnap, il n'en reste pas moins que Quine est convaincu du fait qu'une théorie de la signification adéquate doit au moins prendre au sérieux le principe de base du vérificationnisme, c'est-à-dire que la signification d'un énoncé est donnée par les expériences qui le vérifient. Par contre, elle doit aussi prendre au sérieux une autre thèse que Quine attribue à Duhem, notamment la thèse du holisme qu'il me faut maintenant présenter en détail.

2.3 Holisme et naturalisme

La thèse du holisme de Duhem concerne avant tout les théories scientifiques et les procédures de vérification des hypothèses scientifiques. Supposons que l'on veuille vérifier l'hypothèse *H* selon laquelle tous les cygnes sont blancs. Un ensemble d'énoncés devrait intervenir dans la procédure de vérification de *H*, notamment une série d'énoncés donnant

les caractéristiques connues des cygnes, d'autres à propos des méthodes utilisées pour vérifier H , d'autres aussi selon lesquels nos méthodes pour observer les cygnes sont fiables, d'autres encore à propos des lois logiques utilisées lors de la vérification de H , *etc.* Représentons cet ensemble d'énoncés par un énoncé conjonctif E composé des éléments de l'ensemble. Il apparaît alors juste de dire que H et E interviennent lors de la vérification de H , de sorte que ce n'est plus seulement H qui se trouve ainsi vérifié, mais $H \wedge E$. L'infirmité de $H \wedge E$ nous enjoint à rejeter ou bien H , ou bien E (puisque $\neg(H \wedge E)$ est équivalent à $(\neg H \vee \neg E)$). Et rejeter E revient à rejeter l'un ou l'autre des énoncés atomiques qui y figurent. À la rigueur, comme le dit Quine (Quine, 1951, p. 43), on pourrait accepter l'hypothèse H , malgré l'observation d'un cygne noir, en plaçant une hallucination, c'est-à-dire en renonçant à l'énoncé à propos de l'observation d'un cygne noir.

Une des conséquences du rejet des dogmes de l'empirisme est qu'aucun énoncé d'une théorie n'est à l'abri de la révision. Il y a bien sûr certaines limites à imposer à cette assertion, puisque peu nombreux sont les scientifiques qui préféreraient rejeter la loi de la non-contradiction au lieu d'un énoncé à propos de l'expérience. Quoi qu'il en soit, le rejet d'un énoncé ou d'un autre repose sur des considérations pragmatiques.⁹ Des scientifiques, pour conserver la simplicité de leur théorie, pourraient choisir de rejeter un énoncé plutôt qu'un autre, alors que d'autres scientifiques pourraient, pour d'autres raisons, préférer rejeter un des autres énoncés de la théorie. Dans tous les cas, la vérification d'un énoncé repose sur la vérification d'un grand nombre d'énoncés, de sorte que la signification d'un énoncé, dans la mesure où on suppose qu'elle est donnée par ses conditions de vérification, repose sur celle d'un grand nombre d'énoncés.

Les raisons pour lesquelles Quine endosse la thèse du holisme de Duhem ne sont pas claires. Il est cependant légitime de supposer que cette adoption vient de l'analyse des relations entre les théories et l'expérience. Ceci suggère alors que la thèse du holisme est

⁹ Je n'énumérerai pas ces considérations pragmatiques. Voir (Gibson, 1982, p. 169-172) qui en fait un bref survol.

admise par Quine étant donné l'un de ses présupposés concernant toute étude des notions sémantiques et qui est le naturalisme.¹⁰

Dans « *Epistemology Naturalized* » (Quine, 1969a), Quine reprend ses critiques de la théorie vérificationniste de Carnap, en insistant sur l'aspect épistémique de cette théorie, et il en profite pour exposer sa thèse du naturalisme. Cette dernière suppose qu'il n'y a pas de phénomènes qui ne sont pas naturels et, ainsi, que la totalité des événements de notre monde pourra, ultimement, être expliquée par les sciences. Sans vouloir m'attarder aux problèmes que pose le naturalisme défendu par Quine¹¹, il importe de remarquer que soutenir la thèse du naturalisme revient à nier la pertinence de ce que Quine appelle une philosophie première, c'est-à-dire une philosophie à propos de phénomènes qui ne peuvent être traités par la science, et dont on pourrait déduire *a priori* des vérités à propos du monde, ou bien qui nous dirait comment les théories scientifiques devraient être justifiées. Au contraire, la philosophie, ou plutôt l'épistémologie, doit s'inscrire en continuité avec les sciences et gagne à être incluse dans la psychologie. Comme le remarque Quine (Quine, 1969a, p. 83), cette inclusion permet tout de même l'étude de la relation entre les théories scientifiques et les données qui les corroborent. Maintenant que l'épistémologie est devenue naturelle, on s'intéresse à la question de savoir comment l'être humain en vient à postuler l'existence de certains types d'entités à partir des données parcimonieuses que lui fournissent ses sens, et non plus comment les théories *devraient* être justifiées par l'expérience.¹²

J'ai laissé, jusqu'à présent, planer dans mon texte une ambiguïté dans la façon dont Quine parle de la science. Quine utilise la notion de science pour renvoyer tantôt aux théories scientifiques et aux sciences naturelles en général, tantôt pour parler de l'ensemble des connaissances de l'être humain à propos du monde (ce qui inclut aussi les sciences naturelles).¹³ Parce que je m'occupe principalement de la notion de signification, qui concerne à la fois les expressions des langues naturelles et celles des théories scientifiques, je retiendrai cette deuxième acception, plus englobante que la première. La thèse du

¹⁰ C'est la thèse de Martin Montminy (Montminy, 1998, p. 62).

¹¹ Voir (Gibson, 1995) sur ce point.

¹² « *We are studying how the human subject of our study posits bodies and projects his physics from his data, and we appreciate that our position in the world is just like his* » (p. 83).

¹³ Voir (Haack, 1993) pour une discussion de ce point.



naturalisme reviendrait donc à dire qu'il n'y a pas de philosophie première qui pourrait étudier des phénomènes qui échappent à notre connaissance générale du monde.

Comme toute étude de nos connaissances sur le monde fait inmanquablement appel à la notion d'expérience, il convient de préciser ce qu'elle est dans les thèses de Quine. Alors que chez Carnap l'expérience d'un individu consiste en des sensations, ou encore des données sensorielles, chez Quine elle n'est rien d'autre que ses stimulations sensorielles, c'est-à-dire l'activation de ses nerfs. Choisir de rendre compte de la notion d'expérience par celle de stimulation sensorielle est une conséquence de l'approche behavioriste qu'il préconise et dont je discuterai dans la prochaine section. La principale différence entre les notions de donnée sensorielle et de stimulation sensorielle, c'est que la première renvoie à quelque chose de privé, alors que la seconde renvoie à quelque chose de public ou d'intersubjectif. En effet, seul l'individu qui a la sensation d'une douleur dans la main gauche peut avoir accès à cette douleur. Un autre individu pourrait, avec des appareils sophistiqués, analyser le corps du premier et découvrir que tels nerfs se trouvant dans sa main gauche sont activés, ce qui lui suggérerait que son patient ressent une douleur dans sa main gauche. Le fait qu'un individu analyse les stimulations sensorielles d'un autre individu ne peut permettre au premier de ressentir ce que le dernier ressent. Cet exemple montre bien que les sensations ne sont accessibles qu'à l'individu qui les ressent, alors que les stimulations sensorielles d'un individu sont, en principe, accessibles à tous.

Dans cette optique, dire qu'une phrase tenue pour vraie par un locuteur est en relation avec son expérience, c'est dire qu'elle peut être déduite, ou induite, d'une phrase (ou d'un ensemble de phrases) tenue pour vraie par ce locuteur en vertu uniquement de l'activation de ses nerfs. Ainsi, dans l'optique des thèses de Quine, évaluer les relations qu'entretiennent les phrases tenues vraies par les locuteurs avec leurs stimulations sensorielles revient moins à évaluer si le locuteur est justifié de les tenir pour vraies qu'à savoir quels sont les processus qui font en sorte qu'il la tient pour vraie. L'étude des relations entre les phrases et l'expérience se veut avant tout explicative. Elle cherche à faire

voir « comment les données probantes [*evidence*] sont reliées à la théorie »¹⁴ (Quine, 1969a, p.83) et non comment les théories *devraient être* reliées aux données probantes.

Dans la mesure où chez Quine la signification d'une phrase est conçue comme la vérification de cette phrase, la signification des phrases énoncées par un individu s'analyse en termes des relations que ces phrases entretiennent avec les stimulations sensorielles de cet individu (cf. (Quine, 1973, p. 38))¹⁵. C'est, entre autres, ce que je tenterai de mettre en évidence en exposant à la prochaine section le processus de la traduction radicale de Quine. Mais il convient, avant de ce faire, de présenter l'approche que Quine préconise pour rendre compte de l'interaction d'un individu avec l'environnement.

2.4 L'approche behavioriste et le vocabulaire de la psychologie du sens commun

J'ai mentionné que Quine utilisait la notion d'expérience pour renvoyer à l'ensemble des stimulations sensorielles d'un individu. Ce faisant, il s'écarte des théories, comme celle de Carnap, qui analyse la notion d'expérience en termes de données sensorielles. Ce rejet de la notion de données sensorielles est une conséquence de l'approche behavioriste qu'il préconise qui consiste à nier la pertinence du vocabulaire de la psychologie du sens commun pour expliquer nos comportements. Nous avons coutume d'utiliser les notions d'états mentaux, notamment les notions de croyance, d'intention, de désir, de pensée, de souhait, *etc.*, pour rendre compte de nos comportements, qu'ils soient linguistiques ou non. Nous disons quelque chose parce que nous le pensons, nous allons à l'université parce que nous avons l'intention d'y aller ou encore parce que nous le désirons, nous décrivons les endroits où nous sommes allés parce que, pourrait-on supposer, nous avons envie de dire la vérité. Toutes ces notions renvoient à des états mentaux, lesquels sont supposés intervenir lors de l'accomplissement de nos actions ou comportements (comme le comportement linguistique). Pour Quine, on ne peut supposer la légitimité de ces états mentaux que si on peut montrer qu'ils se réalisent physiquement dans notre cerveau. Faute d'une caractérisation claire de cette réalisation, l'adoption d'une approche behavioriste permet

¹⁴ « ... *how evidence relates to theory ...* ».

¹⁵ « *To learn a language is to learn the meaning of its sentences, and hence to learn what observations to count as evidence for and against them. The evidence relation and the semantical relation of observation to theory are coextensive* ». Et un peu plus haut il indique : « *The two roles of observations, their role in the support of theory and their role in the learning of language, are inseparable* ».

l'évacuation de toutes les notions renvoyant aux états mentaux et ramène le comportement d'un individu à une réponse à un certain nombre de stimuli sensoriels.

En ce qui concerne les notions linguistiques, l'avantage de l'adoption de l'approche behavioriste est qu'elle fait reposer ces notions sur des données qui sont publiquement accessibles et non sur des notions, comme celles de croyance, de désir, *etc.*, qui renvoient à quelque chose de privé. En effet, on dit souvent de la psychologie behavioriste qu'elle considère l'esprit comme une boîte noire qu'il ne vaut pas la peine d'ouvrir. Seuls importent les stimuli sensoriels d'un organisme et la réponse (comportementale) de ce dernier aux premiers. N'intervient aucunement la notion d'état mental, ni, *a fortiori*, celles de croyance, de désir, de souhait, de pensée, *etc.* Sur la base d'une telle corrélation entre stimuli et réponses, et de l'observation de différents individus d'une même espèce, le psychologue peut alors prédire (non sans erreur dans le cas des êtres humains) quelle sera la réponse d'un individu de cette espèce à l'environnement dans lequel il se trouve. Ce genre de prédiction n'apparaît cependant pas avoir sa place dans le cas du langage, les êtres humains étant généralement libres d'énoncer ce qu'ils veulent. Par contre, même si on peut choisir de ne pas être d'accord avec les présupposés de l'approche behavioriste en psychologie, il reste que ce choix n'est pas offert au linguiste selon Quine (cf. (Quine, 1990, p. 37-38)) ; on apprend la langue, la nôtre ou une langue étrangère, sur la base des comportements des locuteurs. Une connaissance de la signification des phrases d'une langue doit donc s'appuyer sur autre chose que les états mentaux des locuteurs.

En somme, la théorie de la signification de Quine répond au principe de base du vérificationnisme. Elle suppose par ailleurs qu'aucune phrase d'une langue ne peut avoir de signification indépendamment des autres phrases de la langue et que toutes ces phrases sont, d'une manière ou d'une autre, reliées aux stimulations sensorielles d'un individu. Cette théorie de la signification est conforme aux présupposés de l'approche behavioriste en psychologie et doit montrer qu'une compréhension des énonciations d'un locuteur se fonde sur des données empiriques. Pour rendre compte de cette compréhension, et par là même de la notion de signification, Quine propose le processus de la traduction radicale, sur lequel nous devons maintenant nous pencher.

3. La traduction radicale

Comme je l'ai brièvement mentionné plus haut, Quine veut rendre compte de la notion de signification par celle de traduction. Selon lui, toute étude de la signification des expressions d'une langue consiste en l'analyse et en la classification des sons émis par un locuteur d'une langue. La classification des suites de sons émises par le locuteur en mots pourvus de signification n'est possible que si on suppose que le locuteur émet des sons dans certaines circonstances pour dire ce que nous-mêmes nous dirions dans les mêmes circonstances. En d'autres termes, nous supposons qu'une suite de mots prononcée par notre interlocuteur a une signification si nous pouvons identifier une expression de notre langue qui en est la traduction. Or, la critique quinienne des deux dogmes de l'empirisme montre qu'on ne peut donner de définition adéquate des notions sémantiques, notamment celle de synonymie. De sorte qu'on ne peut rendre compte de la notion de traduction par celle de synonymie. Quine propose alors une analyse de la notion de traduction par des données empiriques en principe accessibles à tout individu sur lesquelles s'appuie tout apprentissage d'une langue.

Parce qu'elle est empiriste et qu'elle met de l'avant la thèse du naturalisme, la théorie de la signification de Quine veut rendre compte du fait que les connaissances d'un individu, notamment ses connaissances linguistiques, sont acquises au cours de sa vie. Selon Quine, « le langage est un art social que l'on acquiert sur la base du seul comportement d'autrui dans des circonstances publiquement observables. »¹⁶ Une analyse adéquate de la signification des phrases de la langue d'un locuteur vise à faire reposer la signification sur des données empiriques, ou encore des données qui sont en principe accessibles à une « troisième personne ». Voyons en quoi consiste le processus de la traduction radicale que propose Quine pour rendre compte du caractère essentiellement public de la langue.

¹⁶ « *Language is a social art which we all acquire on the evidence solely of other people's overt behavior under publicly recognizable circumstances.* » (Quine, 1969b, p. 26) Je reprendrai dans le deuxième chapitre ce principe selon lequel on doit donner une analyse de la notion de signification par des données qui sont publiquement accessibles, c'est-à-dire accessibles à tout individu présent dans les circonstances de l'utilisation d'une expression. L'enjeu sera celui de savoir si la théorie de Quine est une théorie de la signification qui rend adéquatement compte de cet aspect intersubjectif de la langue.

3.1 Données empiriques : assentiment, dissentiment et stimulations sensorielles

Le processus de la traduction radicale se veut une illustration de la tâche d'un linguiste traduisant les énonciations de locuteurs d'une langue totalement inconnue. Dans cette situation, le linguiste ne peut appuyer sa compréhension des énonciations des locuteurs sur autre chose que les données qui lui sont accessibles lors de l'échange linguistique avec un interlocuteur ; la compréhension des énonciations du locuteur ne peut reposer sur un dictionnaire bilingue préalablement établi ou encore sur la connaissance linguistique d'une personne bilingue. Selon Quine, ces données ne peuvent être autres que le comportement du locuteur et ses stimulations sensorielles, c'est-à-dire des données identifiables par le linguiste sans qu'il soit nécessaire qu'il maîtrise la langue du locuteur.¹⁷ Illustrer ce processus de la traduction radicale met en lumière les fondements empiriques de l'échange linguistique et, par la même occasion, de la signification.

Les données empiriques sur lesquelles repose la traduction radicale des énonciations des locuteurs sont les comportements des locuteurs et les stimulations sensorielles qui les causent.¹⁸ Mais on ne peut considérer que l'énonciation d'une phrase par le locuteur est une réponse à des stimuli sensoriels profitable au linguiste pour la simple et bonne raison que ce dernier peut ne pas interpréter adéquatement la réponse ; il ne peut dire ce à quoi le locuteur répond (puisque le locuteur n'énonce pas nécessairement des phrases sur l'environnement), ni si cette réponse est négative, c'est-à-dire est issue de l'absence de certains stimuli, ou bien positive, c'est-à-dire issue de la présence de stimuli. Le type de réponses que le linguiste doit identifier chez le locuteur d'une langue étrangère est un comportement pouvant être interprété comme un assentiment ou un dissentiment aux phrases de la langue étrangère. Supposons que, en présence d'un lapin, le locuteur

¹⁷ Il est assez contre-intuitif de supposer que le linguiste a accès à ses propres stimulations sensorielles ou à celles d'un locuteur. Je traiterai plus en profondeur de ceci dans le prochain chapitre. À ma connaissance, Quine n'offre aucune indication sur le fait qu'un individu a accès à des stimulations sensorielles dans *Word and Object*, mais soutient que la traduction doit se faire sur la base d'une similitude des stimulations sensorielles du linguiste et du locuteur. Supposons donc, ne serait-ce que pour les besoins de la discussion, que le linguiste peut identifier les stimulations sensorielles d'un locuteur.

¹⁸ Je désire simplement mentionner que les stimulations sensorielles doivent, selon Quine, être comprises comme des types d'événements, c'est-à-dire comme des événements répétables et non comme des événements particuliers. Par exemple, le lever du Soleil peut être conçu comme un événement type exemplifié tous les jours, ou bien comme chacun des multiples événements qui se produisent tous les jours lorsque le Soleil se lève.

prononce l'expression « Gavagai. »¹⁹. Ne sachant ce que signifie cette énonciation, le linguiste fait l'hypothèse qu'elle est à propos du lapin et répète, sous la forme d'une interrogation, la phrase que le locuteur vient d'énoncer en pointant du doigt le lapin. Suite à cette interrogation, supposons que le locuteur remue sa tête de haut en bas. Le linguiste fera alors l'hypothèse selon laquelle ce hochement de tête est un comportement du locuteur signifiant qu'il donne son assentiment à la phrase du linguiste.²⁰ Il se pourrait cependant que le locuteur tourne la tête de droite à gauche. Le linguiste pourrait ainsi interpréter ce comportement comme un dissentiment donné à la phrase qu'il prononce. Il se pourrait enfin que le locuteur ne fasse rien. Je laisse de côté cette possibilité, que Quine considère pourtant, afin de simplifier la présentation du processus de la traduction radicale.

Les données empiriques accessibles aux linguistes sont donc les verdicts donnés par les locuteurs aux phrases de leur langue ainsi que les stimulations sensorielles qui donnent lieu à ces verdicts. Corréler les comportements d'assentiment et de dissentiment du locuteur à ses stimulations sensorielles requiert une certaine connaissance des stimulations sensorielles du locuteur par l'interprète. À l'époque de *Word and Object* (Quine, 1960) Quine supposait la similitude des stimulations sensorielles des individus. Il renoncera cependant à cette identification par la suite, après que la science aura montré que la forme que prennent les stimulations sensorielles d'un individu n'est pas semblable à celle des stimulations d'un autre. Quine (Quine, 1990, p. 42) proposera alors que ce n'est pas la similitude des stimulations sensorielles qui est pertinente pour la compréhension des énonciations d'un locuteur, mais l'empathie du linguiste. Un individu est capable d'empathie lorsqu'il peut facilement s'imaginer la situation perceptuelle d'un autre individu, c'est-à-dire se représenter ce qu'un autre individu perçoit.²¹ Cette empathie

¹⁹ Dorénavant, les expressions entre guillemets commençant par une lettre majuscule, fussent-elles composées d'un seul mot, doivent être comprises comme des phrases.

²⁰ Afin de simplifier la présentation, je suppose que le fait de remuer la tête de haut en bas est un comportement d'assentiment et que celui de la tourner de droite à gauche est un comportement de dissentiment, et ce, dans toutes les cultures.

²¹ « *Empathy dominates the learning of language, both by child and by field linguist. In the child's case it is the parent's empathy. The parent assesses the appropriateness of the child's observation sentence by noting the child's orientation and how the scene would look from there. In the field linguist's case it is empathy on his own part when he makes his first conjecture about 'Gavagai' on the strength of the native's utterance and orientation, and again when he queries 'Gavagai' for the native's assent in a promising subsequent situation. We all have an uncanny knack for empathizing another's perceptual situation, however ignorant of the physiological or optical mechanism of his perception* ».

consiste dans le fait que le linguiste se met à la place du locuteur et suppose que, étant donné les circonstances dans lesquelles se trouve le locuteur, il donnerait son assentiment à la phrase française « Voici un lapin » lorsque le locuteur donne son assentiment à la phrase « Gavagai », et de même pour le dissentiment. La seconde partie du deuxième chapitre est consacrée à la discussion de ces différentes façons de concevoir la relation entre les stimulations sensorielles d'un individu et celles d'un autre, de sorte que je n'approfondirai pas ici davantage cette discussion. Quoi qu'il en soit, la notion de stimulations sensorielles est d'autant plus importante pour Quine qu'elle lui permet de définir une nouvelle notion de signification en accord à la fois avec les présupposés empiristes et l'approche behavioriste en psychologie.

3.2 La signification-stimulus et l'identification des connecteurs logiques

Lors du processus de la traduction radicale, le linguiste doit pouvoir identifier les stimuli qui ont pour résultat l'assentiment du locuteur et ceux qui ont pour résultat le dissentiment aux phrases de sa langue. Par une telle identification, le linguiste en viendra à spécifier la signification-stimulus des phrases de la langue du locuteur, qui n'est rien d'autre que les stimulations donnant lieu au verdict d'un locuteur à un moment donné. Il est important de noter que le linguiste doit identifier non pas seulement les stimuli sous lesquels le locuteur donne son verdict à une phrase, mais surtout ceux qui causent le verdict. Après avoir pris connaissance du fait que le courrier est arrivé à 10h00 aujourd'hui, le locuteur francophone est susceptible d'acquiescer à la phrase « Le courrier est arrivé à 10h00 ce matin », après 10h00 de la même journée, peu importe ses stimulations sensorielles au moment où la phrase lui est présentée. Le locuteur peut acquiescer à « Le courrier est arrivé à 10h00 ce matin » lorsqu'il regarde le ciel, sans que l'on soit prêt à dire que les stimulations sous lesquelles il donne son assentiment sont celles qui provoquent son verdict. Autrement dit, les stimulations sensorielles que le linguiste doit identifier sont celles qui *causent* ou *provoquent* [*prompt*] le verdict qu'un locuteur donne à une phrase de sa langue. Dans la mesure où l'assentiment du locuteur à une phrase de sa langue est provoqué par les stimulations *Sp*, on peut dire que la signification-stimulus positive de cette phrase au moment où le locuteur lui donne son assentiment est *Sp*. Et dans la mesure où *Sn* sont les stimulations provoquant le dissentiment du locuteur à la phrase de sa langue, la

signification-stimulus négative de la phrase au moment où le locuteur lui donne son dissentiment est *Sn*. De manière plus générale, la signification-stimulus d'une phrase pour un locuteur à un moment donné est la paire ordonnée des *Sp* et *Sn susceptibles de provoquer* respectivement les comportements d'assentiment et de dissentiment du locuteur à ce moment.²²

Cette notion de signification-stimulus permet non seulement de redéfinir nos notions intuitives d'analyticité et de synonymie, mais donne au linguiste les moyens de déceler les connecteurs logiques de la langue du locuteur. On dira de deux phrases qu'elles sont stimulus-synonymes si et seulement si elles ont la même signification-stimulus, c'est-à-dire si et seulement si les stimulations sensorielles causant les verdicts que le locuteur donne à ces phrases, ainsi que les verdicts eux-mêmes, sont les mêmes. De manière similaire, une phrase est stimulus-analytique si le locuteur lui donne son assentiment peu importe ses stimulations sensorielles. Et une phrase est stimulus-contradictoire si le locuteur lui donne son dissentiment peu importe les stimulations sensorielles. Il est vrai que le locuteur risque de donner son assentiment, peu importe ses stimulations, à « La neige est blanche » sans qu'il soit intuitif de dire de cette phrase qu'elle est analytique. C'est donc dire que la notion de stimulus-analyticité, comme celle de stimulus-synonymie d'ailleurs, ne sont que des approximations de nos notions intuitives d'analyticité et de synonymie. Les connecteurs logiques de la logique classique peuvent aussi se définir par les données empiriques de la traduction radicale : la négation est une expression qui, lorsque jointe à une phrase à laquelle le locuteur donnerait son assentiment, forme une phrase complexe qui recevrait le dissentiment du locuteur ; la conjonction est une expression qui, lorsque jointe à des phrases, forme une phrase (conjonctive) complexe à laquelle le locuteur donnera son assentiment s'il consent à le donner à chacune des phrases composant la phrase conjonctive ; enfin, la disjonction, lorsque jointe à des phrases, donne une phrase (disjonctive) complexe à laquelle le locuteur donnera son dissentiment s'il consent à donner son dissentiment à chacune des phrases qui la composent. Supposer ainsi que les

²² (cf. (Quine, 1960, p. 32-33)) : « *We may begin by defining the affirmative stimulus meaning of a sentence such as 'Gavagai', for a given speaker, as the class of all stimulations [...] that would prompt his assent* ». En remplaçant « assent » par « dissent », « *[w]e may define the negative stimulus meaning [...], and then define the stimulus meaning as the ordered pair of the two.* » (Je souligne) Et un peu plus loin : « *A stimulus meaning is the stimulus meaning of a sentence for a speaker at a date; for we must allow our speaker to change his way.* » (Je souligne)

connecteurs logiques de la langue du locuteur sont identifiables, c'est présumer que les énonciations du locuteur sont organisées selon la structure du calcul des énoncés. Ceci est d'ailleurs une conséquence du principe de charité, qui guide la traduction des énonciations du locuteur par le linguiste et qui est une maxime méthodologique : on risque fort de rendre la traduction des énonciations du locuteur impossible si on ne suppose pas que ses énonciations sont cohérentes. L'identification des connecteurs logiques de la langue du locuteur est donc nécessaire à la traduction (radicale) des énonciations de ce locuteur.

J'ai signalé que le linguiste doit identifier les stimulations sensorielles qui causent le verdict d'un locuteur aux phrases de sa langue. Or, comme les stimulations sensorielles sous lesquelles un locuteur donne son verdict à une phrase de sa langue ne sont pas nécessairement celles qui provoquent ce verdict, de quoi ce verdict peut-il, dans ces cas, être le résultat ? Je répondrai à cette question en présentant les notions de phrases observationnelles, occasionnelles et perdurables.

3.3 Phrases observationnelles, phrases occasionnelles et phrases perdurables

Le verdict que le locuteur est susceptible de donner aux phrases de sa langue à un certain moment peut ne pas dépendre uniquement de ses stimulations sensorielles. Il peut aussi dépendre de ce que Quine appelle des informations collatérales, c'est-à-dire de phrases auxquelles le locuteur donnerait son assentiment à ce même moment si on les lui présentait. Le verdict donné par un locuteur à la phrase « Cette personne est un célibataire » dépend en partie de ses stimulations sensorielles et en partie du fait qu'il croit que l'individu présent dans les circonstances de l'énonciation de la phrase est un célibataire. C'est dire que, pour une telle phrase, les comportements d'assentiment et de dissentiment du locuteur ne sont pas uniquement les résultats de la stimulation de ses nerfs au moment où cette phrase lui est présentée ; ils sont aussi le résultat des phrases auxquelles il donnerait son assentiment si on les lui présentait. Ces phrases, dont l'assentiment dépend en partie d'informations collatérales, appartiennent à la catégorie des phrases occasionnelles, c'est-à-dire des phrases auxquelles le locuteur donne parfois son assentiment et parfois son dissentiment selon les circonstances dans lesquelles elles sont énoncées.

La catégorie des phrases occasionnelles comprend des phrases observationnelles. Ces dernières sont des phrases auxquelles tous les individus d'une communauté donnent le même verdict. Le verdict que le locuteur donne à ces phrases est ou bien provoqué uniquement par ses stimulations sensorielles ou bien provoqué à la fois par ses stimulations sensorielles et par des informations collatérales auxquelles tous les membres de sa communauté linguistique ont accès. Un bon exemple serait « Ceci est rouge » ou « Il pleut », phrases auxquelles le locuteur donne son assentiment lorsqu'il perçoit quelque chose de rouge ou de la pluie. Ces phrases sont intersubjectives, c'est-à-dire qu'elles conservent la même signification-stimulus d'un locuteur à un autre. De ce fait, la signification-stimulus de ces phrases correspond à notre notion intuitive de signification, car on conçoit généralement la signification d'une phrase comme étant la même lorsqu'elle est énoncée par un locuteur ou par un autre. Ce n'est clairement pas le cas de « Cette personne est un célibataire » à laquelle le verdict donné par le locuteur est provoqué en partie par ses stimulations sensorielles et en partie par des informations collatérales auxquelles tous n'ont pas accès. On dira alors que « Ceci est rouge » est une phrase occasionnelle plus observationnelle que « Cette personne est un célibataire », justement parce que ce ne sont pas tous les individus d'une même communauté qui donneront à cette dernière le même verdict sous les mêmes stimulations sensorielles. Entre « Ceci est rouge » et « Cette personne est un célibataire » se situe « Voici un lapin », laquelle est moins observationnelle que la première et plus que la deuxième. Il en est ainsi puisque la signification-stimulus de cette phrase risque moins de varier au sein de la communauté linguistique que « Ceci est un célibataire » et plus que « Ceci est rouge ». En effet, on peut avoir vu des lapins à un certain emplacement et acquiescer à « Voici un lapin » lorsqu'il y a un mouvement de fougères ; l'assentiment dépendra d'une information collatérale à laquelle tous n'ont pas accès. Le verdict que nous donnons à « Voici un lapin » dans ce cas peut d'évidence ne pas être le même que celui que lui donne un autre locuteur qui n'a pas vu de lapin près de l'emplacement où il y a un mouvement de fougères. Le fait que des phrases soient observationnelles dépend de la similitude de leur signification-stimulus d'un locuteur à un autre. Comme il est intuitif de supposer que tous les locuteurs d'une même communauté linguistique donneront leur assentiment sous des stimulations sensorielles qui

leur présentent un lapin, je considérerai pour les besoins de la discussion que « Voici un lapin » est une phrase observationnelle au même titre que « Ceci est rouge ».

Par ailleurs, comme on pourrait restreindre la communauté linguistique des francophones, par exemple, à celles des scientifiques francophones, certaines phrases comme « Ceci est un photon » et « Ceci est une molécule » pourraient être considérées comme des phrases observationnelles pour cette petite communauté scientifique, alors qu'elles ne le sont pas pour la communauté francophone élargie. Afin de simplifier la présentation des thèses de Quine, je présumerai que la communauté linguistique pertinente pour rendre compte d'une phrase observationnelle ne varie pas, c'est-à-dire qu'elle est toujours la communauté linguistique la plus large possible, non un sous-ensemble de l'ensemble des locuteurs d'une communauté linguistique.

Une dernière catégorie de phrases est celle des phrases perdurables. Le verdict que le locuteur est susceptible de donner à ces dernières peut ne pas dépendre de ses stimulations sensorielles au moment de l'énonciation de la phrase. La phrase « Le courrier est arrivé à 10h00 ce matin » en est un exemple. Que le locuteur soit enfermé dans son placard, sous la douche ou tout simplement à l'université ne change en rien le verdict qu'il est susceptible de lui donner, en autant qu'il a perçu, à 10h00, l'arrivée du courrier. Un autre exemple serait « Tous les célibataires sont non mariés ». Peu importe les stimulations sensorielles du locuteur francophone, il donnera son assentiment à cette phrase.

En somme, il y a deux catégories de phrases, les phrases occasionnelles et les phrases perdurables. Certaines phrases occasionnelles sont observationnelles, c'est-à-dire que leur signification-stimulus dépend en tout ou en partie des stimulations sensorielles et ne varie pas au sein de la communauté linguistique pertinente. Et toutes ces phrases peuvent être à propos des objets du monde. Ce sont les phrases observationnelles que le linguiste doit repérer lors du processus de la traduction radicale, car ce sont elles qui lui donneront l'appui nécessaire à l'élaboration d'un manuel de traduction, résultat du processus de la traduction radicale. Voyons maintenant comment se déroule ce processus de la traduction radicale.

3.4 Le processus de la traduction radicale, l'élaboration du manuel de traduction et les manières holophrastique et analytique de comprendre une phrase

Lors de la traduction radicale, le linguiste doit, après avoir reconnu les comportements du locuteur qui sont ceux de l'assentiment et du dissentiment, repérer les phrases observationnelles du locuteur et les lui répéter de manière à ce que celui-ci leur donne son verdict. Supposons, pour les besoins de la discussion, que le locuteur donne son assentiment à « Gavagai » en présence d'un lapin. Le linguiste francophone identifiera la phrase française à laquelle il donnerait lui-même son assentiment dans la même situation. Dans le cas qui nous concerne, la phrase observationnelle française est « Voici un lapin ». Le linguiste conclura alors que « Gavagai » et « Voici un lapin » ont *grosso modo* la même signification-stimulus et traduira la première par la dernière. Comme on l'a vu, Quine indique aussi que le linguiste peut identifier les connecteurs logiques de la langue du locuteur, les phrases stimulus-analytiques ainsi que celles qui sont stimulus-contradictaires, et les phrases stimulus-synonymes pour le locuteur. Or, identifier ces phrases et traduire les phrases observationnelles ne permettent pas la traduction des autres phrases énoncées par le locuteur. C'est en élaborant ce que Quine appelle le manuel de traduction que le linguiste pourra entreprendre la traduction des phrases non observationnelles énoncées par le locuteur.

Le manuel de traduction que le linguiste élabore lors du processus de la traduction radicale porte sur les expressions de la langue du locuteur et sur celles de la langue du linguiste. C'est que, lors de la traduction radicale, le linguiste découpera les phrases énoncées par le locuteur en expression signifiante qu'il corrélera, selon le rôle que semble jouer l'expression dans les phrases auxquelles le locuteur donne son assentiment, à des expressions de sa propre langue. Un énoncé du manuel de traduction qui corrèle une expression de la langue du locuteur à une autre de la langue du linguiste est une hypothèse analytique, laquelle donne pour une expression d'une langue sa traduction présumée dans une autre langue. La traduction des phrases observationnelles ainsi que l'identification des phrases stimulus-analytiques, des phrases stimulus-synonymes et des connecteurs logiques de la langue du locuteur sont les seules balises à l'élaboration des hypothèses analytiques (Quine, 1960, p. 68). Les hypothèses analytiques ne sont donc que des hypothèses dans la mesure où une même expression de la langue du linguiste corrélée à une expression

particulière de la langue du locuteur pourrait être associée à une autre expression de la langue du locuteur, en accord avec les données empiriques et les balises précédemment mentionnées. Ceci donne lieu aux indéterminations de la traduction et de la référence que je présenterai sous peu.

Il reste que l'ensemble des hypothèses analytiques regroupe plus que les énoncés qui donnent la traduction des expressions de la langue étrangère : il comprend aussi des énoncés à propos du mode de composition des phrases du locuteur. Ce dernier type d'hypothèses analytiques assigne une catégorie syntaxique aux expressions de la langue du locuteur et explique les constructions syntaxiques des phrases de cette langue (cf. (Quine, 1960, p. 70)). Les termes singuliers ou les noms propres, les termes de masse et les termes généraux comptent parmi les catégories syntaxiques auxquelles appartiennent les termes d'une langue.²³ Les termes singuliers et généraux peuvent être ou bien concrets ou bien abstraits. Dans le premier cas, ils renvoient à une entité concrète, dans le second cas, à une entité abstraite. « La classe des individus prenant le métro en resquillant » est une expression qui est un terme singulier abstrait puisqu'elle renvoie à une seule entité abstraite, soit une classe. « Les individus prenant le métro en resquillant » est un terme général concret, car il renvoie à la multitude de particuliers concrets que sont tous les individus qui prennent le métro en resquillant. La principale différence entre les termes de masse et les termes généraux est que les derniers, mais non les premiers, divisent leur référence, c'est-à-dire qu'ils sont vrais de plusieurs entités distinctes.²⁴ Par exemple, les termes français « lapin » et « pluie » sont, respectivement, un terme général et un terme de masse ; le premier est un terme à référence divisée dans la mesure où il est vrai de multiples entités individuées, ce qui n'est pas le cas du dernier. Traduire « gavagai » par « lapin » revient donc à traiter « gavagai » comme un terme général vrai des multiples entités que sont les lapins. Par contre, on pourrait considérer que « gavagai » est, en fait, un terme de masse de la langue du locuteur, de sorte qu'il serait vrai de chacune des instances d'une seule entité discontinue. Cette entité discontinue serait ici la lapinité, ou la fusion des

²³ Je ne recenserai pas toutes les catégories syntaxiques des termes d'une langue que l'on retrouve chez Quine. Pour en savoir plus sur ce sujet, voir (Gibson, 1982, p. 48-53).

²⁴ Les termes singuliers ne divisent pas leur référence et ne sont pas des termes de masse pour autant. Ils ne renvoient pas, comme les termes de masse, à une entité qui s'instancie en diverses occasions, mais à une seule entité. Les noms propres, les démonstratifs, *etc.*, sont des termes singuliers.

lapins, et l'observation d'un lapin ferait dire à notre locuteur quelque chose qui ressemble à « Il lapine » ou « Voici du lapin », sous le mode de « Il pleut » ou de « Voici de l'eau », en français. Le linguiste doit élaborer une hypothèse analytique stipulant que le terme « gavagai » est un terme appartenant à la catégorie des termes généraux, ou bien une autre hypothèse analytique qui indique que ce même terme appartient à la catégorie des termes de masse. L'ensemble des hypothèses analytiques sert à constituer le manuel de traduction de la langue du locuteur à celle du linguiste.

On a vu que le linguiste élabore le manuel de traduction sur la base d'une similitude des significations-stimulus des phrases observationnelles de sa langue et de celles du locuteur. On a aussi vu que ce ne sont pas des phrases qui sont mentionnées dans le manuel de traduction, mais bien des expressions qui les composent. Ce sont bien sûr ces expressions, c'est-à-dire les mots prononcés par le locuteur, qui composent les phrases de la langue du locuteur, tant les phrases observationnelles, qu'occasionnelles ou perdurables. Parce que le linguiste doit découper les phrases énoncées par le locuteur en plusieurs mots et corrélés ces derniers à des mots de sa propre langue, la formulation des hypothèses analytiques outrepassent les données empiriques.²⁵ En effet, comme on vient de le voir, un même mot de la langue du locuteur peut être corrélé à différents mots de la langue du linguiste par différents manuels de traduction. Toutefois, bien que le linguiste doive prendre en considération les mots utilisés par le locuteur, il reste qu'il ne peut s'appuyer sur les objets auxquels renvoient ces mots pour élaborer le manuel de traduction. Bien au contraire, ce n'est que lorsque l'élaboration du manuel de traduction est passablement avancée que le linguiste peut commencer à émettre des hypothèses sur la référence des termes utilisés par le locuteur. Tout comme la signification d'une phrase d'une langue dépend de celle d'autres phrases de cette langue, la présumée référence d'un terme dépend de celle d'autres termes. La distinction entre les manières holophrastique et analytique de comprendre les phrases d'une langue le montre bien.

À strictement parler, une phrase holophrastique est une phrase qui n'est constituée que d'un seul mot, « Gavagai » en est un bon exemple. Quine étend cette notion de phrase

²⁵ Voir (Quine, 1960, p. 70) : « *From the point of view of a theory of translational meaning the most notable thing about the analytical hypotheses is that they exceed anything implicit in any native's dispositions to speech behavior.* »

holophrastique à toutes les phrases, en autant qu'on les considère comme un tout indissocié. Ce n'est que de cette manière que l'on peut associer la phrase aux stimulations sensorielles du locuteur qui figurent dans leur signification-stimulus. Or, s'enquérir des objets auxquels renvoient les expressions linguistiques utilisées par le locuteur nécessite une compréhension analytique des phrases qu'il prononce. La manière analytique de comprendre les phrases consiste justement à découper la phrase en plusieurs mots, lesquels sont alors susceptibles d'être présents dans d'autres phrases de la langue.²⁶ Supposons qu'un locuteur énonce « la-neige-est-blanche ». On pourrait comprendre cette phrase d'une manière holophrastique en considérant que les mots qui la composent ne sont que des syllabes d'un mot aussi long que la phrase. Par contre, ce n'est qu'en la comprenant d'une manière analytique que l'on verra que la phrase est composée des termes « neige », « est » et « blanche ». Et comprendre ceci revient à comprendre ce à propos de quoi est la phrase ; on supposera que la phrase est à propos de l'H₂O pour le locuteur si on découvre une autre phrase à laquelle le locuteur donne son assentiment et qui indique que la neige est de l'H₂O. Ce n'est donc qu'en comprenant une phrase de manière analytique que l'on peut voir que les mots qu'elle contient apparaissent dans d'autres phrases de la langue et que la présumée référence d'un terme dépend de celle des autres.

3.5 Deux types d'indétermination

Si la possibilité de l'élaboration du manuel de traduction garantit la compréhension de la langue du locuteur par le linguiste, elle mène à deux formes d'indétermination de la traduction, soit l'indétermination de la traduction proprement dite et l'inscrutabilité de la référence. Alors que la première s'applique principalement aux phrases comprises de manière holophrastique et concerne la signification des phrases ainsi que de leurs constituants, la deuxième a trait à l'extension de ces derniers.

²⁶ « *Think first of primitive ones, the entering wedge in language learning [les phrases observationnelles]. They are associated as wholes to appropriate ranges of stimulation, by conditioning. Component words are there merely as component syllables, theory-free. But these words recur in theoretical contexts in the fullness of time. It is precisely this sharing of words, by observation sentences, that provides logical connections between the two kinds of sentences [les phrases observationnelles et les phrases plus théoriques] and makes observation relevant to scientific theory. [...] Seen holophrastically, as conditioned to stimulatory situations, the sentence is theory-free; seen analytically, word by word, it is theory-laden* » (Quine, 1990, p. 7).

La thèse de l'indétermination de la traduction mentionne que la traduction des phrases non observationnelles de la langue du locuteur n'est pas déterminée par la traduction des phrases observationnelles de sa langue, ou encore n'est pas déterminée par les données empiriques accessibles au linguiste. Cette indétermination de la traduction apparaît évidente dès lors que l'on considère que la signification-stimulus des phrases qui ne sont pas observationnelles ne correspond pas à la signification, intuitivement comprise, de ces phrases. La thèse de l'indétermination de la traduction ne concerne toutefois pas que les phrases. Comme il est possible d'élaborer, sur la base des données empiriques accessibles au linguiste, différents manuels de traduction empiriquement équivalents mais incompatibles, plusieurs expressions de la langue étrangère pourraient être corrélées par les différents manuels de traduction à la même expression de la langue du linguiste. Ceci entraîne qu'il y a une indétermination de la signification (comprise d'une manière intuitive) des expressions énoncées par le locuteur de la langue étrangère (cf. (Gibson, 1982, p. 69)). On voit alors que l'indétermination de la traduction concerne toute expression signifiante de la langue du locuteur, qu'elle soit une phrase ou une expression non complexe.²⁷

De son côté, l'inscrutabilité de la référence concerne, comme son nom l'indique, la référence des termes d'une langue. Bien qu'il ne sera question de l'inscrutabilité de la référence que dans le troisième chapitre de ce mémoire, il m'apparaît important de la présenter dès maintenant. La possibilité de l'élaboration de différents manuels de traduction empiriquement équivalents, bien qu'incompatibles, entraîne que la référence des termes utilisés par le locuteur est indéterminée, puisque différents mots ou expressions de la langue étrangère peuvent être corrélés par les différents manuels de traduction à la même expression de la langue du linguiste. L'inscrutabilité de la référence est la thèse selon laquelle les données empiriques pertinentes au processus de la traduction radicale ne déterminent pas les catégories syntaxiques des expressions d'une langue. Il se pourrait par exemple que « gavagai » soit à ce point différent du terme « lapin » en français qu'il n'appartienne pas à la même catégorie syntaxique. On pourrait alors supposer, comme on l'a vu plus haut, que « gavagai » est un terme de masse au même titre que « pluie » en français. Par contre, une indétermination est aussi présente dans la traduction de deux

²⁷ Je ne m'attarderai pas davantage sur cette forme d'indétermination de la traduction, puisqu'il sera question, dans ce mémoire, principalement de l'autre forme d'indétermination, soit celle de la référence.

expressions de langue différente que l'on considère appartenir à la même catégorie syntaxique. Par exemple, supposons que le locuteur étranger utilise le mot « gavagai » lors de la présence d'un lapin. Le linguiste peut supposer que « gavagai » renvoie au lapin, c'est-à-dire élaborer un manuel de traduction qui associe « lapin » à « gavagai ». Or, il se pourrait qu'il considère que « gavagai » ne renvoie pas au lapin, mais à des segments spatio-temporels de lapin, auquel cas le manuel de traduction associera l'expression « segments spatio-temporels de lapin » à « gavagai ». Dans ce cas, il y a une inscrutabilité de la référence bien que « lapin » et « segments spatio-temporels de lapin » appartiennent à la même catégorie syntaxique.

La thèse de l'inscrutabilité de la référence stipule donc que les stimulations sensorielles d'un locuteur ainsi que les verdicts qu'il donne aux phrases de sa langue ne déterminent pas la référence des termes de sa langue. La possibilité de l'élaboration de plusieurs manuels de traduction en accord avec les données empiriques de la traduction radicale en témoigne.

3.6 La signification selon Quine : récapitulation des thèses de Quine

Quine préconise une théorie de la signification qui met à l'avant plan la notion de traduction. Il introduit, conformément à l'approche behavioriste qu'il préconise, la notion de signification-stimulus censée ne rendre compte de notre notion intuitive de signification que pour les phrases observationnelles, c'est-à-dire celles auxquelles l'assentiment donné par un locuteur est strictement le résultat des stimulations sensorielles du locuteur et ne varie pas d'un locuteur à un autre. La notion de traduction n'a de sens que lorsqu'on parle d'une traduction d'une langue dans une autre et Quine propose le processus de la traduction radicale pour rendre compte de la possibilité de traduction d'une langue dans une autre sur la base de données empiriques. Le manuel de traduction est l'œuvre du linguiste lors de traduction radicale et est constitué d'hypothèses analytiques, dont certaines corrélient des expressions de la langue du linguiste à celle du locuteur et d'autres sont à propos du mode de composition des phrases du locuteur. La possibilité d'élaborer différents manuels de traduction en accord avec les données empiriques entraîne que la signification, intuitivement comprise, et la référence des termes de la langue du locuteur sont indéterminées.

Davidson remet en question l'utilité du manuel de traduction pour comprendre les énonciations de locuteurs en rejetant, plus généralement, l'approche behavioriste en sémantique. Selon Davidson, il est nécessaire de prendre en considération les états mentaux du locuteur lorsqu'il est question d'interpréter son comportement linguistique. Voyons comment s'articule la thèse défendue par Davidson, soit celle de l'interprétation radicale, pour rendre compte de la compréhension par un linguiste des énonciations d'un locuteur d'une langue étrangère.

4. L'interprétation radicale

Le processus de l'interprétation radicale de Davidson ressemble grandement au processus de la traduction radicale de Quine. On imagine un linguiste, ou encore un interprète, devant comprendre les énonciations de locuteurs d'une langue inconnue et on suppose, comme c'était le cas pour Quine, que l'interprète ne peut appuyer sa connaissance de la langue des locuteurs sur autre chose que des données empiriques dont l'identification par l'interprète ne nécessite aucune compréhension préalable de la langue à interpréter. En outre, Davidson soutient qu'on ne peut clairement distinguer la signification des phrases énoncées par un locuteur de l'ensemble de ses croyances à propos du monde. Alors que le processus de la traduction radicale de Quine répond aux présupposés de l'approche behavioriste, Davidson, par son insistance sur l'importance de prendre en considération les états mentaux du locuteur, les rejette complètement. Comme on ne peut traiter isolément la signification des phrases énoncées par un locuteur de ses croyances à propos du monde, l'interprétation des phrases de la langue du locuteur nécessite qu'on lui attribue un grand nombre de croyances. Or, il semble qu'on ne peut attribuer une croyance à un individu que si on est en mesure de comprendre ce qu'il dit. C'est parce que le locuteur énonce « La neige est blanche », par exemple, et que l'on connaît la signification de cette énonciation, qu'on est en mesure de lui attribuer la croyance que la neige est blanche.²⁸ Comment alors attribuer des croyances à quelqu'un dont on ne comprend pas la langue ?

²⁸ Voir (Davidson, 1974a): « *A speaker who holds a sentence to be true on an occasion does so in part because of what he means, or would mean, by an utterance of that sentence, and in part because of what he believes* ».

4.1 L'attitude non individuelle de tenir une phrase pour vraie et l'évidence empirique

Le processus de l'interprétation radicale amène une réponse à la question de savoir comment attribuer des états mentaux au locuteur sans une compréhension préalable de ses énonciations et illustre les fondements empiriques de l'interprétation. L'interprète doit d'abord identifier les phrases tenues vraies par le locuteur. Pour Davidson, et ceci est en accord avec son rejet de l'approche behavioriste, tenir une phrase pour vraie n'est pas se comporter d'une certaine manière, comme c'était le cas pour l'assentiment et le dissentiment chez Quine. Tenir une phrase pour vraie, c'est plutôt avoir une attitude mentale à l'égard d'une phrase. Cette attitude est différente des états mentaux que l'on reconnaît généralement aux individus, comme les intentions, les croyances et les désirs. Alors que ces derniers sont individuatifs, c'est-à-dire que leur contenu s'exprime par une phrase, l'attitude de tenir une phrase pour vraie est non individuelle (cf. (Davidson, 1990b, p. 323)). Par exemple, « je crois que la neige est blanche » exprime un état mental, en l'occurrence une croyance, que j'ai à l'esprit. La croyance porte sur le fait que la neige est blanche, ou encore sur la blancheur de la neige, ou bien tout simplement sur la neige et sa couleur, et son contenu s'exprime par la phrase « la neige est blanche ». Dans les énoncés qui expriment des états mentaux individuatifs, le contenu de l'état mental est exprimé par les expressions situées à droite du « que » et se trouve en contexte intensionnel. L'intensionnalité est une propriété de certains contextes imbriqués et a ceci de particulier qu'elle ne garantit pas la substitution *salva veritate* d'expressions coextensives. « Je crois que les créatures qui ont un cœur sont mortelles » peut être vrai sans que « Je crois que les créatures qui ont des reins sont mortelles » le soit, bien que « créature avec des reins » et « créature avec un cœur » soient coextensives. D'autres états mentaux, comme les sensations dont j'ai parlé lorsqu'il fut question de la théorie vérificationniste de Carnap, sont exprimés par des énoncés qui ne construisent aucun contexte intensionnel. L'énoncé « J'ai mal au dos » exprime la sensation de douleur que j'ai dans le dos, mais il ne contient aucun opérateur susceptible de construire un contexte intensionnel. Un énoncé exprimant l'attitude non individuelle de tenir une phrase pour vraie ressemblerait plus à ce dernier énoncé, c'est-à-dire qu'il ne construirait pas de contexte intensionnel et, donc, aucune phrase n'exprimerait le contenu de l'attitude non individuelle.

L'attitude non individuative de tenir une phrase pour vraie peut être attribuée à un locuteur sans une compréhension préalable de sa langue.²⁹ Il suffit pour cela de constater que le locuteur énonce une phrase d'une certaine façon (sur un certain ton) dans certaines circonstances. On voit alors pourquoi il n'y a pas de phrase qui exprime le contenu de cette attitude. Par ailleurs, l'interprète sait d'entrée de jeu que cette attitude est le résultat à la fois de la signification, comprise d'une manière intuitive, des phrases énoncées par le locuteur et de ses autres attitudes individuatives, notamment ses croyances. Pour interpréter les énonciations d'un locuteur, l'interprète doit d'abord repérer les phrases tenues vraies par le locuteur, ce qui peut sembler une tâche plus difficile qu'on pourrait le croire, puisque ce ne sont pas toutes les phrases prononcées par le locuteur qui sont assertives. Certaines de ces phrases peuvent être des questions, d'autres des exclamations, *etc.* En outre, certaines des assertions du locuteur peuvent ne pas être tenues pour vraies par celui-ci, il peut s'agir de blagues, d'ironie, de sarcasme, *etc.* Quoi qu'il en soit, l'interprète doit repérer les phrases tenues vraies par le locuteur et identifier les conditions dans lesquelles le locuteur les tient pour vraies.

L'identification des conditions dans lesquelles un locuteur d'une langue tient une phrase pour vraie permet à l'interprète de formuler des énoncés à propos d'évidences empiriques [*evidence*]³⁰. En effet, supposons qu'un locuteur *S* énonce « Snow is white ». L'interprète francophone, ne comprenant rien de l'anglais et ne s'aidant d'aucun dictionnaire bilingue, supposera que cette phrase tenue pour vraie par le locuteur est vraie.³¹ Supposer qu'une phrase tenue pour vraie par le locuteur est vraie revient à supposer que les conditions dans lesquelles un locuteur tient une phrase pour vraie sont les conditions de vérité de cette phrase.³² En ce sens, l'interprète cherchera à voir les

²⁹ Je ne veux pas dire que les attitudes non individuatives du locuteur peuvent être connues sans maîtrise préalable d'au moins une langue, mais seulement que l'interprète n'a pas besoin de connaître au préalable la langue du locuteur.

³⁰ J'utilise l'expression « évidence empirique » puisque c'est par cette dernière que Pascal Engel traduit le terme « evidence » utilisé par Davidson dans l'article « Radical Interpretation » lorsque ce dernier discute des énoncés corroborant une théorie de la signification. Voir (Davidson, 1993, p. 201). Je n'emploie par contre « évidence empirique » que lorsqu'il est question des énoncés à propos de l'évidence empirique. Autrement, je traduis le terme « evidences » par « données empiriques ».

³¹ Ceci est une des clauses du principe de charité de Davidson sur lequel je reviendrai un peu plus loin.

³² « *I propose that we take the fact that speakers of a language hold a sentence to be true (under observed circumstances) as prima facie evidence that the sentence is true (under those circumstances)* » (Davidson,

conditions dans lesquelles cette phrase est vraie, c'est-à-dire qu'il cherchera à voir ce qui empiriquement rend cette phrase vraie. Il pourra alors formuler un énoncé particulier à propos de l'évidence empirique, soit « *S* appartient à la communauté linguistique anglophone et tient pour vraie « Snow is white » et la neige est blanche ». L'observation de différentes énonciations de « Snow is white » dans des conditions similaires inclinera le locuteur à formuler un énoncé général à propos des évidences empiriques, c'est-à-dire « $(\forall x)$ (si x appartient à la communauté linguistique anglophone, alors (x tient pour vraie « Snow is white » si et seulement si la neige est blanche)) ». Ce dernier type d'énoncé corrobore l'énoncé « « Snow is white » est vrai en anglais si et seulement si la neige est blanche », lequel est souvent appelé une phrase-*T* par Davidson pour des raisons qui deviendront claires à l'instant. Avant de les donner, je désire simplement mettre en lumière le fait que le but de l'interprète est d'élaborer une théorie de la signification pour la langue du locuteur, laquelle doit avoir la structure d'une théorie tarskienne de la vérité.

4.2 Théorie tarskienne de la vérité et théorie de la signification

Le fait qu'une théorie de la signification selon Davidson doit avoir pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité revient à accorder à la notion de vérité un rôle primitif en sémantique, dans la mesure où cette dernière notion permet de rendre compte des autres notions sémantiques. Qui plus est, une théorie de la signification qui a pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité montre que la signification des phrases d'une langue dépend de celle de leurs constituants, et vice versa. Voyons donc comment s'articule la théorie tarskienne de la vérité et l'utilisation qu'en fait Davidson.

Alfred Tarski (Tarski, 1956) proposa une théorie pour définir le prédicat de vérité d'une langue. Cette théorie est formulée dans une métalangue, c'est-à-dire dans une langue portant sur la langue pour laquelle le prédicat de vérité est défini. On appellera cette dernière langue la langue-objet. La définition du prédicat de vérité *T* de la métalangue pour la langue-objet est extensionnelle, c'est-à-dire qu'elle ne consiste qu'en l'énumération des choses desquelles le prédicat défini est vrai, en l'occurrence les phrases vraies de la langue-objet. Elle est aussi récursive, c'est-à-dire que l'extension de *T* est déterminée par les

1974a, p. 152). Je présume que les circonstances dans lesquelles la phrase est vraie sont les conditions de vérité de cette phrase.

axiomes de la théorie de la vérité. Cette définition de T fait appel à un certain nombre de phrases, les phrases- T , qui donnent les conditions de satisfaction du prédicat T . Par exemple, une phrase- T pour « la neige est blanche » serait la suivante :

« La neige est blanche » est T si et seulement si la neige est blanche.

L'expression « « la neige est blanche » » qui apparaît à gauche de la biconditionnelle est censée être un nom descriptif structural de la phrase de la langue-objet, c'est-à-dire un nom d'une phrase qui en fait ressortir la structure.³³ La phrase « la neige est blanche » utilisée à droite de la biconditionnelle est exprimée dans la métalangue et non dans la langue-objet. D'une manière générale, une phrase- T aura la forme suivante : « s est T ssi p », où s est le nom descriptif structural de la langue objet et p une traduction de cette phrase dans la métalangue.³⁴

Selon Tarski, les différentes phrases- T sont des théorèmes se déduisant d'axiomes de la théorie. Les axiomes de la théorie tarskienne de la vérité donnent les conditions de satisfaction des phrases ouvertes de la langue-objet. Par exemple, un des axiomes d'une théorie de la vérité pour le français indiquera que « x est grand » est satisfaite par une fonction f si et seulement si f assigne à x un objet grand. La fonction f stipule que les phrases ouvertes de la langue sont satisfaites par des séquences d'objets. Discuter les axiomes de la théorie tarskienne de la vérité dépasserait largement mon propos, de sorte que je ne m'y attarderai pas. Il convient toutefois de voir que les différentes phrases- T se déduisent des axiomes, lesquels portent sur les conditions de satisfaction des phrases ouvertes d'une langue ou encore sur les séquences d'objets qui satisfont les phrases ouvertes de la langue pour laquelle on veut définir le prédicat de vérité. C'est dire que la vérité des phrases d'une langue est expliquée sur la base de la satisfaction des expressions qui les composent. Une phrase close de la langue est vraie lorsque satisfaite par toutes les

³³ Par exemple, « l-a- -n-e-i-g-e- -e-s-t- -b-l-a-n-c-h-e », où « - » est le signe de concaténation, fait ressortir la structure de la phrase, c'est-à-dire qu'il montre que la phrase est composée de différentes lettres. L'avantage des noms descriptifs structuraux est qu'ils permettent de donner des noms à une infinité de choses à partir d'un ensemble fini d'expressions, les lettres de l'alphabet dans le cas qui nous occupe.

³⁴ C'est du moins la thèse de Tarski. Pour Davidson, p n'est pas une traduction de s . Je reviendrai sur ceci sous peu. Par ailleurs, dans l'exemple que je donne, p est une traduction homophonique de s , c'est-à-dire une traduction des expressions d'une langue dans la même langue. Il est question de traduction puisqu'il est question de deux langues distinctes, soit la langue-objet et la métalangue.

séquences d'objets, alors qu'une phrase close est fautive lorsque satisfaite par aucune séquence. Et comme la satisfaction est une relation entre les constituants des phrases de la langue et les objets du monde (ou des séquences d'objets), la vérité fait inévitablement intervenir une relation entre les mots et le monde.

Pour Davidson, connaître la signification d'une phrase, c'est connaître les conditions de vérité de cette phrase. Une théorie de la signification pour la langue du locuteur doit montrer en quoi la signification des phrases de la langue dépend de celle des autres phrases et, donc, en quoi les conditions de vérité d'une phrase dépendent de celles des autres phrases. Le pari de Davidson est qu'une théorie de la signification qui a pour structure celle de la théorie tarskienne de la vérité remplira ces deux conditions. En effet, soutenir que la théorie de la signification pour une langue doit avoir la même structure qu'une théorie tarskienne de la vérité pour cette langue met en lumière deux principes sémantiques que Davidson juge essentiels : le principe du contexte de Frege et le principe de la compositionnalité des sens. Le premier indique qu'une expression (qui n'est pas une phrase) n'a de signification que dans le contexte d'une phrase, alors que le second suppose que la signification des phrases dépend de la signification des expressions qui la composent. Comme une expression est susceptible de figurer dans une multitude de phrases, sa signification dépend de celle de celles-ci. Et puisque, par le principe de compositionnalité des sens, la signification d'une phrase dépend de celle de ses constituants, lesquels sont susceptibles de figurer dans une multitude d'autres phrases qui contiennent d'ailleurs des expressions figurant aussi dans une multitude de phrases, la conjonction du principe du contexte de Frege et de celui de la compositionnalité des sens entraîne que la signification d'une phrase dépend de celle de toutes les phrases. Ce holisme est le holisme de la signification que défend Davidson. Enfin, une théorie de la signification qui a pour structure celle de la théorie tarskienne de la vérité fait ressortir l'importance de ces deux principes : les phrases-*T* se déduisent les unes des autres et des axiomes de la théorie.

Une théorie de la signification qui a pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité montre aussi en quoi les conditions de vérité des phrases d'une langue dépendent de celles des autres phrases. En effet, selon Davidson, *p* dans la phrase-*T* « *s* est *T* ssi *p* »

donne les conditions de vérité de la phrase de la langue-objet à laquelle *s* réfère. Par contre, Davidson ne peut dire, à l'instar de Tarski, que *p* est la *traduction* de *s* étant donné la thèse quinième de l'interdéfinissabilité des concepts sémantiques qu'on a vue plus haut ; une théorie de la signification ne peut utiliser de notions qu'elle prétend expliquer. Elle doit, en conséquence, respecter ce que d'autres (cf. (Engel, 1994, p. 9)) ont appelé une condition d'immanence, c'est-à-dire n'utiliser aucune notion sémantique (sauf celle de vérité) dans la formulation des phrases-*T* qui n'est déjà présente dans la phrase de la langue-objet dont on donne les conditions de vérité. Or, se débarrasser de la notion de traduction pose problème puisque l'extensionnalité des phrases-*T* permet la substitution de *p* par n'importe quelle autre phrase ayant la même valeur de vérité. Davidson se dispense de la notion de traduction, tout en soutenant que *p* donne les conditions de vérité de la phrase à laquelle réfère *s*, en indiquant qu'une théorie de la signification doit répondre non seulement à la condition d'immanence évoquée plus haut, mais aussi à des conditions formelles et matérielles, c'est-à-dire qu'elle doit avoir une structure logique précise et s'accorder avec les données empiriques.³⁵ Par exemple, il faut qu'il soit possible, dans la théorie, de déduire les différentes phrases-*T* à partir d'un nombre fini d'axiomes, ce qui revient à dire que les axiomes de la théorie doivent mentionner toutes les expressions susceptibles de composer des phrases de la langue. Comme il n'y a qu'un nombre fini d'expressions susceptibles de composer l'infini des phrases d'une langue³⁶, le nombre des axiomes de la théorie est nécessairement fini. Ainsi, en montrant comment les phrases-*T* se déduisent des axiomes et les unes des autres, la théorie de la signification fait voir en quoi les conditions de vérité d'une phrase dépendent de celles des autres. En somme, elle met en lumière le fait que la signification d'une phrase dépend de celle des autres.

Plusieurs problèmes font surface lorsque l'on considère qu'une théorie de la signification peut être développée à partir du prédicat de vérité. Davidson reconnaît ces problèmes dans sa « Reply to Foster » (Davidson, 1976) et indique d'ailleurs (p. 179) que

³⁵ Pour les conditions formelles et matérielles de la théorie davidsonienne de la signification, voir (Engel, 1994).

³⁶ Voir (Davidson, 1965). On remarque ici que Davidson s'écarte des thèses de Tarski : il ne s'agit plus, pour les axiomes, de donner les conditions de satisfaction des phrases ouvertes de la langue-objet, mais de spécifier l'extension de tous les constituants de phrases d'une langue. Ceci est sûrement dû au fait que Davidson donne une théorie de la vérité pour les langues naturelles, alors que Tarski ne s'occupe que des langues formelles.

rien ne peut servir à construire une théorie de la signification à strictement parler, pas même une théorie tarskienne de la vérité. Il en est ainsi puisqu'on ne peut, et c'est ce en quoi consiste la critique de Foster, admettre que les théorèmes d'une théorie de la signification qui prend la forme d'une théorie tarskienne de la vérité sont des lois. Bien que Davidson ait dû affaiblir certaines de ses positions sur la théorie de la signification depuis la publication de ses premiers articles sur le sujet (cf. (Davidson, 1965 ; Davidson, 1967 ; Davidson, 1969 ; Davidson, 1973a)), il maintient toujours (Davidson, 1990b, p. 296-297) qu'une théorie de la signification pour une langue naturelle doit avoir la même structure qu'une théorie tarskienne de la vérité pour cette langue. Je ne tiendrai pas compte des problèmes qui découlent du fait que l'on doit traiter les théorèmes de la théorie de la vérité comme des lois, et ses conséquences pour la théorie davidsonienne de la signification. L'important est simplement de voir que les phrases-*T* se déduisent d'énoncés plus généraux qui portent sur la satisfaction des phrases ouvertes de la langue-objet, ou sur l'extension des constituants de phrases. Je continuerai à utiliser « théorèmes » pour renvoyer aux phrases-*T* et « axiomes » pour les énoncés à propos de l'extension des expressions de la langue-objet.

4.3 L'interprétation radicale et le principe de charité de Davidson

Lors de l'interprétation des énonciations d'un locuteur, l'interprète doit d'abord formuler des énoncés généraux à propos des évidences empiriques, lesquels corroborent les phrases-*T* de la théorie de la signification. Ce n'est qu'une fois un certain nombre de phrases-*T* formulées que l'interprète pourra commencer à tisser des liens logiques entre elles et à formuler ce que pourraient être les axiomes de la théorie. Cette tâche complexe est grandement facilitée par l'application du principe de charité lors de l'interprétation radicale.

On sait que l'attitude d'un locuteur de tenir une phrase pour vraie est le résultat à la fois de la signification de cette phrase et de ses croyances. Il est évident que l'interprète radical ne connaît ni la première, ni les secondes. En effet, connaître la signification des énonciations d'un locuteur nécessite de lui attribuer des croyances, et cette attribution n'est, à première vue, possible que si on connaît la signification de ses énonciations. C'est dire que l'interprète ne dispose d'aucune autre base pour attribuer des croyances au locuteur

que les données empiriques grâce auxquelles il peut interpréter ses énonciations. L'interprète peut se sortir de cette impasse en appliquant ce que Davidson appelle le principe de charité. Selon ce dernier, l'interprète doit attribuer au locuteur des croyances largement semblables aux siennes, c'est-à-dire supposer que les croyances du locuteur sont celles que lui-même possède. Grâce à ce principe, l'interprète radical connaît une des deux composantes qui ont pour résultat l'attitude du locuteur de tenir une phrase pour vraie. En effet, il peut fonder l'interprétation de la phrase tenue pour vraie par le locuteur, ou encore connaître sa signification, en lui attribuant des croyances à propos de l'objet qui compte parmi les conditions de vérité de la phrase tenue pour vraie. Bien que j'aurai l'occasion de revenir sur ceci dans le prochain chapitre, il convient de donner un exemple de l'application du principe de charité par l'interprète lors de l'interprétation radicale.

Supposons qu'un locuteur anglophone *S* prononce la phrase « This car is red » en présence d'une voiture rouge et à un certain moment *t*. Admettons aussi que le locuteur tient parfois cette phrase pour vraie selon les circonstances de son énonciation, c'est-à-dire qu'il suffit qu'il n'y ait pas de voiture rouge pour que *S* ne la tienne pas pour vraie. L'interprète (radical) qui ne connaît rien à l'anglais devra considérer que cet énoncé est, d'une part, vrai et, de l'autre, rendu vrai par la voiture. Il formulera ainsi la phrase-*T* « « This car is red » est vraie en anglais pour ^à *t* si et seulement s'il y a une voiture rouge près de *S* à *t* ». Or, supposer que le locuteur tient pour vrai « This car is red », c'est supposer qu'il entretient un grand nombre de croyances sur les voitures et les couleurs. De manière à rendre possible l'interprétation de cette énonciation du locuteur, l'interprète doit présupposer que les croyances du locuteur à propos des voitures sont en grande partie identiques aux siennes. Cette identité des croyances du locuteur et de l'interprète n'est qu'une supposition qui pourra, au fur et à mesure de l'interprétation, se préciser : si l'interprète découvre que le locuteur pense que la voiture est un être vivant, alors il aura raison de lui attribuer une croyance qu'il n'entretient pas lui-même. Par contre, selon Davidson, on ne peut espérer interpréter les énonciations du locuteur si on ne suppose pas d'entrée de jeu cette similitude des croyances entre interlocuteurs. En somme, en sachant qu'une phrase est tenue vraie et en attribuant au locuteur des croyances largement semblables aux siennes, l'interprète pourra connaître la signification de la phrase que le locuteur tient pour vraie.

Une autre conséquence du principe de charité de Davidson vient de ce que l'interprète élabore une théorie de la signification pour les énonciations d'un locuteur qui a pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité. Comme une théorie tarskienne de la vérité donne, selon Davidson, les conditions de vérité des phrases d'une langue sur la base de la notion de satisfaction, elle nécessite que l'interprète « lise » sa logique, notamment la logique du calcul des prédicats (avec le prédicat d'identité), dans la langue du locuteur (Davidson, 1973b, p. 136). D'une manière moins métaphorique, ceci équivaut à dire que l'interprète doit considérer que certaines expressions utilisées par le locuteur sont des prédicats, d'autres des termes singuliers, d'autres des connecteurs logiques, d'autres des quantificateurs, *etc.* L'interprète s'aidera des vérités logiques énoncées par le locuteur, notamment les phrases que le locuteur ainsi que les membres de sa communauté linguistique tiennent pour vraies dans toutes les circonstances, pour découvrir quelles sont les expressions qui appartiennent à ces catégories syntaxiques. Il s'aidera aussi, et surtout, des inférences que le locuteur effectue. C'est principalement en essayant de rendre compte de ces dernières que le locuteur réussira à « lire » la logique du calcul des prédicats dans la langue du locuteur.

Le fait que l'interprète « lise » sa logique dans la langue du locuteur lui permet d'élaborer les axiomes de la théorie de la vérité. En effet, tout en élaborant les phrases-*T* de la théorie de la vérité, l'interprète devra élaborer des énoncés à propos de la satisfaction des phrases ouvertes de la langue du locuteur. Le concept de satisfaction utilisé par Davidson est semblable à celui de Tarski que j'ai présenté à la section précédente. Il s'agit d'un concept générique utilisé pour parler de la relation de référence en général, c'est-à-dire de la relation qui prévaut entre les noms et ce qu'ils sont supposés nommer, les termes singuliers et les objets auxquels ils sont supposés référer ainsi que les prédicats et les objets dont ils sont supposés être vrais (Davidson, 1979, p. 229)³⁷. J'utilise l'expression « supposé » pour relever le fait qu'il y a une inscrutabilité de la référence chez Davidson, c'est-à-dire que les données empiriques sur lesquelles se fonde l'interprétation radicale ne déterminent pas la référence des termes utilisés par le locuteur. En ce sens, il ne serait pas

³⁷ « *I shall assume [...] that a relation of reference holds between names and what they might be said to name, singular terms and what they might be said to denote, and n-adic predicates and the n-tuples of which they might be said to be true, all these kinds of reference being knit together by a concept like that of satisfaction which yields a definition of truth for closed sentences* ».

approprié de dire que les expressions linguistiques renvoient à des objets précis. *Grosso modo*, l'inscrutabilité de la référence vient du fait que les données empiriques pertinentes au processus de l'interprétation radicale permettent l'élaboration d'une multitude de théories de la signification pour les énonciations d'un locuteur. Ces diverses théories de la signification comprendront, chacune, différents axiomes à propos de l'extension des constituants de phrase utilisés par le locuteur, mais donneront toutes des conditions de vérité équivalentes aux phrases énoncées par le locuteur. Plusieurs relations de satisfaction peuvent donc donner des conditions de vérité équivalentes aux phrases d'une même langue, ce qui montre que la référence des termes utilisés par un locuteur n'est pas déterminée par les données pertinentes au processus de l'interprétation radicale. Je reviendrai sur cette inscrutabilité de la référence dans le troisième chapitre de ce mémoire.

5. Conclusion

Bien que les processus de la traduction radicale et de l'interprétation radicale soient passablement semblables, ils diffèrent à plusieurs égards. Je ne m'attarderai pas à recenser toutes les différences et similitudes de ces deux processus, seulement à en mentionner quelques-unes plus importantes pour mon propos. L'approche dans laquelle s'insère l'analyse quinienne de la signification des phrases de la langue d'un locuteur est celle du behaviorisme. Puisque cette approche consiste à dire qu'on peut analyser tout comportement d'un individu comme une réponse à des stimuli sensoriels, l'analyse quinienne de la notion de signification ne se fonde que sur ce qui nous est accessible par nos sens, c'est-à-dire qu'elle ne prend aucunement appui sur les états mentaux des locuteurs. De son côté, Davidson rejette l'approche behavioriste de Quine, sans par ailleurs abandonner l'idée qu'il ne faut prendre en considération que des données publiques pour rendre compte de la notion de signification. Au contraire, il remarque que les données empiriques dont nous disposons pour interpréter les énonciations d'un locuteur sont aussi celles qui nous permettent de lui attribuer des croyances. Comme on ne peut attribuer des croyances à un individu sans interpréter ses énonciations, Davidson propose son principe de charité selon lequel l'interprète doit attribuer au locuteur des croyances en gros semblables aux siennes à propos de l'objet auquel ce dernier réagit en tenant une phrase pour vraie. Le fait que Quine entérine l'approche behavioriste pour analyser les

comportements des individus et que Davidson la rejette montre que les données publiquement accessibles sur lesquelles ils fondent leur analyse de la notion de signification ne sont pas les mêmes. Alors que pour Quine se sont les stimulations sensorielles ainsi que les verdicts des locuteurs, ce sont, pour Davidson, l'attitude non individualisante de tenir une phrase pour vraie ainsi que les objets et événement auxquels réagit le locuteur en tenant les phrases de sa langue pour vraies. Bien que les stimulations sensorielles aient, selon Davidson, certainement un rôle à jouer au moins lors de la perception de l'environnement, elle n'ont aucun rôle sémantique (ni épistémique) (cf. (Davidson, 1983, p. 146))³⁸.

À cette différence entre les théories de la signification de ces deux auteurs s'en ajoute une autre non moins importante : tandis que Quine a recours à un manuel de traduction pour rendre compte de la signification des phrases de la langue d'un locuteur, Davidson se sert de la notion tarskienne de vérité. La différence la plus générale entre un manuel de traduction et une théorie tarskienne de la vérité est que le premier corrèle les expressions de la langue du locuteur à celles de la langue du linguiste, alors que la deuxième donne les conditions de vérité des phrases de la langue du locuteur sans passer par la langue de l'interprète. Une théorie de la signification qui a pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité montre en quoi les caractéristiques sémantiques des phrases dépendent de celles de ses constituants, et vice versa.

Dans le prochain chapitre, je me concentrerai sur deux critiques qu'élabore Davidson de la notion de stimulation sensorielle. Ces critiques concernent la pertinence et l'intérêt de la notion de stimulation sensorielle dans la théorie de la signification de Quine. La première tente de montrer que cette dernière fait jouer aux stimulations sensorielles un rôle que Quine ne peut accepter, alors que la deuxième montre que la notion de stimulation sensorielle ne peut rendre compte du caractère public de la langue. Dans le troisième chapitre, je me concentre sur la manière dont Quine rend compte du fait que le linguiste peut répondre aux questions ayant trait à la référence des termes de la langue du locuteur, en l'occurrence par la thèse de la relativité de l'ontologie. Nous verrons que cette dernière

³⁸ « [...] I suggest we give up the idea that meaning or knowledge is grounded on something that counts as an ultimate source of evidence. No doubt meaning and knowledge depend on experience, and experience ultimately on sensation. But this is the 'depend' of causality, not of evidence or justification ».

crée une tension dans la théorie de la signification de Quine en regard de l'aspect public de la signification. Il m'importe de réaffirmer que, dans l'ensemble, Quine réussit de manière tout à fait satisfaisante à fonder sa théorie de la signification sur des critères publics et que, par le biais des arguments de Davidson, je ne fais que soulever quelques glissements présents dans cette dernière théorie.

Deuxième chapitre

Théories proximale et distale de la signification

1. Introduction

Dans le chapitre précédent, j'ai exposé les processus de la traduction radicale et de l'interprétation radicale que Quine et Davidson proposent pour rendre compte de la signification des phrases de la langue d'un locuteur. Dans ce chapitre, je voudrais m'attarder aux critiques de Davidson de la notion de stimulation sensorielle et, plus précisément, à celle selon laquelle les stimulations sensorielles ne peuvent, en dépit du rôle que Quine leur donne, constituer l'aspect public de la signification. Je procéderai en analysant deux arguments de Davidson. Le premier est une critique de la dichotomie schème conceptuel – contenu et vise à faire voir qu'on ne peut élaborer aucune définition adéquate de la notion de schème conceptuel. Davidson prétend montrer par cet argument que les stimulations sensorielles jouent, dans la théorie de la signification de Quine, un rôle que ce dernier récuse.

Le deuxième remet en question la pertinence de l'approche proximale de la signification. Quine privilégie cette approche qui suppose que les stimuli proximaux, c'est-à-dire les stimuli qui se situent à la périphérie du corps du locuteur et qui ne sont rien d'autre que ses stimulations sensorielles, sont pertinents pour rendre compte de la signification des phrases de la langue de ce locuteur. Davidson propose plutôt une approche distale qui consiste dans le fait que ce sont des stimuli distaux, c'est-à-dire les objets et événements du monde qui se situent à une certaine distance du corps du locuteur, qui sont

pertinents pour rendre compte de la signification des phrases. La controverse entre théories proximale et distale de la signification concerne ce qui doit être considéré comme étant l'aspect publiquement accessible du langage. Comme le linguiste élabore un manuel de traduction pour la langue d'un locuteur sur la base des stimulations sensorielles de ce dernier, ce sont les stimulations sensorielles qui sont publiquement accessibles selon la théorie proximale de Quine. Et comme ce sont les conditions de vérité des phrases d'une langue, c'est-à-dire les objets et événements du monde, qui permettront à l'interprète d'élaborer une théorie de la signification pour les énonciations d'un locuteur, ce sont ces objets et événements qui sont publiquement accessibles selon la théorie distale de Davidson.

De manière à voir en quoi les stimulations sensorielles ne peuvent constituer l'aspect public de la signification, je présenterai en premier lieu l'argument de Davidson contre la notion de schème conceptuel. Cet argument, qui constitue la première tentative de Davidson de discréditer la notion de stimulation sensorielle, sera offert en guise de préambule à sa critique de la théorie proximale de la signification de Quine. On verra en effet que Quine a répondu à l'argument de Davidson contre la dichotomie schème – contenu et c'est précisément cette réponse qui amena Davidson à élaborer sa critique de la théorie proximale de la signification. En second lieu, je présenterai cette critique de Davidson qui consiste, ni plus ni moins, à attaquer la notion de stimulation sensorielle sur le terrain de la théorie de la signification de Quine. Je prendrai le temps d'exposer la théorie distale que Davidson préconise en lieu et place de celle de Quine. On verra que ce dernier, sans pour autant adopter une théorie distale de la signification semblable à celle de Davidson, renonce, suite aux arguments de celui-ci, à certains aspects de sa théorie proximale.

2. Le troisième dogme de l'empirisme

À en croire Davidson, Quine suppose l'existence de la dichotomie schème conceptuel – contenu lorsqu'il soutient, dans l'article « Epistemology Naturalized » (Quine, 1969a) par exemple, que la totalité des données empiriques qui corroborent nos théories (scientifiques ou non) sont les stimulations sensorielles des individus. Cette manière de parler encourage l'idée qu'il existe des schèmes conceptuels représentés par différentes théories ou langues,

dont les unes postulent des objets qui ne sont pas postulés par les autres. Les objets qui rendent vraies les phrases de la langue naturelle ou les énoncés d'une théorie sont postulés par ces dernières, en autant que la langue ou la théorie s'accorde à un contenu non interprété, c'est-à-dire qui n'est contaminé (ou postulé) par la théorie d'aucune façon, en l'occurrence les stimulations sensorielles (cf. (Davidson, 1974c, p. 193))³⁹. Une autre assertion de Quine qui, selon Davidson, manifeste la présence dans sa théorie de la signification de la dichotomie schème – contenu se trouve au début de *Word and Object* (Quine, 1960, p. 5) et est la suivante : « nous pouvons explorer le monde, et l'homme comme une partie du monde, et ainsi trouver quels indices il pourrait recueillir sur ce qui se passe autour de lui. Soustrayez ces derniers de sa vision du monde et vous aurez comme différence la contribution nette de l'homme. »⁴⁰ La contribution nette de l'être humain correspond à son schème conceptuel et les indices qu'il recueille sur ce qui se passe autour de lui sont le contenu non interprété, en l'occurrence les stimulations sensorielles (cf. (Davidson, 1990a, p. 69)).

Davidson rejette cette dichotomie, qu'il considère être le troisième dogme de l'empirisme. Il faut savoir que la notion d'empirisme utilisée par Davidson suppose qu'une théorie empiriste donne aux sens non seulement un rôle causal dans l'acquisition des croyances empiriques, mais aussi, et surtout, un rôle primordial dans la justification de celles-ci.⁴¹ Puisque je m'intéresse avant tout aux théories de la signification de ces deux philosophes, je ne m'attarderai pas à la question de savoir si la répudiation par Davidson du troisième dogme de l'empirisme équivaut à un rejet de l'approche empiriste pour rendre compte de la justification des croyances. Ce qui m'intéresse dans cette répudiation est essentiellement la critique de la notion de stimulation sensorielle. La stratégie adoptée par

³⁹ « *It is reasonable to call something a posit if it can be contrasted with something that is not. Here the something that is not is sensory experience – at least that is the idea.* » Comme Davidson ne traite pas uniquement de la théorie de la signification de Quine, il utilise l'expression « expérience sensorielle » en ne prenant pas position sur ce que sont ces expériences sensorielles. Parce que je m'intéresse à l'argument de Davidson contre la dichotomie schème conceptuel – contenu en tant qu'il est une critique de la théorie de la signification de Quine, je prends pour acquis que l'expérience sensorielle d'un individu est l'ensemble de ses stimulations sensorielles.

⁴⁰ « *... we can investigate the world, and man [sic.] as part of it, and thus find out what cues he could have of what goes on around him. Subtracting his cues from his world view, we get man's [sic.] net contribution as the difference.* » Je reprends la traduction de Quine par Gochet (Quine, 1999a, p. 30).

⁴¹ (Davidson, 1990a, p. 68) : « *Empiricism, like other isms, we can define pretty much as we please, but I take it to involve not only the pallid claim that all knowledge of the world comes through the agency of the senses, but also the conviction that this fact is of prime epistemological significance.* »

Davidson pour critiquer cette dernière notion consiste à dire que, puisqu'on ne peut comprendre ce que serait une différence entre schèmes conceptuels, on ne peut voir ce qui caractérise les schèmes conceptuels, ni leur opposer une notion de contenu non interprété, ou de stimulation sensorielle. Mieux vaut ainsi ne pas utiliser la notion de schème conceptuel, ni celle de contenu non interprété.

2.1 À quoi reconnaît-on les schèmes conceptuels selon Davidson ?

Davidson associe les schèmes conceptuels aux langues. Il est effectivement peu opportun, à son avis, de distinguer les schèmes conceptuels des langues, dans la mesure où admettre une distinction claire entre ceux-ci reviendrait à supposer que les schèmes conceptuels sont le propre de l'esprit, et qu'il y a une distinction nette entre l'esprit et la langue. Il serait peu judicieux de supposer que les schèmes conceptuels sont une caractéristique de l'esprit qui s'ajoute aux structures de la langue, puisque cela complexifierait inutilement le problème (cf. (Davidson, 1974c, p. 184-185))⁴². Et comme la stratégie d'interprétation des énonciations d'un locuteur que propose Davidson suppose une dépendance mutuelle de l'esprit du locuteur, c'est-à-dire l'ensemble de ses attitudes propositionnelles, et de sa langue ou encore de la signification des phrases de sa langue, mieux vaut associer les schèmes conceptuels aux langues. (cf. (Davidson, 1974c, p. 195))⁴³. Cette association permet à Davidson de formuler un principe qui lie la différence entre schèmes conceptuels à la différence entre langues. Je l'appellerai, pour les besoins de la discussion, le principe de la distinction des schèmes conceptuels au moyen des langues (PDSC). Il peut s'énoncer comme suit.

PDSC Deux schèmes conceptuels sont différents *seulement si* les langues manifestant ces schèmes conceptuels sont différentes (Davidson, 1974c, p. 184).

PDSC énonce une condition *nécessaire* pour la différence entre schèmes conceptuels, mais *non suffisante*. Il en est ainsi puisque Davidson cherche à définir une différence

⁴² « *If conceptual schemes aren't associated with languages in this way, the original problem is needlessly doubled, for then we would have to imagine the mind, with its ordinary categories, operating with a language with its organizing structure. Under the circumstances we would certainly want to ask who is to be master.* » (Davidson souligne).

⁴³ « *The interdependence of belief and meaning springs from the interdependence of two aspects of the interpretation of speech behaviour: the attribution of beliefs and the interpretation of sentences. We remarked before that we can afford to associate conceptual schemes with languages because of these dependencies.* »

radicale entre schèmes conceptuels. En effet, comme nous le fait remarquer Dorit Bar-On (Bar-On, 1994, p. 157-158), Davidson énonce au tout début de son texte (Davidson, 1974c, p. 183), qu'« il est difficile d'améliorer l'intelligibilité [de la notion de relativisme conceptuel] tout en conservant notre enthousiasme »⁴⁴. L'enthousiasme dont parle Davidson est justement celui qui provient de l'incommensurabilité entre schèmes conceptuels, c'est-à-dire de la thèse selon laquelle le schème conceptuel d'un locuteur peut être à ce point différent du nôtre qu'on ne serait pas en mesure de comprendre ses énonciations. En ce sens, Davidson s'en prend à l'idée d'une différence radicale des schèmes conceptuels de deux locuteurs, qui entraîne un échec de la traduction des langues manifestant ces schèmes conceptuels. La présence d'une condition nécessaire dans le PDSC révèle le fait qu'une simple différence entre langues n'est pas suffisante pour rendre compte d'une différence *radicale* entre schèmes conceptuels ; il faut en plus qu'il y ait un échec de la traduction des langues.

J'appellerai le critère, qui montre à quoi on reconnaît une différence radicale entre schèmes conceptuels, le critère de la différence radicale des schèmes conceptuels (CDSC). Il peut s'énoncer comme suit.

CDSC Deux schèmes conceptuels sont *radicalement* différents si les langues manifestant ces schèmes conceptuels ne peuvent être traduites les unes dans les autres.

Considérant que Davidson, dans « On the Very Idea of a Conceptual Scheme », cherche à savoir si « l'on peut dire que deux individus ont des schèmes conceptuels différents s'ils parlent des langues qui ne sont pas traduisibles les unes dans les autres »⁴⁵, je formule un critère qui énonce une condition *suffisante*. Pourtant, plusieurs commentateurs lisent Davidson comme si celui-ci énonçait une condition *nécessaire* pour la différence radicale entre schèmes conceptuels. Il en est ainsi de Bar-On⁴⁶, de J.E. Malpas⁴⁷ et de Jack S. Crumley II⁴⁸.

⁴⁴ « ... it is hard to improve intelligibility while retaining the excitement. »

⁴⁵ « Can we then say that two people have different conceptual schemes if they speak languages that fail of intertranslatability ? » (Je souligne et je traduis)

⁴⁶ « ... it is not that failures of intertranslatability are sufficient ... for a divergence in conceptual schemes, but rather that such failures constitute a necessary condition for it. This claim, as well as the sufficiency

On ne rend pas justice au problème que pose Davidson dans son texte « On the Very Idea of a Conceptual Scheme » en interprétant l'échec de la traduction comme une condition nécessaire à la différence entre schèmes conceptuels. Il est vrai que Davidson discute, dans cet article, différents exemples proposés par divers auteurs qui suggèrent l'existence de schèmes conceptuels. Parmi ceux qu'il discute, se trouve un exemple de T.S. Kuhn qui montre que ce dernier soutient qu'il y a un échec de la traduction des langues manifestant des schèmes conceptuels différents *parce que* ces schèmes sont différents.⁴⁹ Un autre exemple discuté est celui proposé par l'anthropologue B. L. Whorf, lequel indique précisément, selon Davidson (Davidson, 1974c, p. 190), que « l'échec de la traduction est une condition nécessaire à la différence entre schèmes conceptuels »⁵⁰. Ces illustrations n'impliquent cependant pas que c'est dans les mêmes termes que Davidson conçoit la différence entre schèmes conceptuels. Bar-On mentionne l'assertion de Davidson que je viens de citer et indique qu'elle suggère que ce dernier est réticent à faire de l'échec de la traduction une condition nécessaire à la différence entre schèmes conceptuels. Néanmoins, soutient-elle⁵¹, cette condition nécessaire s'ensuit d'une autre affirmation de Davidson selon laquelle « nous pouvons [...] *identifier* les schèmes conceptuels à des langages, ou mieux, en admettant la possibilité qu'un langage ou plus puisse exprimer le *même* schème, à des ensembles de langages intertraduisibles. »⁵² (Davidson, 1974c, p. 185) Cette assertion suggère que des langues manifestent le même schème conceptuel *si et seulement si* ces langues sont traduisibles les unes dans les autres. Bien que Davidson ne pose pas la question de savoir si l'on peut dire qu'il y a une différence des schèmes conceptuels à l'aide

claim, follow logically from the identification Davidson proposes [...] between conceptual schemes and sets of intertranslatable languages. » (Bar-On, 1994, p. 150) Je reviendrai sur la position de Bar-On sous peu.

⁴⁷ « *So conceptual schemes are associated with languages and translatability is held to be a criterion of sameness of schemes while untranslatability is a necessary condition of difference.* » (Malpas, 1989a, p. 237)

⁴⁸ « *If there were a radically different conceptual scheme, then a significant portion of the sentence comprising the language which embodies such a conceptual scheme will be [...] untranslatable.* » (Crumley II, 1989, p. 350-351)

⁴⁹ « *In the transition from one theory to the next words change their meanings or conditions of application in subtle ways. Though most of the same signs are used before and after a revolution [...] the way in which some of them attach to nature has somehow changed. Successive theories are thus [...] incommensurable.* » Cité d'après (Davidson, 1974c, p. 190)

⁵⁰ « *The failure of intertranslatability is a necessary condition for difference of conceptual schemes...* »

⁵¹ Voir (Bar-On, 1994, p. 167) : « *the necessity claim follows from the identification of intertranslatability and sameness of conceptual schemes, which Davidson does endorse.* » (Je souligne)

⁵² « *We may identify conceptual schemes with languages, then, or better, allowing for the possibility that more than one language may express the same scheme, sets of intertranslatable languages.* » (Je souligne) traduction française (Davidson, 1993, p. 270)

d'une condition nécessaire et suffisante, le fait qu'il concède l'identification des schèmes conceptuels aux ensembles de langues traduisibles entraîne, avec le CDSC énoncé plus haut, la réciproque du CDSC (R-CDSC) qui est la suivante.

R-CDSC Deux schèmes conceptuels sont *radicalement* différents *seulement si* les langues manifestant ces schèmes conceptuels ne peuvent être traduites les unes dans les autres.

Bien que certains auteurs adoptent R-CDSC, il y a une raison simple pour laquelle Davidson est réticent à poser la question de la différence radicale entre schèmes conceptuels à l'aide de celle-ci. R-CDSC amène à conclure à l'échec de la traduction de langues du fait que ces langues manifestent des schèmes conceptuels radicalement différents. Cependant, dans « On the Very Idea of a Conceptual Scheme », Davidson se donne pour but de montrer que nous ne disposons d'aucun critère pour caractériser les schèmes conceptuels qui pourraient nous permettre de rendre compte d'une différence entre ceux-ci. Le critère de caractérisation des schèmes conceptuels (CCSC), qu'on aura l'occasion d'analyser à la section 2.1 du présent chapitre, prend la forme suivante.

CCSC Une entité est un schème conceptuel ou une langue *si* elle entretient une certaine relation (comme organiser ou s'ajuster) avec l'expérience.⁵³

En associant schème conceptuel et langue dans ce critère, je suis l'usage que fait Davidson de ces notions. Les arguments que Davidson développe contre la différence radicale entre schèmes conceptuels visent à montrer qu'on ne peut comprendre *à la fois* la condition suffisante énoncée par CCSC *et* la condition requise pour une différence radicale entre les schèmes conceptuels. Bien qu'il soit vrai que l'utilisation de CDSC, plutôt que R-CDSC, pour argumenter contre la notion de schème conceptuel entraîne que deux langues traduisibles l'une dans l'autre manifestent des schèmes conceptuels radicalement différents, je ne pense pas que ceci pose problème à l'argument de Davidson. J'en vois la manifestation dans le fait que Davidson indique qu'il serait malvenu de comprendre ses arguments comme établissant que la communication est possible entre des locuteurs qui

⁵³ Voir (Davidson, 1974c, p. 191) : « *The idea is then that something is a language, and associated with a conceptual scheme, whether we can translate it or not, if it stands in a certain relation ... to experience...* » Ceci est la forme la plus générale que prend le critère de caractérisation des schèmes conceptuels. Nous verrons, à la section 2.1 de ce chapitre, qu'il y a deux cas de figure qu'il faut considérer, c'est-à-dire deux métaphores utilisées dans la littérature sur les schèmes conceptuels à l'aide desquelles les tenants de la notion de schème conceptuel défendent cette dernière.

possèdent des schèmes conceptuels radicalement différents.⁵⁴ En effet, soutient-il, nous ne pouvons arriver à cette conclusion puisque nous ne possédons aucune base pour dire que des schèmes conceptuels sont radicalement différents. Cette assertion est en elle-même suffisante à dissiper la présomption selon laquelle Davidson utilise R-CDSC plutôt que CDSC dans son argumentation. Il n'aurait effectivement nullement eu besoin d'affirmer une telle chose s'il utilisait R-CDSC. L'enjeu de l'article de Davidson est donc de montrer que le *seul* critère mis à notre disposition pour la différence radicale entre schèmes conceptuels est l'échec de la traduction et qu'il est insensé de soutenir un tel échec étant donné les critères de caractérisation des schèmes conceptuels que proposent les tenants de la notion de schème conceptuel. En résumé, dans l'optique de Davidson, nous ne pouvons conclure à une différence entre schèmes conceptuels, manifestés par des langues, qu'à partir d'un échec de la traduction de ces langues.

Un autre malentendu concernant l'argument de Davidson exposé dans « On the Very Idea of a Conceptual Scheme » concerne l'échec de la traduction. Les commentateurs supposent qu'il n'est pas vraiment question de la notion de traduction dans l'article de Davidson, mais plutôt de celle d'interprétation. Par exemple, Bar-On (Bar-On, 1994, p. 152-157) signale que la notion de traduction n'est pas suffisante pour la formulation d'un critère adéquat de la différence entre schèmes conceptuels. Le but de son article est, entre autres, de montrer que ce n'est pas la notion de traduction que Davidson a à l'esprit en formulant son argument, mais plutôt celle d'interprétation telle que définie par sa théorie de l'interprétation. Semblablement, Crumley indique (Crumley II, 1989, p. 353) que la principale prémisse de l'argument de Davidson contre la notion de schèmes conceptuels, argument que je présenterai dans la section suivante, est étayée par un principe d'attribution de croyances qui n'intervient que dans le processus de l'interprétation radicale. Enfin, Malpas mentionne explicitement, sans malheureusement prendre la peine de le justifier (Malpas, 1989a, p. 238-239), que l'argument de Davidson contre la distinction schème – contenu se fonde sur « l'idée [...] du holisme interprétatif. C'est la conception holistique de Davidson de la relation entre le comportement (ce qui inclut le comportement linguistique)

⁵⁴ Voir (Davidson, 1974c, p. 194) : « *It would be wrong to summarize by saying we have shown how communication is possible between people who have different schemes... For we have found no intelligible basis on which it can be said that schemes are different.* »

et les attitudes qui est la base de son rejet de toute forme de relativisme conceptuel. [...] C'est cette conception holistique de *l'interprétation* que j'appelle la thèse du holisme interprétatif. »⁵⁵ À mon avis, interpréter l'argument de Davidson comme si celui-ci reposait sur le processus de l'interprétation radicale contribue à l'affaiblir. Davidson ne vise pas à montrer qu'on ne peut soutenir l'existence de schèmes conceptuels si l'on accepte sa propre théorie de la signification, mais plutôt qu'un bon nombre de théories de la signification ne permettent pas de soutenir l'existence de ces schèmes.

Quant à la suggestion de Bar-On selon laquelle la notion de traduction est insuffisante à la formulation d'un critère adéquat pour la différence entre schèmes conceptuels, elle implique une notion de traduction beaucoup plus restrictive que celle utilisée par Davidson. Bar-On soutient qu'il y a de multiples expressions de langues différentes qui ne peuvent être traduites en anglais, bien que l'on puisse les paraphraser en anglais pour rendre ce qu'elles expriment. C'est le cas, dit-elle, d'un item lexical vietnamien qui signifie « quelqu'un qui s'absente de chez lui pour aller quelque part et doit y retourner parce que quelque chose est arrivé ». Comme il n'y a aucun item lexical de l'anglais (ou du français) qui exprime à lui seul la même chose, il y aurait un échec de la traduction du vietnamien à l'anglais (ou au français).⁵⁶ À son avis, ceci montre qu'il peut y avoir un échec de la traduction d'une langue dans une autre, quand bien même les phrases de l'une peuvent être paraphrasées dans l'autre pour rendre ce qu'elles expriment. La notion de traduction qui ressort de cet exemple semble ne renvoyer qu'à une traduction mot-à-mot ou encore qui fait intervenir une certaine synonymie des expressions des deux langues. En vertu de certaines

⁵⁵ L'argument en faveur de la traduction des langues les unes dans les autres « *can be seen to be based on a more fundamental Davidsonian idea – an idea which is also the basis for the attack on the scheme-content distinction. This is the idea of what I shall call interpretative holism. It is Davidson's holistic conception of the relation between behaviour (including linguistic behaviour) and attitudes which is the basis for his rejection of any form of conceptual relativism.* » (Je souligne) Et un peu plus loin : « *Interpretation is thus seen as a fundamentally holistic process – the relation between 'being able to describe someone's language and being able to describe his attitudes' is that both are elements of the same holistic project. It is this holistic conception of interpretation which I shall refer to as the thesis of interpretative holism.* » (Je souligne)

⁵⁶ Voir (Bar-On, 1994, p. 153) pour cet exemple.

assertions de Davidson, la notion de traduction utilisée dans l'exemple de Bar-On n'est pas celle qu'il a à l'esprit.⁵⁷

De manière à ne pas affaiblir l'argument de Davidson, c'est-à-dire à ne pas supposer que son argument contre la distinction schème conceptuel – contenu repose sur la notion d'interprétation, et afin de respecter la manière dont il pose la question de la différence entre schèmes conceptuels, je retiendrai le CDSC tel que je l'ai formulé plus haut. Il est donc suffisant qu'il y ait un échec de la *traduction* de deux langues pour que celles-ci manifestent des schèmes conceptuels radicalement différents. Davidson (Davidson, 1974c, p. 185) fait cependant remarquer qu'on peut distinguer deux cas de figure de l'échec de la traduction : celui voulant qu'il y ait un échec total de la traduction des langues les unes dans les autres, et celui selon lequel il n'y a qu'un échec partiel de la traduction des langues. Dans le premier cas, aucune phrase d'une langue ne peut être traduite dans une certaine autre, alors que dans le second un bon nombre de phrases d'une langue ne peuvent être traduites dans une autre. Comme je m'occupe de l'argument de Davidson contre la dichotomie schème conceptuel – contenu en tant qu'il est une critique de la notion de stimulation sensorielle et que c'est lorsqu'il est question d'un échec total de la traduction que Davidson critique la notion de contenu non interprété, je ne m'attarderai pas à l'échec partiel de la traduction.

Il convient de faire une dernière précision concernant l'argument que donne Davidson contre la notion de schème conceptuel avant d'analyser ce dernier. La notion de schème conceptuel a été défendue par plusieurs auteurs à l'aide de différentes métaphores. Selon Davidson, on retrouve dans la littérature sur les schèmes conceptuels deux groupes de métaphores qui servent à caractériser les schèmes conceptuels (cf. (Davidson, 1974c, p. 191)). Le premier regroupe les métaphores selon lesquelles les schèmes conceptuels *organisent* (*divisent, systématisent, etc.*) le monde ou l'expérience. Le deuxième groupe de métaphores comprend, pour sa part, celles selon lesquelles les schèmes conceptuels *s'accordent [fit]* (*prédisent, rendent compte, font face, etc.*) au monde ou à l'expérience. Comme le suggère Davidson (Davidson, 1974c, p. 191), la façon dont Quine utilise la

⁵⁷ Voir (Davidson, 1973a, p. 72) où Davidson indique qu'il reprend de Tarski l'idée selon laquelle les langues naturelles sont intertraduisibles et où on peut lire : « [...] *I don't see why this requires word-by-word translation.* »

notion de schème conceptuel appartient à l'un et l'autre de ces groupes. Elle appartient au premier dans la mesure où, selon Quine, les langues postulent des entités qui ne le sont pas par d'autres langues et donc découpent le monde de différentes manières les unes des autres. Elle appartient cependant aussi au deuxième groupe dans la mesure où les langues ou les théories sont corroborées par des données empiriques qui ne sont contaminées par aucune théorie, en l'occurrence par les stimulations sensorielles. Chacun de ces groupes de métaphores précise la relation qu'une entité doit entretenir avec l'expérience pour qu'elle soit une langue ou un schème conceptuel. Dans la prochaine section, j'analyse les arguments de Davidson contre chacun de ces groupes de métaphores.

2.1 La critique de Davidson de la dichotomie schème conceptuel – contenu

Dans cette section, je m'attarde aux arguments de Davidson contre la dichotomie schème conceptuel – contenu. Parce qu'il concerne la théorie de la signification de Quine, je mentionnerai l'argument contre le premier groupe de métaphores. Mais comme cette critique n'est pas un argument contre la notion de contenu non interprété, ou de stimulations sensorielles, je consacrerai mes efforts plutôt à la critique du second groupe de métaphores et, plus particulièrement, à la critique de la façon dont Quine parle des schèmes conceptuels comme si ceux-ci s'accordaient à un contenu non interprété ou rendaient compte de ce dernier.

2.1.1 La critique du premier groupe de métaphores et l'échec total de la traduction

En critiquant les métaphores selon lesquelles les schèmes conceptuels organisent de manière radicalement différente le monde, Davidson insiste sur les *constituants de phrases* des langues manifestant ces schèmes conceptuels et, plus précisément, sur ce qui constitue leur dispositif référentiel [*referential apparatus*]. Deux locuteurs de langues radicalement différentes emploient des concepts qui organisent différemment le monde lorsque l'un utilise le terme « lapin », par exemple, pour renvoyer à un lapin, et l'autre l'utilise pour renvoyer à des segments spatio-temporels de lapin. Lorsqu'il est question des métaphores du premier groupe, il est donc avant tout question des objets qui comptent parmi les conditions de vérité des phrases de langues censées manifester des schèmes conceptuels différents.

Selon les métaphores du premier groupe, CCSC prend la forme suivante : si deux langues organisent ou découpent le monde, alors ces langues manifestent chacune un schème conceptuel.⁵⁸ En vertu de CDSC, une différence entre schèmes conceptuels ainsi caractérisés devrait tirer sa plausibilité de la possibilité de langues non traduisibles les unes dans les autres dont on peut reconnaître qu'elles découpent le monde de manière radicalement différente. Cependant, pour apercevoir qu'une langue organise le monde de manière radicalement différente de la nôtre, il faut voir que certains de ses termes ont une extension qui ne concorde avec aucun des termes de notre langue. Or, constater une différence des extensions des termes de notre langue et de la langue étrangère censée organiser le monde de manière radicalement différente de la nôtre nécessite la traduction d'autres termes de la langue étrangère dans notre langue. Autrement, cette langue étrangère nous serait si hermétique qu'on ne serait même pas en mesure de reconnaître une différence des extensions de certains termes des deux langues. La simple métaphore selon laquelle une langue organise le monde différemment de la nôtre implique donc une traduction de cette langue dans la nôtre.⁵⁹

2.1.2. La critique du second groupe de métaphores et l'échec total de la traduction

Lorsqu'il est question des métaphores du second groupe, c'est-à-dire de celles qui supposent que les schèmes conceptuels s'accordent à l'expérience, il est avant tout question de la relation que les *phrases* ou les *énoncés* d'une théorie entretiennent avec l'expérience. Une des hypothèses que formule Davidson (Davidson, 1974c, p. 193) à l'égard de ces énoncés, c'est qu'ils sont vrais dans la mesure où ils s'accordent avec toutes les expériences possibles, c'est-à-dire passées, présentes et futures, susceptibles de corroborer la théorie qui les comprend.⁶⁰ Comme je m'occupe de l'argument de Davidson contre la notion de schème conceptuel en ce qu'il constitue une critique de la théorie de Quine, je considérerai

⁵⁸ Voir (Davidson, 1974c, p. 191).

⁵⁹ Voir (Davidson, 1974c, p. 192) et aussi (Davidson, 1999b, p. 81). Dans ce second article, Davidson écrit ceci : « *Quine says we might see that members of some group, from outer space, perhaps, are fluently conversing, though we could find no way to map our entities onto parts of their sentences. [... Par contre, if apparent exchanges led to observable manipulation of objects and events we can identify, we would presumably be able to map those entities onto aspects of the alien's gestures or speech. Failing this, what evidence could count as showing there was communication?* »

⁶⁰ « *The point is that for a theory to fit or face up to the totality of possible sensory evidence is for that theory to be true.* »

que la notion d'expérience sensible renvoie aux stimulations sensorielles. Davidson soutient donc que, pour Quine, la totalité des stimulations sensorielles possibles permet que les énoncés d'une théorie ou les phrases d'une langue soient vrais. Une telle position est néanmoins inadmissible pour Davidson qui écrit que « rien, aucune *chose*, ne rend vraies les phrases et les théories : aucune expérience, aucune irritation de nos surfaces sensorielles, ni même le monde, ne peut rendre les phrases vraies. »⁶¹

Il n'est cependant pas évident de savoir exactement quelle est la teneur de la critique que Davidson adresse à Quine, en particulier quel rôle il fait jouer aux stimulations sensorielles. D'une part, il affirme (Davidson, 1974c, p. 194) que « la totalité de l'expérience sensorielle est ce dont nous avons besoin pour autant que ce soient les seules données dont nous disposons ; et les seules données dont nous disposons sont simplement ce qui rend nos phrases ou nos théories vraies. »⁶² Cette façon de parler suggère qu'il est question de la justification des énoncés d'une théorie et indique que ceux qui sont justifiés par toutes les stimulations sensorielles possibles pertinentes sont vrais. Selon cette interprétation, les tenants de la dichotomie schème conceptuel – contenu qui argumentent en faveur de la notion de schème conceptuel à l'aide de métaphores appartenant au second groupe, proposeraient des théories fondationnalistes de la justification, c'est-à-dire des théories qui supposent que toutes ou un certain nombre des énoncés d'une théorie, notamment ceux à propos du monde, sont ultimement justifiées par les stimulations sensorielles. Cette interprétation de l'assertion de Davidson est d'ailleurs suggérée par une autre de ses assertions que l'on retrouve au début de son article « Meaning, Truth, and Evidence » (Davidson, 1990a). Davidson indique (Davidson, 1990a, p. 69) qu'il comprend les stimulations sensorielles comme un substitut proposé par Quine aux données sensorielles. Or, le rôle des données sensorielles est notamment de corroborer les énoncés d'une théorie ou de justifier les croyances d'un individu. Tel est d'ailleurs l'un des rôles que leur prêtait Carnap. En ce sens, comprendre les stimulations sensorielles comme un substitut aux données sensorielles indique, à mon avis, que Davidson donne aux

⁶¹ « *Nothing, however, no thing, makes sentences and theories true : not experience, not surface irritations, not the world, can make a sentence true.* » (Davidson souligne) traduction française (Davidson, 1993, p. 283).

⁶² « *The totality of sensory evidence is what we want provided it is all the evidence there is ; and all the evidence there is is just what it takes to make our sentences or theories true.* » traduction française (Davidson, 1993, p. 283).

stimulations sensorielles le rôle d'être ce sur quoi repose la justification des croyances d'un individu ou la corroboration des énoncés d'une théorie. L'assertion de Davidson avec laquelle j'ai terminé le paragraphe précédent stipulerait donc que la totalité des stimulations sensorielles n'est pas le contenu non interprété susceptible de justifier les croyances à propos du monde, ou de corroborer les énoncés d'une théorie, et de les rendre vraies.

D'autre part, Davidson indique (Davidson, 1974c, p. 193-194) que « le problème est que la notion d'accord avec la totalité de l'expérience, comme la notion d'accord avec les faits, n'ajoutent rien d'intelligible au simple concept d'être vrai. »⁶³ Ceci suggère qu'il donne aux stimulations sensorielles le rôle qu'ont les faits dans certaines théories de la vérité correspondance, notamment celles selon lesquelles les phrases d'une langue qui sont vraies correspondent à un fait. Par exemple, selon une telle théorie de la vérité correspondance, la phrase vraie « la lune est ronde » correspond au fait que la lune est ronde. Bien que je ne l'aie pas présentée comme une théorie selon laquelle les phrases vraies correspondent aux faits, certains auteurs, notamment Karl R. Popper (Popper, 1979), interprètent la théorie tarskienne de la vérité comme une théorie de la correspondance aux faits.

Selon Popper (Popper, 1979, p. 325), la métalangue dans laquelle est formulée la théorie tarskienne de la vérité pour une langue-objet doit contenir, en plus des noms descriptifs structuraux des phrases de la langue-objet, des phrases exprimant des faits, ainsi que des termes renvoyant à la relation entre les noms descriptifs structuraux et les phrases de la métalangue qui expriment des faits.⁶⁴ Ces termes renvoient à la relation « *s* correspond aux faits si et seulement si *p* » (cf. (Popper, 1979, p. 325)). Dans la théorie tarskienne de la vérité telle que comprise par Popper, les phrases de la métalangue décrivant des faits, c'est-à-dire les phrases que l'on substitue à *p*, sont la traduction des phrases de la langue-objet auxquelles *s* réfère. En supposant pour les besoins de la discussion qu'on remplace « est vrai » par « correspond aux faits », ces trois types

⁶³ « *The trouble is that the notion of fitting the totality of experience, like the notion of fitting the facts, or of being true to the facts, adds nothing intelligible to the simple concept of being true.* » traduction française (Davidson, 1993, p. 283)

⁶⁴ Par ailleurs, Popper n'indique pas que les noms des phrases de la métalangue doivent absolument être des noms descriptifs structuraux, c'est-à-dire des noms faisant ressortir la structure des phrases de la langue-objet. Il semble considérer que de simples citations de ces phrases sont suffisantes.

d'expression permettent à une théorie de la vérité tarskienne de formuler une multitude d'énoncés (de phrases-T) de la forme : « *s* correspond aux faits si et seulement si *p* ». ⁶⁵

Quine et Davidson se sont élevés contre les théories de la vérité correspondance qui supposent que les phrases vraies correspondent à des faits, puisqu'on ne peut élaborer de critères d'identité satisfaisant pour les faits. ⁶⁶ En outre, selon eux, une théorie de la vérité correspondance qui suppose que les phrases vraies correspondent aux faits ne montre aucunement en quoi la valeur de vérité des phrases d'une langue dépend des constituants de phrases de cette langue. C'est pour cette raison que Davidson indique que la notion de correspondance aux faits n'ajoute rien à l'affirmation qu'une phrase est vraie. Cela ne veut toutefois pas dire que Davidson déconsidère toute théorie de la vérité correspondance. Au contraire, bien qu'il ne l'interprète pas comme une théorie de la vérité selon laquelle les phrases vraies correspondent aux faits, Davidson considère la théorie tarskienne de la vérité comme une sorte de théorie de la vérité correspondance (cf. (Davidson, 1969, p. 48)). Il en est ainsi puisqu'elle explique la notion de vérité à l'aide de la notion de satisfaction, qui associe aux constituants de phrases d'une langue une entité non linguistique. Quoi qu'il en soit, cette interprétation de la critique de Davidson selon laquelle rien ne peut rendre les phrases vraies suggère que les stimulations sensorielles joueraient, dans la théorie de la signification de Quine, un rôle analogue à celui que jouent ailleurs les faits. Comme Quine s'élève contre les théories de la vérité en tant que correspondance aux faits, Davidson prête ainsi aux stimulations sensorielles un rôle que Quine ne peut accepter.

À mon avis, les deux interprétations de l'assertion de Davidson selon laquelle les stimulations sensorielles ne peuvent rendre les phrases vraies sont plausibles, et j'y reviendrai sous peu. Avant de ce faire, retournons aux métaphores du second groupe dont nous pouvons maintenant mieux voir qu'elles donnent à CCSC la forme suivante : si les énoncés d'une théorie sont vrais, alors cette théorie manifeste un schème conceptuel

⁶⁵ Voir (Popper, 1979, p. 326).

⁶⁶ Voir (Davidson, 1969) pour une critique des théories de la vérité correspondance qui supposent que les phrases vraies correspondent aux faits et les raisons pour lesquelles Davidson leur préfère la théorie tarskienne de la vérité, qui ne fait pas, selon lui, appel à la notion de fait.

acceptable.⁶⁷ Ces métaphores supposent donc que l'on peut reconnaître les schèmes conceptuels manifestés par les théories si l'on reconnaît que les énoncés de ces théories sont vrais. En vertu du CDSC, la possibilité d'une différence radicale entre schèmes conceptuels tire sa plausibilité de théories dont les énoncés sont vrais et non traduisibles dans les autres théories (cf. (Davidson, 1974c, p. 194)). Selon Davidson, la possibilité de la différence radicale entre schèmes conceptuels dépend donc de la question de savoir si on peut reconnaître que les énoncés d'une théorie sont vrais, bien que non traduisibles. La thèse de Davidson est qu'on ne le peut pas et c'est de cette thèse que dépend son argument contre la dichotomie schème conceptuel – contenu non interprété.

Pour justifier cette thèse, Davidson fait intervenir la théorie tarskienne de la vérité. On sait que, selon Tarski, une théorie de la vérité pour une langue ne peut être élaborée que dans une métalangue. Rappelons que cette théorie doit avoir pour axiomes des énoncés qui donnent les conditions de satisfaction des phrases ouvertes de la langue-objet et pour théorèmes des phrases-*T* de la forme « *s* est *T* ssi *p* », où *s* est un nom descriptif structural d'une phrase de la langue-objet et *p* la *traduction* de cette phrase dans la métalangue. La théorie définit donc de manière récursive le prédicat de vérité d'une langue et définit, pour cette langue, la notion de vérité. D'une manière évidente, dans une théorie tarskienne de la vérité, la notion de traduction est nécessaire à la définition de la notion de vérité ; on ne peut élaborer de théorie de la vérité à la Tarski sans considérer que la plupart des phrases de la langue-objet sont traduites par des phrases de la métalangue. Ce simple recours à la théorie tarskienne de la vérité est suffisant pour appuyer la thèse de Davidson selon laquelle on ne peut comprendre la notion de vérité sans celle de traduction, et ce, pour quiconque considère la théorie tarskienne de la vérité pertinente, peu importe d'ailleurs la façon dont cette théorie est interprétée.

En somme, Davidson relève deux types de métaphores dans la littérature sur les schèmes conceptuels qui encouragent l'idée qu'il y a une dichotomie schème conceptuel – contenu. Je me suis penché surtout sur le second groupe de métaphores, notamment celles selon lesquelles les schèmes conceptuels s'accordent aux données empiriques, en

⁶⁷ « *Our attempt to characterize languages or conceptual schemes in terms of the notion of fitting some entity has come down, then, to the simple thought that something is an acceptable conceptual scheme or theory if it is true.* »

l'occurrence aux stimulations sensorielles. Selon Davidson, ces métaphores indiquent que les phrases d'une langue qui s'accordent avec la totalité des stimulations sensorielles possibles sont vraies. Étant donné que le CDSC indique que l'échec (total) de la traduction est une condition suffisante pour la différence radicale entre schèmes conceptuels, la caractérisation des schèmes conceptuels par les métaphores du second groupe n'est plausible que si l'on peut faire sens de phrases vraies de langues non traduisibles. Or, la meilleure théorie que nous avons pour rendre compte de la vérité des phrases d'une langue, en l'occurrence la théorie tarskienne de la vérité, montre qu'on ne peut définir le prédicat de vérité pour une langue qu'en faisant appel à la notion de traduction. Ceci fait voir, d'une manière assez convaincante, qu'on ne peut comprendre la notion de vérité sans celle de traduction. De sorte que la caractérisation des schèmes conceptuels par les métaphores selon lesquelles un schème conceptuel s'accorde avec la totalité des expériences sensorielles ne peut nous permettre de rendre compte d'une différence radicale entre ces schèmes conceptuels.

D'une manière plus générale, Davidson s'en prend à une façon de parler qu'utilisent de nombreux auteurs, dont Quine, qui suggère qu'il existe des schèmes conceptuels qui s'accordent à un contenu non interprété. Le but de l'argument de Davidson contre la dichotomie schème conceptuel – contenu est de montrer qu'il n'y a rien de philosophiquement intéressant dans la notion de schème conceptuel. En effet, la notion de schème conceptuel n'est intéressante que lorsqu'elle est liée à la thèse de l'incommensurabilité des schèmes conceptuels, ou encore à l'échec de la traduction des langues manifestant des schèmes conceptuels radicalement différents. Or, comme Davidson l'indique lui-même (Davidson, 1974b, p. 243), s'il n'y a pas d'échec de la traduction d'une langue dans une autre, on n'a aucunement besoin de dire que ces langues manifestent des schèmes conceptuels radicalement différents, alors que s'il y a un échec de la traduction on n'a aucune base pour le faire.⁶⁸ Parce que l'argument de Davidson vise la théorie de la signification de Quine, ce dernier lui a répondu et on retrouve sa réponse dans « On the

⁶⁸ « ... if translation succeeds, we have shown there is no need to speak of two conceptual schemes, while if translation fails, there is no ground for speaking of two. If I am right then, there never can be a situation in which we can intelligibly compare or contrast divergent schemes, and in that case we do better not to say that there is one scheme, as if we understood what it would be like for there to be more. »

Very Idea of a Third Dogma » (Quine, 1981a). C'est sur celle-ci que je voudrais me pencher dans la prochaine section.

2.2 La réponse de Quine à l'argument de Davidson

Dans sa critique du second groupe de métaphores qui encouragent l'idée qu'il y a des schèmes conceptuels qui s'accordent aux stimulations sensorielles, Davidson affirme que les stimulations sensorielles ne peuvent rendre les phrases d'une langue vraies. J'ai souligné le fait que son assertion est susceptible d'au moins deux interprétations : l'une selon laquelle Davidson s'en prend à la notion de stimulation sensorielle en tant qu'elle renvoie à ce qui justifie les croyances d'un individu, l'autre selon laquelle il s'en prend à cette notion en tant qu'elle renvoie à quelque chose qui joue le rôle que certaines théories de la vérité correspondance confèrent aux faits. Dans sa réponse à l'argument de Davidson contre la dichotomie schème – contenu, Quine (Quine, 1981a, p. 39) soulève cette ambiguïté et prend la peine de distinguer les deux interprétations que j'ai proposées.

Nous avons vu que Quine est d'accord avec la thèse de Davidson selon laquelle la notion de fait n'aide pas à comprendre la notion de vérité (cf. (Quine, 1981a, p. 39)). Comme lui, il favorise plutôt la théorie tarskienne de la vérité comme étant celle qui capture toutes nos intuitions à propos de la vérité et n'interprète pas cette dernière théorie, à l'instar de Popper, comme une théorie de la correspondance avec les faits. Ce à quoi s'en prend Quine est le rôle que Davidson donne aux stimulations sensorielles lorsqu'il les compare aux faits ou au monde. Parce qu'il accepte la théorie tarskienne de la vérité, Quine répétera que Davidson le comprend mal lorsqu'il présume que la notion de stimulation sensorielle joue quelque rôle que ce soit en ce qui a trait à la vérité des phrases et, *a fortiori*, lorsque Davidson les rapproche de la notion de fait utilisée dans certaines théories correspondantistes de la vérité. Comme le dit Quine (Quine, 1981a, p. 39), en discutant l'argument de Davidson contre la dichotomie schème conceptuel – contenu, « là où je sens une confusion entre les croyances et la vérité, [...] c'est lorsque [Davidson] utilise « la

totalité de l'expérience » et « les irritations sensorielles » de la même manière que « les faits » et « le monde ». »⁶⁹

Par contre, s'il est question de la justification des croyances d'un individu, alors les stimulations sensorielles sont effectivement pertinentes.⁷⁰ Bien que Quine ne le mentionne pas dans son article « On the Very Idea of a Third Dogma », les stimulations sensorielles jouent bien sûr un rôle à l'égard de la signification des phrases de la langue d'un locuteur. En effet, l'analyse quinnienne de la signification repose sur la notion de signification-stimulus, laquelle, comme on l'a vu, n'est rien d'autre que l'ensemble des stimulations qui causent l'assentiment du locuteur aux phrases de sa langue et de celles qui causent son dissentiment. Ce qu'il est important de retenir, c'est que ni dans le cas de la justification des croyances, ni dans celui de la signification des phrases, il n'est question de la notion de vérité. Ce qui concerne la signification des phrases d'une langue ou la justification des croyances d'un locuteur et ce qui a trait à la valeur de vérité de ces phrases appartiennent à des catégories bien différentes.⁷¹ En somme, Quine conclut qu'il est erroné de supposer qu'il associe la vérité des phrases aux stimulations sensorielles.

Quant à l'utilisation par Quine de la notion de schème conceptuel, elle n'est présente dans ses textes que comme une notion renvoyant à la langue (cf. (Quine, 1981a, p. 41))⁷². Quine indique aussi, dans « In Praise of Observation Sentences » (Quine, 1993, p. 111), qu'en aucun cas il ne faut supposer qu'il pense qu'il pourrait y avoir des langues non traduisibles les unes dans les autres. En effet, Quine affirme que les phrases observationnelles sont, en quelque sorte, « partagées » par les différentes langues ou théories, c'est-à-dire qu'elles peuvent être traduites par quiconque ne maîtrise pas la langue à laquelle elles appartiennent.⁷³ Leur simple présence montre qu'on ne peut soutenir un quelconque échec (total) de la traduction, ou une incommensurabilité, entre les langues ou théories auxquelles elles appartiennent. Il est donc clair que même si Quine considère que le rôle des stimulations sensorielles a trait à la signification des phrases d'une langue ou

⁶⁹ « *Where I sense a conflation of truth and belief, however, is in his referring to "the totality of experience" and "surface irritations" on a par with "the facts" and "the world".* »

⁷⁰ Voir (Quine, 1981a, p. 39) : « *The proper role of experience or surface irritation is as a basis not for truth but for warranted belief.* »

⁷¹ C'est d'ailleurs une idée que Quine défend dès 1953. Voir (Quine, 1953).

⁷² « *Where I have spoken of a conceptual scheme I could have spoken of a language.* »

⁷³ « *Observation sentences [...] are common coin, shared reference-points for the two theories.* »

encore à la justification des croyances, ceci ne revient aucunement à soutenir l'existence d'une incommensurabilité entre schèmes conceptuels.

Les attaques de Davidson de la dichotomie schème – contenu non interprété ne peuvent donc pas être considérées des critiques satisfaisantes de la notion de stimulation sensorielle. Aussi Davidson a-t-il raffiné sa critique et est-il revenu à l'attaque de la notion de stimulation sensorielle dans un article ultérieur, « Meaning, Truth, and Evidence », au début duquel il indique (Davidson, 1990a, p. 69) qu'il reprend le problème exposé dans « On the Very Idea of a Conceptual Scheme » sur le terrain de la théorie de la signification de Quine. C'est sur cet argument que je me pencherai dans la prochaine section.

3. Théories proximale et distale de la signification

Il y a une différence entre les théories de la signification de Quine et de Davidson, puisque ce dernier, contrairement au premier, accorde un rôle primitif à la notion de vérité dans sa théorie de l'interprétation. À en croire Davidson (Davidson, 1990a, p. 75), c'est justement cette différence qui distingue la théorie proximale de la signification de Quine de sa théorie distale de la signification.⁷⁴ Ce n'est, par contre, pas sous cet angle que j'aborderai la controverse entre théories proximale et distale de la signification. Cette dernière controverse concerne aussi ce qui doit constituer l'aspect public de la signification. Je me concentrerai donc sur la question de savoir si ce sont les stimuli proximaux, c'est-à-dire qui se situent à la périphérie du corps d'un locuteur, ou bien si ce sont plutôt les stimuli distaux, c'est-à-dire qui se situent à une certaine distance d'un individu, qui constituent l'aspect public de la signification. Je laisserai de côté tout ce qui a trait à la justification des phrases d'une langue, après avoir fait la remarque suivante, qui vise à écarter ce qui pourrait constituer un malentendu.

Dans « A Coherence Theory of Truth and Knowledge » (Davidson, 1983, p. 145), Davidson rejette la distinction entre les phrases observationnelles et les phrases plus théoriques d'une langue. Ce rejet concerne avant tout le statut *épistémique* particulier que Quine donne aux phrases observationnelles. Quine affirme que les phrases

⁷⁴ « *The opposition between the proximal and the distal approach to meaning may be viewed as the opposition between a theory of meaning that makes evidence primary and a theory of meaning that makes truth primary.* »

observationnelles sont justifiées en vertu du fait qu'elles sont causées uniquement par les stimulations sensorielles d'un locuteur, ce qui n'est pas le cas des phrases plus théoriques de la langue.⁷⁵ *A contrario*, Davidson soutient que des entités non propositionnelles (comme les stimulations sensorielles) ne peuvent justifier les entités propositionnelles (comme les croyances d'un individu ou encore les phrases d'une langue). Comme il pense plutôt que les croyances d'un individu ne peuvent être justifiées que par d'autres entités propositionnelles, c'est à son avis une erreur de faire une distinction entre des phrases qui seraient justifiées uniquement par les stimulations sensorielles et des phrases plus théoriques justifiées par d'autres phrases de la langue. Cependant, lorsqu'il est question des théories de la *signification* de Quine et de Davidson, il convient de retenir une distinction entre des phrases que les locuteurs énoncent, ou auxquelles ils donnent leur verdict, en vertu de la situation dans laquelle ils se trouvent et les phrases dont l'énonciation requiert en plus la possession de certaines autres croyances (ou d'informations collatérales)⁷⁶. Et lorsqu'il est question de la controverse entre théories proximale et distale de la signification, la question est celle de savoir si la notion de similitude de la signification-stimulus entre locuteurs est véritablement pertinente à l'analyse de la signification des phrases observationnelles d'une langue (cf. (Davidson, 1999b, p. 82))⁷⁷, puisque c'est sur une telle similitude de la signification-stimulus des phrases observationnelles que s'élabore, si on se fie à ce que Quine mentionne dans *Word and Object*, le manuel de traduction.

Dans cette section, je présenterai les arguments de Davidson contre la théorie proximale de la signification de Quine. Ensuite, je me pencherai sur la théorie distale de la signification que propose Davidson. Au cours de ces discussions, on verra que les positions de Davidson sur la signification ont influencé ceux de Quine, au point où celui-ci apporta des modifications à sa théorie de la signification.

⁷⁵ C'est, du moins, l'interprétation qu'en donne Davidson. Pour un avis contraire, voir (Gibson, 1994, p. 458).

⁷⁶ Voir (Davidson, 1983, p. 149) : « *The distinction between sentences whose causes to assent come and go with observable circumstances and those a speaker clings to through change remains ...* »

⁷⁷ « ... *my objection* [dans (Davidson, 1990a)] *was that homology of patterns of stimulation among observers could lead to wrong translation, and in any case was irrelevant to it.* »

3.1 La critique davidsonienne de la théorie proximale de la signification de Quine

La controverse entre théories proximale et distale de la signification concerne la question de savoir ce sur quoi repose l'aspect public de la signification. Selon la théorie proximale de la signification de Quine, les stimuli auxquels réagissent les locuteurs d'une langue sont des stimuli proximaux, c'est-à-dire l'activation de leurs nerfs ou encore leurs stimulations sensorielles. Ces dernières, parce qu'elles sont causées par le monde ou encore par les circonstances d'énonciation, paraissent adéquatement remplir le rôle de données publiquement accessibles à l'aide desquelles on rend compte de la notion de signification. En effet, il est légitime de supposer que, lorsque les stimulations sensorielles des locuteurs sont semblables, les circonstances d'énonciation sont les mêmes. Il en est ainsi, et c'est une conséquence de la thèse du naturalisme que préconise Quine, parce que nos théories scientifiques nous apprennent que le monde est « structuré de telle sorte qu'il assure les séquences de stimulations sensorielles. »⁷⁸ Selon Quine, on ne peut dire que le monde est complètement différent de ce que les stimulations sensorielles nous amènent à penser à propos de celui-ci. En ce sens, les stimulations sensorielles sont un bon indicateur des circonstances partagées par les locuteurs ; elles sont donc véritablement pertinentes au processus de la traduction radicale, dont le point de départ est une similitude des stimulations sensorielles des différents locuteurs.

Dans « Meaning, Truth, and Evidence », Davidson remet en question la pertinence de la notion de stimulation sensorielle. Par contre, au lieu de montrer que la similitude des stimulations sensorielles de différents locuteurs n'assure aucunement que les circonstances d'énonciation sont identiques, il montre qu'une même circonstance d'énonciation peut entraîner que différents locuteurs n'ont pas des stimulations sensorielles similaires. Pour ce faire, il propose d'imaginer la situation suivante (Davidson, 1990a, p. 74). Supposons qu'un locuteur énonce ou donne son assentiment à la phrase observationnelle « Gavagai » en présence d'un chien. Le linguiste, qui formule un manuel de traduction pour la langue du locuteur, doit s'informer des stimulations sensorielles qui causent l'énonciation de « Gavagai » ou encore le verdict que le locuteur donne à cette dernière phrase. Supposons

⁷⁸ Cité d'après (Davidson, 1990a, p. 73) : « *'What', asks Quine, 'does our overall scientific theory really claim regarding the world? Only that it is somehow so structured as to assure the sequences of stimulations that our theory gives us to expect.* »

que ces stimulations, parce que le locuteur souffre d'une forte myopie par exemple, sont celles qu'il aurait normalement eues en présence d'un lapin. Conformément au processus de la traduction radicale de Quine, le linguiste doit traduire la phrase « Gavagai » de la langue du locuteur par la phrase « Lapin » en français, laquelle est synonyme-stimulus avec la première. Or, puisque le linguiste perçoit un chien et non un lapin, il traduit une phrase de la langue du locuteur par une phrase de sa langue qu'il n'accepterait pas. Ce résultat, c'est-à-dire la traduction d'une phrase à laquelle le locuteur donne son assentiment par une phrase que le linguiste n'accepte pas, est certainement contre intuitif, mais j'aurai l'occasion d'y revenir. Le problème que Davidson veut mettre en lumière est cependant le suivant. Si le locuteur se trompe ainsi sur ce qu'il pense percevoir, rien ne garantit au linguiste que ses propres stimulations sensorielles ne lui font pas commettre des erreurs semblables. En d'autres termes, les deux individus de notre exemple pensent que leurs énonciations respectives à propos du monde, ou encore les phrases observationnelles qu'ils énoncent, sont vraies. En réalisant que leur interlocuteur énonce des phrases qui sont fausses à leurs yeux, comme le suppose l'exemple, ils acquièrent de plus en plus de raisons de douter de la vérité de leurs propres énonciations.

Ainsi que le note Davidson (Davidson, 1990a, p. 74), cet exemple suggère que la théorie proximale de la signification de Quine conduit au scepticisme, puisque le processus de la traduction radicale peut amener les interlocuteurs à douter de la façon dont ils perçoivent eux-mêmes le monde. Toutefois, ce n'est pas tant la possibilité du scepticisme qui m'apparaît importante, que le fait que les stimulations sensorielles n'assurent qu'un lien accidentel entre les croyances d'un locuteur ou la signification de ses énonciations et le monde (cf. (Davidson, 1999b, p. 84))⁷⁹ et ne garantissent ainsi aucunement la vérité de ces croyances ou énonciations. Autrement dit, si on pouvait montrer que dans chaque circonstance d'énonciation les stimulations sensorielles de différents locuteurs sont semblables, on aurait un moyen de rendre compte des circonstances d'énonciation en termes des stimulations sensorielles. Or, comme le montre l'exemple de Davidson, les stimulations sensorielles de deux locuteurs peuvent, dans les mêmes circonstances

⁷⁹ En se demandant si une théorie faisant reposer la signification des phrases observationnelles sur les stimulations sensorielles peut adéquatement rendre compte de la signification de ces phrases, Davidson affirme qu'une théorie distale est à préférer puisque, dit-il, le contenu des phrases observationnelles « *has an element that is not just accidentally related to the environment* ».

d'énonciation, être différentes, de sorte qu'on ne peut prétendre que les stimulations sensorielles sont de bons indicateurs des circonstances d'énonciation. Elles ne peuvent être ce à partir de quoi on peut définir ce qui est partagé par les locuteurs, ni, pour cette raison, constituer les données publiquement accessibles à partir desquelles on peut donner une analyse de la signification. Évidemment, tout ce que je viens de dire à propos de la notion de stimulation sensorielle vaut aussi pour celle de signification-stimulus, laquelle ne renvoie à rien d'autre qu'aux stimulations sensorielles causant le verdict que le locuteur donne aux phrases de sa langue. En conséquence, la notion de signification-stimulus, tout comme celle d'une similitude des signification-stimuli, ne peuvent être pertinentes pour une analyse de la signification des phrases. On voit alors mal quels avantages Quine retire de la notion de signification-stimulus dans son processus de traduction radicale.

L'exemple de Davidson constitue donc une attaque de la notion de stimulations sensorielles, laquelle notion ne peut servir à définir ce qui est publiquement accessible à tout individu présent dans les circonstances d'énonciation, et, par le biais de cette attaque, une critique de la notion de signification-stimulus selon laquelle cette dernière ne peut être pertinente pour une analyse de la signification. Cet exemple suppose toutefois que le linguiste traduit une phrase à laquelle le locuteur donne son assentiment par une phrase de sa langue à laquelle il donne son dissentiment. En toute rigueur, le processus de la traduction radicale de Quine ne permet pas ce genre de situation. En effet, dans le processus de la traduction radicale, le linguiste doit traduire les phrases observationnelles auxquelles le locuteur donne son assentiment par des phrases de sa langue auxquelles il donnerait lui-même son assentiment, alors que l'exemple de Davidson suppose que le linguiste traduit la phrase à laquelle le locuteur acquiesce par une phrase à laquelle il donne son dissentiment. L'exemple de Davidson ne respecte donc pas les contraintes qu'impose Quine sur le processus de la traduction radicale. Mais plutôt que de considérer, comme Eva Picardi (Picardi, 1994, p. 106)⁸⁰, que ce fait invalide l'argument de Davidson, je pense qu'il milite plutôt en sa faveur. En effet, bien que la position de Picardi soit tout à fait en accord avec la

⁸⁰ « *And what is difficult to see is how a situation of this sort can rise in Quinean settings. A translation manual which translates an observation sentence the alien assents to into a sentence from which the linguist dissents would disqualify itself as a translation manual on this very score.* » Elle ajoute en note : « *Perhaps Davidson's main contention is that it cannot: but whereas, in my opinion, this impossibility would go to its credit, in Davidson's eyes it would make Quine's approach vulnerable to global scepticism.* »

théorie de Quine, elle montre que cette théorie nous enjoint à supposer ou bien qu'un manuel de traduction ne peut être élaboré si les stimulations sensorielles des locuteurs ne sont pas semblables, ou bien que ces derniers ont toujours les mêmes stimulations sensorielles dans la même circonstance. Selon la première alternative, la communication entre individus qui ne sont pas d'accord à propos des phrases observationnelles est rompue, puisque le linguiste n'est en mesure de traduire ni les énonciations du locuteur, ni les phrases de la langue de ce dernier. Selon la deuxième, il ne peut tout simplement pas y avoir de tels désaccords, car il est impossible qu'un locuteur donne un verdict à une phrase observationnelle de sa langue qui est différent de celui que donne le linguiste à une phrase censée être la traduction de la première. Comme nous rencontrons, lors des échanges linguistiques que nous entretenons couramment, des désaccords à propos de ce que nous observons sans par ailleurs que la communication soit rompue, il est légitime de s'attendre à ce qu'une théorie de la signification rende compte des désaccords à propos des phrases observationnelles.⁸¹ La position de Picardi nous amène donc à soulever la question de savoir si on peut considérer valide une théorie qui exclut d'emblée les désaccords entre individus à propos des phrases observationnelles. L'exemple de Davidson montrerait dans ce cas que la théorie de la signification de Quine ne rend pas compte de nos pratiques courantes de communication, en faisant valoir qu'il est inadéquat de fonder la traduction sur la similitude des stimulations sensorielles justement parce que les stimulations sensorielles de différents locuteurs peuvent ne pas être similaires dans la même circonstance d'énonciation.

L'exemple de Davidson vise donc à discréditer l'idée d'une similitude des stimulations sensorielles. Par contre, on a vu au chapitre précédent que Quine a déjà soutenu cette idée, mais qu'il se ravisa et abandonna la notion de similitude de stimulations sensorielles au profit de la notion d'empathie (cf. (Quine, 1990, p. 42)). Utiliser la notion d'empathie répond, selon Gibson (Gibson, 1994, p. 458), au problème que Davidson soulève puisqu'il n'est plus question de supposer que le linguiste traduit « Gavagai » par « Lapin » étant donné la similitude de ses stimulations sensorielles et de celles du locuteur. Le linguiste supposera que s'il était à la place du locuteur de notre exemple lorsque celui-ci

⁸¹ Voir (Montminy, 1998, p. 113) pour une idée similaire.

donne son assentiment à « Gavagai », il donnerait son assentiment à « Lapin ». Plus précisément, l'empathie requiert que le linguiste, en se mettant à la place du locuteur, donne sa *propre* signification-stimulus pour « Lapin » à « Gavagai » dans le contexte d'énonciation du locuteur, et traduise sur cette base « Gavagai » par « Lapin ». ⁸² Cette dernière traduction fait bien sûr appel à une synonymie-stimulus de « Gavagai » et de « Lapin », mais cette synonymie-stimulus n'est pas problématique puisqu'elle est intrasubjective. Autrement dit, elle ne fait pas intervenir une similitude des stimulations sensorielles de deux locuteurs différents, mais d'un seul locuteur. Vu cette modification que Quine apporte à ses thèses, on pourrait penser que l'exemple de Davidson n'a pas fait mouche contre la théorie de la signification de Quine. Cette conclusion est cependant inexacte. L'attaque de Davidson contre la théorie proximale de la signification de Quine conserve au contraire sa pertinence, car elle fait voir que ce dernier, en introduisant la notion d'empathie, adopte un point de vue plutôt distal de la signification.

En effet, la notion d'empathie, que Quine introduit dans sa théorie de la signification, montre qu'il renonce à une théorie de la signification résolument proximale. ⁸³ Une théorie supposément proximale de la signification qui fait appel à la notion d'empathie partage bien des traits d'une théorie distale de la signification. ⁸⁴ On sait que la notion d'empathie requiert que l'interprète ou le linguiste se mette dans la *situation perceptuelle* du locuteur et attribue sa propre signification-stimulus à la phrase à laquelle le locuteur acquiesce. On peut donc se demander ce qui permet au linguiste d'attribuer sa propre signification-stimulus à la phrase « Gavagai » énoncée par le locuteur, si ce n'est, par exemple, la présence d'un lapin dans les circonstances d'énonciation du locuteur. Bien que le linguiste traduise, dans ces circonstances, « Gavagai » par « Lapin », en vertu d'une synonymie-

⁸² Voir (Quine, 1990, p. 42). Mon texte reprend ce que l'on retrouve dans le texte de Gibson. Cependant, il ne m'apparaît pas clair que le linguiste donne sa propre signification-stimulus pour « Lapin », plutôt que pour « Chien », à « Gavagai ». Picardi (Picardi, 1994, p. 106), pour sa part, considère que l'empathie enjoinde le linguiste à traduire « Gavagai » par « Chien ».

⁸³ Voir (Picardi, 1994, p. 106) pour une suggestion similaire, mais qui n'est pas exprimée de cette manière.

⁸⁴ Voir (Davidson, 1990a, p. 77). Sans parler de la notion d'empathie que Quine propose, Davidson indique qu'on ne pourrait pas réconcilier une théorie qui suppose que les circonstances d'énonciation sont pertinentes à la traduction et une théorie proximale de la signification. Voici ce qu'il dit : « *Such a theory would be a distal theory in transparent disguise, since the basis for translating your sentence into mine [...] would depend on the shared external situations that caused both our various stimulations and our verbal responses.* » Ceci s'applique jusqu'à un certain point, comme je le montrerai à l'instant, à la théorie de la signification de Quine qui fait usage de la notion d'empathie.

stimulus intrasubjective, il ne peut reconnaître cette synonymie qu'en donnant d'abord sa propre signification-stimulus à « Gavagai », ce qu'il ne peut faire qu'en percevant un lapin dans les circonstances d'énonciation du locuteur. Comme le dit Quine, l'empathie requiert que le linguiste s'imagine à la place du locuteur, regarde dans la même direction et voie à quelle phrase de sa langue il donnerait son assentiment. Ce genre de situation suggère donc qu'on a plutôt affaire à une théorie distale de la signification qu'à une théorie proximale, puisque l'attribution de la signification-stimulus par l'interprète à une phrase de la langue du locuteur se fonde sur les circonstances d'énonciation et non sur les stimulations sensorielles. Néanmoins, la théorie de la signification de Quine qui fait usage de la notion d'empathie n'est pas complètement distale. Ceci est manifeste par la présence de la notion de signification-stimulus dans la caractérisation que donne Quine de la notion d'empathie. Comme l'empathie requiert que le linguiste donne sa propre *signification-stimulus* aux phrases observationnelles énoncées par le locuteur, et comme la notion de stimulation sensorielle à laquelle fait appel celle de signification-stimulus renvoie à quelque chose qui n'est ni partagé, ni ce à partir de quoi on peut définir ce qui est partagé, il n'est pas sûr que Davidson soit complètement satisfait par cette modification à la théorie de la signification de Quine. Cette dernière ne réussirait en effet toujours pas à faire reposer la notion de signification sur des données publiquement accessibles.

En résumé, Davidson offre un argument montrant qu'il faut rendre compte de la signification en faisant intervenir une situation intersubjective, ou encore publiquement accessible. Puisque cet argument insiste sur le fait que le point de départ de la traduction ne peut être la synonymie-stimulus, ou encore la similitude des stimulations sensorielles du locuteur et de celles du linguiste, il ne porte pas directement contre la théorie de la signification de Quine qui admet la notion d'empathie. Ces critiques ont toutefois pour mérite de mettre en lumière qu'avec cette notion, Quine s'écarte de la théorie proximale qu'il défendait dans *Word and Object*. Qui plus est, elles font voir que les stimulations sensorielles ne permettent pas de caractériser adéquatement les circonstances d'énonciation et ne peuvent dès lors pas constituer l'aspect public de la signification. Ces attaques, ainsi que la théorie distale que Davidson propose, amèneront Quine à apporter un second changement à sa théorie de la signification. Ce dernier en viendra finalement à nier la pertinence de la notion de signification-stimulus lorsqu'il s'agit de discuter les données

publiquement accessibles à partir desquelles le linguiste peut effectuer la traduction radicale. Avant d'analyser ce nouvel ajustement que Quine apporte à sa théorie de la signification, il convient donc de présenter la théorie distale de Davidson.

3.2 La théorie distale de la signification de Davidson

On sait que la controverse entre théories proximale et distale de la signification repose sur ce que l'on doit considérer comme donnant à la langue son caractère public. On a vu que la critique que Davidson adresse à la théorie proximale de Quine montre que le seul fait de supposer la pertinence de la notion de signification-stimulus entraîne la possibilité, contre-intuitive, qu'un linguiste puisse traduire les énonciations de locuteurs sans faire appel à une situation intersubjective, partagée ou encore publique. Or, jusqu'ici, j'ai supposé que les locuteurs, de même que le linguiste, peuvent avoir accès à leurs propres stimulations sensorielles ainsi qu'à celles des autres. Une manière simple de critiquer l'analyse proximale de la signification de Quine consisterait à dire que, parce qu'on ne peut avoir accès à nos propres stimulations sensorielles, ni à celles d'un autre, les données sensorielles ne peuvent constituer l'aspect public de la signification. Bien qu'empiriquement accessibles, elles ne sont pas publiquement accessibles.⁸⁵

Au contraire de la théorie proximale de Quine, la théorie distale de Davidson suppose que les stimuli qui causent l'énonciation d'une phrase sont distaux, c'est-à-dire que ce sont les objets et événements du monde (cf. (Davidson, 1990a, p. 73))⁸⁶. Davidson élabore et défend sa théorie distale sur la base d'une métaphore qui est celle de la triangulation, qu'il emprunte à Quine. Selon Davidson, le processus de l'interprétation radicale requiert des relations entre, d'une part, un interprète et un objet ou événement du monde, d'autre part, cet interprète et un locuteur et, enfin, entre ce locuteur et le même objet ou événement du monde. Le locuteur et l'interprète réagissent à ce qui leur semble saillant dans la situation qu'ils partagent et la thèse de Davidson est que c'est justement ce qui est saillant qui constitue le stimulus auquel les deux individus réagissent, ou encore la cause de leurs

⁸⁵ C'est de cette manière que Dagfinn Føllesdal comprend la controverse entre théories proximale et distale de la signification. Voir (Føllesdal, 1999) : « *Our problem [celui de Føllesdal et de Davidson] is that we find that Quine through his focus on stimulus and responses has forsaken the public nature of language. Stimuli can be empirically studied, but they are not publicly accessible.* » (Føllesdal souligne)

⁸⁶ « *Meanings are shared when identical events, objects or situations cause or would cause assent and dissent.* »

croyances.⁸⁷ Je me propose, dans cette dernière section, de présenter la théorie distale de Davidson et la métaphore de la triangulation qui l'accompagne, avant de revenir sur la théorie de la signification de Quine.

Davidson utilise la métaphore de la triangulation pour montrer la nécessité de la présence d'un interprète pour localiser les stimuli distaux (cf. (Pagin, 2001, p. 201 et 202)). Comme le fait remarquer Peter Pagin (Pagin, 2001, p. 201), il y a deux façons de comprendre cette triangulation. La première consiste à prendre pour acquise l'existence du monde physique et à donner des conditions qui doivent être satisfaites pour qu'une énonciation ait une signification, lesquelles conditions seront formulées en fonction des objets et événements ainsi que des locuteurs. Cette façon de comprendre la triangulation concerne principalement, selon Pagin, la signification des énonciations d'un locuteur et le contenu de ses pensées. La deuxième façon de comprendre la triangulation consiste à considérer primitives les croyances des deux interlocuteurs et à définir des conditions d'objectivité en termes de ce qui est partagé par les interlocuteurs. La triangulation permet alors d'investiguer le concept de vérité objective, ce que je ne ferai malheureusement pas faute d'espace. Je ne m'attarderai que sur la première façon de comprendre la triangulation.

Selon Pagin (Pagin, 2001, p. 201-203), la présence de l'interprète est une condition nécessaire pour affirmer qu'il y a un stimulus distal unique auquel le locuteur réagit, pour établir ce qu'est le stimulus distal et enfin pour déterminer quelles sont les réactions du locuteur qui sont similaires.⁸⁸ Davidson mentionne aussi que l'identification des réactions similaires d'un locuteur est elle-même une condition nécessaire à l'identification du stimulus distal (cf. (Davidson, 1991, p. 212)).⁸⁹ On voit alors d'une manière assez claire que la métaphore de la triangulation, telle qu'utilisée par Davidson, permet à l'interprète d'identifier les objets et événements, qui sont de *son point de vue* ceux auxquels un locuteur réagit en énonçant des phrases, à partir des réactions du locuteur, c'est-à-dire de ses énonciations.

⁸⁷ « *What narrows down the choice of the relevant cause is what is salient for speakers and their interpreters.* » (Davidson, 1990a, p. 77)

⁸⁸ Voir aussi (Davidson, 1992, p. 118-119).

⁸⁹ Voir aussi (Davidson, 1990a, p. 77 ; Pagin, 2001, p. 203 ; Picardi, 1994, p. 107). On peut lire, dans (Davidson, 1991, p. 212), ce qui suit : « *The criterion on the basis of which a creature can be said to be treating stimuli as similar, as belonging to a class, is the similarity of the creatures's responses to those stimuli [...]* »

Supposons qu'un locuteur tient pour vraie la phrase « Voici un lapin » dans une certaine situation. Tout nous porte à croire que le locuteur réagit à quelque chose de saillant pour lui dans la situation. La thèse que Davidson cherche à établir par sa métaphore de la triangulation est que ce à quoi le locuteur réagit ne peut être identifié sans la présence d'un interprète qui, à son tour, réagit à ce qui lui semble saillant dans la situation et au comportement du premier. Le processus de l'interprétation radicale se ramène, dans cette situation, à ceci. L'interprète classe les réactions du locuteur selon qu'il les trouve similaires. En communiquant avec le locuteur, l'interprète classe les objets et événements auxquels lui-même ainsi que le locuteur répondent de son point de vue. Pour interpréter les phrases énoncées par le locuteur, l'interprète doit alors faire une corrélation entre les réponses du locuteur qu'il trouve similaires et les objets et événements qu'il trouve lui-même similaires. Ces derniers constitueront de son point de vue les conditions de vérité des phrases que le locuteur énonce et lui permettront d'élaborer une théorie de la vérité pour les phrases de la langue du locuteur.

Une des conséquences du principe de charité qui guide l'interprète dans l'interprétation radicale des phrases de la langue du locuteur est qu'il ne peut interpréter ces dernières sans attribuer au locuteur un grand nombre de croyances, lesquelles doivent s'accorder en gros aux siennes. En ce sens, si le locuteur tient pour vraie la phrase « Voici un lapin » dans une certaine situation, l'interprète doit, lors de l'interprétation de cette énonciation, attribuer au locuteur une multitude de croyances à propos des lapins, qui sont des croyances à propos de lapins que lui-même possède. Ce qu'il est important de voir, c'est que l'objet ou l'événement du monde, ou encore le stimulus distal, est non seulement ce à quoi le locuteur réagit en énonçant des phrases, mais aussi la cause des croyances du locuteur et de celles de l'interprète. La notion de causalité joue donc un rôle indispensable dans l'attribution de croyances au locuteur, mais un des relata de cette relation de causalité doit être un objet ou événement du monde, et non les stimulations sensorielles.⁹⁰ L'attribution de croyances au locuteur en gros semblables à celles de l'interprète n'est alors possible que si l'interprète identifie le stimulus distal auquel le locuteur réagit.

⁹⁰ Voir (Davidson, 1990a, p. 76) : « *The causal relations between the world and our belief are crucial to meaning ... because they are often apparent to others and so form the basis for communication.* »

L'identification des réactions similaires du locuteur par l'interprète, ainsi que de ce qui est saillant pour le premier dans la situation dans laquelle il se trouve, est, selon Davidson, rendue possible par le fait que le locuteur possède des standards de similarité. Davidson suppose que ces standards de similarité furent acquis par l'être humain au cours de l'évolution humaine. Il tire cette idée de Quine et du vocabulaire que celui-ci utilise dans *The Roots of Reference*.⁹¹ Dans ce livre, Quine introduit la notion de similarité perceptuelle qu'il définit par celle de similarité réceptuelle. Deux épisodes sont, selon Quine, similaires du point de vue des récepteurs sensoriels pour un individu si la classe des récepteurs sensoriels activés au cours d'un épisode est approximativement la même que celle activée au cours du second épisode, peu importe les comportements de l'individu au cours de ces deux épisodes. *A contrario* de la similarité réceptuelle, les comportements des individus importent pour la similarité perceptuelle. On dira qu'un épisode *a* est similaire du point de vue perceptuel à un autre *b* plutôt qu'à un troisième *c* lorsque les épisodes *a* et *b* sont, pour cet individu, similaires du point de vue des récepteurs sensoriels et que la réponse qu'il donne au cours des épisodes *a* et *b* n'est pas une réponse qu'il donne au cours de *c*.⁹²

Quine ne dit pas que les standards de similarité sont le fruit de l'évolution dans *The Roots of Reference*, mais indique ailleurs (Quine, 1996 ; Quine, 1999b) qu'il y a effectivement une harmonie intersubjective des standards de similarité perceptuelle des êtres humains, c'est-à-dire que ce qui est similaire du point de vue perceptuel pour un individu l'est approximativement pour un autre. Cette harmonie repose, selon Quine, sur une harmonie plus profonde des standards de similarité perceptuelle et de l'environnement, ce qui veut dire que deux épisodes similaires du point de vue perceptuel pour un individu sont, de fait, approximativement similaires.⁹³ Ceci constitue le dernier ajustement que Quine apporte à sa théorie proximale de la signification. Si on suppose donc un locuteur et

⁹¹ Voir (Davidson, 1999b, p. 85) : « *The notion of similarity responses came from The Roots of Reference [(Quine, 1973)], and I was urging Quine to exploit the distal orientation which I thought it suggested* ».

⁹² Ce n'est pas exactement la définition que Quine donne dans *The Roots of Reference*. Déjà à cette époque, bien que sans approfondir le problème, Quine émet des doutes sur la notion de la similarité réceptuelle et, notamment, à l'égard de la similarité des récepteurs sensoriels activés. Il favorise plutôt le concept mathématique de voisinage, auquel je ne m'attarderai pas, et définit la similarité perceptuelle à l'aide de ce dernier. La définition que je donne de la similarité perceptuelle est suffisante à mon propos.

⁹³ « *We make no sense of perceptual similarity between one subject's intakes and another's; what does prevail is this distal parallelism between one subject's standards of perceptual similarity and another's. If Paul and Maud jointly witness two events, and Paul's intakes are perceptually similar for him, Maud's will probably be similar for her.* » (Quine, 1999b, p. 75).

un linguiste en présence d'un lapin en diverses occasions, ces épisodes seront similaires du point de vue perceptuel pour chacun d'eux respectivement d'une occasion à l'autre, de même que les énonciations de « Gavagai » par le locuteur seront similaires du point de vue perceptuel à la fois pour le linguiste et pour le locuteur en ces diverses occasions. Les similarités perceptuelles du linguiste et du locuteur seront, à leur tour, similaires en vertu d'une harmonie intersubjective héritée de l'évolution. Étant donné cette dernière, le locuteur et le linguiste s'accordent sur ce qui est distal, et non proximal. Ceci suggère alors que Quine abandonne un autre aspect de son approche proximale de la signification au profit d'une approche plus ouvertement distale.

Comme je l'ai remarqué plus haut, la notion d'empathie suggérait déjà l'abandon d'un aspect important de la théorie proximale de la signification de Quine puisque son acceptation revenait à reconnaître que la notion de similarité des stimulations sensorielles de deux locuteurs n'est pas pertinente au processus de la traduction radicale. Par contre, comme on l'a vu, Quine conserve les notions de signification-stimulus et de stimulation sensorielle dans son analyse de la signification qui fait appel à la notion d'empathie. Dans « In Praise of Observation Sentences » (Quine, 1993, p. 114, note 1) Quine rejette la pertinence de la notion de signification-stimulus en ce qui a trait à l'aspect public de la signification. Il écrit que « l'expression « signification-stimulus » [...] *ne fait pas partie de l'aspect intersubjectif de la sémantique* ; elle est plutôt une parodie physicaliste de la notion mentaliste de signification privée. »⁹⁴ Conjuguée avec l'introduction des standards de similarité perceptuelle et d'une harmonie intersubjective, cette assertion suggère que la traduction n'a pas besoin de faire intervenir la notion de signification-stimulus, ni celle de stimulation sensorielle par ailleurs. En effet, le linguiste traduit « Gavagai », énoncée par le locuteur, par « Lapin » en vertu de ce qui est similaire du point de vue perceptuel pour lui-même et pour le locuteur. Comme Quine l'indique, ce n'est pas tant les stimulations sensorielles qui sont pertinentes pour la traduction, que la continuité causale entre le lapin,

⁹⁴ « *The phrase 'stimulus meaning', in other writings of mine, is clearly the villain of the piece. It is no part of the intersubjective business of semantics; I mean it rather in physicalistic parody of the mentalistic notion of private meaning.* » (Je souligne) Par ailleurs, on peut lire un peu plus haut à la même page : « *The receptors that are triggered on an occasion that prompts a given observation sentence are mostly irrelevant to it.* »

par exemple, et l'énonciation de la phrase observationnelle « Lapin ».⁹⁵ La présence d'une harmonie intersubjective des standards de similarité perceptuelle montre que c'est ce qui est similaire du point de vue perceptuel pour les locuteurs dans les circonstances d'énonciation qui permet la traduction des phrases qu'ils énoncent. Par contre, Quine demeure réticent à abandonner la notion de stimulations sensorielles, que Davidson voudrait bien voir disparaître de la théorie de la signification de Quine. Il en est ainsi puisqu'il ne veut faire aucune supposition concernant la façon dont le locuteur individue la partie du monde qui est faite de lapin, par exemple, et qu'on peut, plus facilement que les objets du monde et sans présupposer une quelconque individuation, répertorier les stimulations sensorielles.⁹⁶ Quoi qu'il en soit, ce sont maintenant les circonstances qui importent pour la traduction selon Quine.

4. Conclusion

Nous avons vu dans ce chapitre deux arguments contre la notion de stimulation sensorielle. Le premier visait à montrer que les stimulations sensorielles, parce qu'elles semblent être un contenu non interprété, jouent dans la théorie de la signification de Quine un rôle qui va à l'encontre des thèses fondamentales de ce dernier. Quine a répondu à cet argument et sa réponse amena Davidson à offrir un deuxième argument contre la notion de stimulation sensorielle, lequel vise à montrer que les stimulations sensorielles ne peuvent constituer les données publiquement accessibles à partir desquelles une analyse de la signification peut être donnée. Davidson offre, par ailleurs, une théorie de la signification qui confère aux objets et événements le rôle de données publiquement accessibles. Quine s'est rallié, jusqu'à un certain point, aux critiques de Davidson. Il a accepté le fait que la notion de stimulation sensorielle, tout comme celle de signification-stimulus, ne renvoient aucunement à quelque chose qui est publiquement accessible, intersubjectif ou encore partagé. Il a donc modifié sa théorie de la signification, laquelle, parce qu'elle conserve toutefois la notion de stimulation sensorielle, se trouve dorénavant à mi-chemin entre son ancienne théorie proximale de la signification et la théorie distale de Davidson.

⁹⁵ Voir (Quine, 1993, p. 113-114) : « *Causal continuity is the fact of the matter : the causal chain from [...] the rabbit to the utterance of the observation sentence [...] 'Lo, a rabbit'.* »

⁹⁶ Voir (Montminy, 1998, p. 144) qui relève la même chose.

Troisième chapitre

Inscrutabilité de la référence et relativité de l'ontologie

1. Introduction

On a vu au chapitre précédent deux arguments de Davidson qui discréditent la notion de stimulation sensorielle. Le premier visait à montrer que la notion de stimulation sensorielle joue, dans la théorie de la signification de Quine, un rôle que ce dernier récuse. Ce à quoi s'en prenait Davidson est une manière de parler utilisée par Quine qui encourage l'idée qu'il y a une dichotomie schème conceptuel – contenu, où les schèmes sont vrais parce qu'ils s'accordent au contenu non interprété, c'est-à-dire aux stimulations sensorielles. Quine s'est élevé contre cette critique en insistant sur le fait que la notion de stimulation sensorielle n'est pas une notion pertinente pour la vérité des phrases d'une langue ou des énoncés d'une théorie, mais seulement pour la justification des croyances d'un individu ou bien pour la signification des phrases de sa langue. Ceci amena Davidson à offrir son deuxième argument contre la notion de stimulation sensorielle, selon lequel les stimulations sensorielles ne peuvent adéquatement constituer l'aspect public de la signification.

Dans ce troisième et dernier chapitre, je me pencherai sur un autre argument de Davidson qui a trait à l'aspect public de la signification et qui vise à montrer qu'il y a une certaine incohérence à soutenir à la fois la thèse de l'inscrutabilité de la référence et celle de la relativité de l'ontologie. La première thèse indique que les données publiquement accessibles à partir desquelles on doit rendre compte de la signification des phrases de la

langue d'un locuteur ne déterminent ni la référence des termes utilisés par ce locuteur ni celle des termes que nous-mêmes utilisons, alors que la deuxième suppose que l'ontologie de la langue d'un locuteur est relative à celle du linguiste. Selon cette dernière thèse, le linguiste peut fixer la référence des termes de sa langue pour se prononcer sur les objets auxquels réfèrent les termes de la langue d'un locuteur, que ce soit lui-même ou un locuteur étranger. La thèse de la relativité de l'ontologie n'invalide cependant pas celle de l'inscrutabilité de la référence : Quine soutient que la référence des termes de toute langue est inscrutable. Cependant, bien qu'il accorde une importance indéniable à la thèse de l'inscrutabilité de la référence, le fait que sa théorie de la signification permet la thèse de la relativité de l'ontologie pose problème selon Davidson. En plus de montrer qu'il est incohérent de soutenir à la fois ces deux thèses, Davidson argumente en faveur du fait qu'une analyse de la signification qui prend appui sur des objets et événements distaux ainsi que sur la triangulation permet d'éviter la thèse de la relativité de l'ontologie dans une théorie de la signification qui réussit à conserver toutes les vertus de l'approche quinienne.

Parce que j'estime que l'argument de Davidson contre la thèse de la relativité de l'ontologie a trait au caractère public de la signification, je prendrai premièrement le temps de préciser la pertinence de l'analyse de cette controverse entre Quine et Davidson pour mon propos. Ce n'est que par la suite que je me pencherai sur la position de Davidson vis-à-vis de la thèse de la relativité de l'ontologie. Pour ce faire, je présenterai en second lieu les thèses de l'inscrutabilité de la référence telles qu'on les retrouve dans les textes de Quine et de Davidson. Ce dernier se concentre sur un cas précis de la thèse de l'inscrutabilité de la référence que l'on retrouve chez Quine. De manière à circonscrire adéquatement le cas précis qui préoccupe Davidson, je distinguerai deux thèses de l'inscrutabilité de la référence, en l'occurrence la thèse de l'inscrutabilité qui admet la possibilité qu'il puisse y avoir une variation globale des objets de l'univers de discours d'une langue et la thèse de l'inscrutabilité qui n'admet que des variations locales. Le corollaire de cette distinction entre les deux thèses de l'inscrutabilité de la référence est une distinction semblable en ce qui concerne la thèse de la relativité de l'ontologie que défend Quine, à savoir la thèse de la relativité de l'ontologie où il est question d'une variation globale de l'ontologie d'une langue et la thèse de la relativité de l'ontologie où il n'y a que des variations locales. Conformément aux noms que Quine et Davidson leur donnent,

j'appellerai ces thèses respectivement la thèse de la *relativité de l'ontologie* et la thèse de la *relativité de la référence*. Je ne prétends pas distinguer des thèses de l'inscrutabilité de la référence, ni des thèses de la relativité de l'ontologie, qui s'excluent l'une l'autre. Au contraire, je pense que les thèses de l'inscrutabilité de la référence et de la relativité de l'ontologie où il est question d'une variation globale de l'ontologie d'une langue ne sont que des généralisations (ou des cas extrêmes) de celles où il est question de variations locales. Ces distinctions, autant des thèses de l'inscrutabilité de la référence que de celles de la relativité de l'ontologie (ou de la référence), ne visent qu'à clarifier la discussion de Davidson dont il sera question dans ce chapitre. En effet, Davidson s'intéresse uniquement au cas où il est question de variations locales des objets de l'univers de discours d'une langue.⁹⁷ En troisième et dernier lieu, on verra les arguments de Davidson contre la thèse de la relativité de la référence et ce qui permet à sa théorie de la signification d'éviter cette dernière.

2. Précisions : la thèse de la relativité de l'ontologie et le caractère public de la langue

J'ai terminé le chapitre précédent en montrant que Quine, suite aux arguments de Davidson contre sa théorie proximale de la signification, adopte une théorie plus ouvertement distale selon laquelle la notion de signification-stimulus, ou encore celle de stimulation sensorielle, ne renvoie ni à quelque chose de partagé par le linguiste et le locuteur, ni à quelque chose qui peut rendre compte de ce qui est partagé par ces deux individus. Dans ce chapitre, je m'occupe d'une controverse qui a eu lieu avant celle entre les théories proximale et distale de la signification. Je ferai donc un retour en arrière et considérerai que les stimulations sensorielles des locuteurs sont, pour Quine, pertinentes à la traduction des phrases de leur langue.

La théorie de la signification de Quine est une théorie qui vise à montrer que tout apprentissage de la langue, que ce soit celle de notre langue maternelle ou d'une langue étrangère, prend appui sur des données qui sont en principe publiquement accessibles. Ceci implique que les caractéristiques syntaxiques et sémantiques d'une langue étrangère, tout comme celles de notre propre langue par ailleurs, sont indéterminées par les données

⁹⁷ Faute d'espace, je ne discuterai pas les raisons de ce choix, qui n'a pas d'incidences sur le cœur de l'argumentation.

empiriques pertinentes au processus de la traduction radicale. Pour reprendre un exemple présenté dans le premier chapitre, les données empiriques ne déterminent pas si l'extension de l'expression étrangère « gavagai » est l'ensemble des lapins, ou bien des segments spatio-temporels de lapin. Toutefois, comme Quine veut rendre compte du fait que nous sommes capables *en pratique* de nous prononcer sur les caractéristiques sémantiques de la langue d'un locuteur, notamment la référence des termes qu'il utilise, il permet que nous nous rabattions sur les caractéristiques syntaxiques et sémantiques des expressions de notre propre langue pour évaluer celles de la langue étrangère. Un linguiste ne pourra se prononcer sur l'ontologie de la langue du locuteur, ou encore sur la référence des termes de celle-ci, qu'en ayant recours à la référence des termes de sa propre langue. Toujours selon notre exemple, c'est en optant pour un manuel de traduction qui traduit « gavagai », par exemple, par « segments spatio-temporels de lapin » que le linguiste peut dire que « gavagai » renvoie à des segments spatio-temporels de lapin. La théorie de la signification de Quine entraîne donc que le linguiste appuie sa compréhension de la langue étrangère, et notamment de l'extension des expressions de cette dernière, sur des données qui ne sont pas publiquement accessibles à tous puisqu'elles sont propres à son idiolecte ; le linguiste ne peut se prononcer sur la référence des termes de la langue étrangère qu'en ayant recours à quelque chose qui n'est pas accessible au locuteur, en l'occurrence l'ontologie de sa propre langue. C'est précisément ce en quoi consiste la thèse de la relativité de l'ontologie que j'analyserai dans ce chapitre.

Bien que la thèse de la relativité de l'ontologie suggère que certaines données à partir desquelles on rend compte de la signification ne sont pas publiquement accessibles, je ne pense pas qu'il soit juste de supposer que la théorie de la signification de Quine fait appel à quelque chose de privé. On verra que la thèse de la relativité de l'ontologie est, pour reprendre l'expression de Gibson (Gibson, 1982, p. 76), une généralisation de celle de l'inscrutabilité de la référence, laquelle est une conséquence de l'approche naturaliste et behavioriste de Quine. Autrement dit, puisque Quine préconise la thèse de l'inscrutabilité de la référence, qui est une conséquence du fait que les seules données pertinentes pour rendre compte de la signification sont en principe accessibles à une troisième personne, il ne fait visiblement pas reposer la notion de signification, ni celle de référence, sur quelque chose de privé. Aussi l'enjeu de ce chapitre n'est pas celui de montrer que Quine ne réussit

pas à caractériser d'une manière adéquate les données publiquement accessibles sur lesquelles doit reposer une analyse de la signification. Mais comme la thèse de la relativité de l'ontologie est liée à un moment du processus de traduction pendant lequel le linguiste projette l'ontologie de *sa* langue sur celle du locuteur, elle crée une tension dans la théorie de la signification de Quine en regard de son projet initial, soit celui de rendre compte de la signification uniquement à partir de données publiquement accessibles. La thèse de la relativité de l'ontologie est-elle alors cohérente avec le projet initial de Quine ? C'est en répondant à la question de savoir si on peut soutenir à la fois la thèse de l'inscrutabilité de la référence et celle de la relativité de l'ontologie qu'on répondra à cette question.

3. Inscrutabilité de la référence et relativité de l'ontologie

Dans cette section, je distingue premièrement deux thèses de l'inscrutabilité de la référence que l'on retrouve dans les textes de Quine. Deuxièmement, je montre que chacune de ces thèses mène à une thèse particulière de la relativité de l'ontologie, soit la thèse de la relativité de l'ontologie à proprement parler et la thèse de la relativité de la référence. Le but de ces distinctions est simplement de camper correctement la discussion de Davidson des thèses de l'inscrutabilité de la référence et de la relativité de l'ontologie.

3.1 Les thèses de l'inscrutabilité de la référence chez Quine et Davidson

La thèse de l'inscrutabilité de la référence chez Quine est la thèse selon laquelle on peut élaborer une multitude de manuels de traduction en accord avec les verdicts que les locuteurs donnent aux phrases de leur langue et leurs stimulations sensorielles. Ces différents manuels de traduction contiennent des hypothèses analytiques qui corrélient des expressions de la langue du locuteur à des expressions de la langue du linguiste ou sont à propos de la syntaxe des phrases de la langue du locuteur. Les manuels de traduction regroupent les expressions de la langue du locuteur sous des catégories syntaxiques, comme par exemple les termes singuliers abstraits ou concrets, les termes généraux abstraits ou concrets, les termes à référence divisée, les termes de masses, *etc.* La thèse de l'inscrutabilité de la référence indique donc que les données empiriques accessibles aux linguistes, lors de la traduction radicale, ne lui permettent pas de déterminer à quelles

expressions de sa langue les constituants de phrases utilisés par le locuteur doivent être corrélés, ni, par là même, à quelle catégorie syntaxique elles appartiennent.

Je n'ai pas trouvé de formulation de la thèse de l'inscrutabilité de la référence chez Quine plus adéquate et précise que celle que donne Gibson (Gibson, 1982, p. 69-70), qui est la suivante (TIR-G).

- TIR-G
- a) En accord avec toutes les dispositions comportementales possibles des locuteurs et du linguiste, différents systèmes d'hypothèses analytiques peuvent être formulés qui traduisent la même utilisation d'une expression [d'une langue étrangère] soit par un terme ou non, et s'ils la traduisent par un terme, soit par un terme singulier soit par un terme général, et s'ils la traduisent par l'un ou par l'autre, ou bien par un terme singulier abstrait ou un terme général abstrait ou bien par un terme singulier concret ou un terme général concret.
 - b) De plus, si l'expression [étrangère] est traduite par un terme à référence divisée, alors il y aura d'autres systèmes d'hypothèses analytiques qui établiront la référence de ce terme de manières différentes, donnant ainsi différentes ontologies au [locuteur étranger].
 - c) Ni en ce qui concerne le fait que l'expression étrangère est un terme, ni en ce qui concerne la référence de cette expression, il n'est sensé de se demander quelle est la meilleure traduction.⁹⁸

Cette formulation de la thèse de l'inscrutabilité de la référence montre bien que la référence ainsi que la catégorie syntaxique des expressions d'une langue ne sont pas déterminées par les données empiriques ; il est possible d'élaborer différents manuels de traduction qui corrèleront différentes expressions de la langue du linguiste à celles de la langue du locuteur. Par contre, l'ennui avec cette façon de formuler la thèse de l'inscrutabilité de la référence, c'est que la deuxième clause fait explicitement mention de ce que différents manuels de traduction donnent différentes ontologies au locuteur. Or, plusieurs auteurs (Davidson, 1979, p. 231 ; Field, 1974, p. 206 ; Stroud, 1995, p. 45-47)

⁹⁸ « *Consistent with all possible dispositions to behavior on the parts of all concerned, different systems of analytical hypotheses can be formulated which render the same use of a Martian expression as either a nonterm or a term, and if a term, then either as a singular term or as a general term, and if either, then either as an abstract singular or general term or as a concrete singular or general term; and, further, if the Martian expression is translated as a term of divided reference, then there will be further alternative systems of analytical hypotheses which will settle the reference of this term differently, thereby imparting different ontologies to the Martian speakers; and neither in the matter of termhood, nor in the matter of reference, is there any sense to the question of there being a uniquely correct translation.* » (Gibson souligné) Je me suis permis de scinder la citation de Gibson en trois parties pour en faciliter la discussion.

soutiennent qu'un manuel de traduction ne peut affirmer quoi que ce soit sur l'ontologie d'une langue. Il en est ainsi étant donné le fait qu'un manuel de traduction ne mentionne aucun lien entre les expressions d'une langue et les objets, mais ne fait que corréler les expressions d'une langue avec celles d'une autre. On pourrait exprimer de la manière suivante le fait qu'un manuel de traduction *M* donne, aux locuteurs utilisant l'expression « gavagai », une ontologie qui comprend des lapins.

L'expression « gavagai » renvoie aux lapins selon le manuel de traduction *M* si et seulement si *M* traduit « gavagai » par « lapin ».⁹⁹

Le problème, comme le remarquent Field et Davidson, est que, dans la phrase précédente, « lapin » apparaît à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des guillemets. Comme la mention d'un terme ne permet pas de dire qu'il existe un objet auquel il pourrait référer, tout comme « licorne » n'implique pas qu'il existe une licorne, le fait que *M* traduit « gavagai » par « lapin » n'indique pas que « lapin » renvoie aux lapins. De sorte que *M* n'indique pas que « gavagai » renvoie aux lapins. On peut exprimer la même idée à l'aide d'un autre exemple. Je peux posséder un manuel de traduction en français du finlandais à l'allemand et être ainsi capable de traduire une expression du finlandais en allemand, et vice versa. Dans cette situation, rien n'indique que je comprends la signification des expressions du finlandais et de l'allemand, ni que je sais à quoi elles renvoient. Il est donc nécessaire, pour qu'un manuel de traduction puisse me permettre de me prononcer sur l'ontologie d'une langue ou sur l'extension de ses expressions, que je connaisse la langue dans laquelle sont traduits les constituants des phrases auxquelles le locuteur donne son assentiment. Ce genre de connaissance n'est cependant pas exprimé dans un manuel de traduction.¹⁰⁰ De sorte

⁹⁹ Voir (Field, 1974, p. 206) et aussi (Davidson, 1979, p. 231). Hartry Field et Davidson mentionnent qu'un manuel de traduction ne fait que corréler les expressions d'une langue à celles d'une autre pour montrer qu'il y a un problème à dire que la référence d'un terme est relative à un manuel de traduction. J'utilise leur argument pour expliquer le fait qu'un manuel de traduction ne peut, comme Gibson le suggère, donner une ontologie à un locuteur. Je dois donc le modifier quelque peu, mais je ne pense pas que cette modification affecte l'idée générale véhiculée par leur argument.

¹⁰⁰ Voir (Davidson, 1973b, p. 129 ; Davidson, 1977, p. 221) et (Stroud, 1995, p. 47). Dans (Davidson, 1977), on retrouve : « ... *a translation manual is only a method of going from sentences of one language to sentences of another, and we can infer from it nothing about the relations between words and objects. Of course we know, or think we know, what the words in our own language refer to, but this is information no translation manual contains.* » Et dans le texte de Stroud : « *To know that what a sentence says about the reference of a certain term is true I must understand the words that are used to say what that mentioned terms refers to. That is not knowledge merely of a relation of mutual translatability between two mentioned expressions.* » Un point similaire est établi dans (Davidson, 1973b), et j'y reviendrai.

qu'il est préférable de donner une formulation de la thèse de l'inscrutabilité de la référence qui ne fasse pas mention d'une quelconque imposition d'une ontologie au locuteur au moyen d'un manuel de traduction.

Une nouvelle formulation de la thèse de l'inscrutabilité de la référence qui n'a pas cette conséquence pourrait être la suivante (TIR-Q).

TIR-Q a) TIR-G a)

b) De plus, si l'expression étrangère est traduite par un terme à référence divisée, alors d'autres systèmes d'hypothèses analytiques pourront la traduire par un autre terme à référence divisée.

c) TIR-G c)

Une illustration simple de cette thèse de l'inscrutabilité de la référence fut donnée dans le premier chapitre. Supposons qu'un locuteur donne son assentiment à « Gavagai » en présence d'un lapin. Rien n'indique au linguiste que l'expression « gavagai » utilisée par le locuteur renvoie à un lapin ; elle pourrait renvoyer à des parties non détachées de lapin, à des segments spatio-temporels de lapin, *etc.* On pourrait supposer que pour que le linguiste soit en mesure de connaître la façon dont le locuteur individue les objets, il faut qu'il traduise adéquatement le prédicat d'identité utilisé par le locuteur. En effet, si le linguiste francophone découvrait qu'une certaine expression utilisée par le locuteur se traduit par « est identique à », il pourrait poser une multitude de questions au locuteur ; il pourrait lui demander si ce lapin est identique à celui-là, s'il n'est pas par hasard identique à un autre et, tout dépendant de la réponse du locuteur, découvrir que « gavagai » est un terme à référence divisée dont l'extension est la même que celle de « lapin » en français. Par contre, rien n'indique au linguiste que l'expression qu'il présumait être le prédicat d'identité est un prédicat d'identité semblable à celui qu'on utilise en français. Le linguiste pourrait, en accord avec les données empiriques, la traduire par un autre prédicat, comme par exemple « être une partie de », et les questions qu'il se trouvait à poser au locuteur auraient alors été celles de savoir si cette partie de lapin est une partie de ce lapin-là, si elle ne serait pas par hasard une partie de cet autre lapin, *etc.* Aucune donnée empirique ne permet au linguiste de traduire telle expression utilisée par le locuteur par le prédicat

d'identité plutôt que par un autre prédicat. L'extension de « gavagai » n'est donc pas déterminée par les données empiriques, et la référence est inscrutable.

L'exemple que je viens de donner suggère que l'inscrutabilité de la référence chez Quine repose sur le fait que les données empiriques ne permettent pas au linguiste de connaître la façon dont le locuteur individue les objets. Mais il y a plus. Un des arguments que Quine utilise souvent pour soutenir la thèse de l'inscrutabilité de la référence, surtout à partir de « Things and Their Place in Theories » (Quine, 1981c, p. 19), est celui de la fonction délégante [*proxy function*]. Il faut savoir que la notion de fonction délégante fut d'abord introduite par Quine pour parler de la réduction de l'ontologie d'une théorie à l'ontologie d'une autre théorie. Je ne m'attarderai pas sur cette réduction d'une ontologie à une autre, mais utiliserai la notion de fonction délégante pour parler des thèses de l'inscrutabilité de la référence et de la relativité de l'ontologie, et ce, pour deux raisons. Elle permet, d'une part, de distinguer deux thèses de l'inscrutabilité de la référence, desquelles il sera question sous peu, et, d'autre part, Davidson l'utilise pour présenter sa thèse de l'inscrutabilité de la référence.

Une fonction délégante peut transformer les objets d'un univers de discours en des objets d'un autre univers de discours (abstrait ou concrets), ou bien elle peut permuter les objets d'un même univers de discours. Par exemple, une fonction délégante pourrait transformer tous les particuliers concrets d'un univers de discours d'une langue en des nombres ou des classes, c'est-à-dire des particuliers abstraits.¹⁰¹ Elle pourrait aussi transformer des objets concrets de l'univers de discours en des objets concrets individués d'une manière différente, ce qui serait le cas si chacun des objets physiques de l'univers de discours d'une langue était transformé en une région spatio-temporelle occupée par cet objet.¹⁰² Elle pourrait enfin permuter les objets d'un univers de discours et, par exemple, les premiers objets qui se trouvent à leur droite.¹⁰³ Dans les premier et deuxième cas, la

¹⁰¹ Voir (Quine, 1969b, p. 59) pour un exemple de ce type de fonction délégante.

¹⁰² Voir (Quine, 1981c, p. 19) pour un exemple similaire. Quant à l'exemple que je donne, je le reprends de Martin Montminy (Montminy, 1998, p. 199).

¹⁰³ Voir (Davidson, 1979, p. 230) et (Wallace, 1977, p. 146) pour ce genre d'exemple. Bien que je n'aie pu retrouver de passages dans les textes de Quine qui donnent un tel exemple, je ne vois aucune raison de supposer que Quine ne consentirait pas à l'accepter. Quant à l'exemple de Davidson, la fonction délégante transforme chacun des objets en leur ombre. Cependant, Davidson indique (Davidson, 1979, p. 230 note 3)

fonction délégante affecte l'ontologie globale d'une langue, dans la mesure où l'univers de discours de la langue dont toutes les phrases sont réinterprétées à l'aide de la fonction délégante ne contient pas les mêmes objets avant et après la projection. Dans le premier cas, tous les objets de l'univers de discours de la langue sont des nombres ou des classes après la projection et, dans le deuxième, ils sont des régions spatio-temporelles. Dans le troisième cas, la fonction délégante n'affecte pas l'ontologie globale de la langue, puisque l'univers de discours de cette dernière, avant et après une réinterprétation de ses phrases à l'aide de la fonction délégante, comprend les mêmes objets.

Ce recours à la fonction délégante pour étayer la thèse de l'inscrutabilité de la référence permet de distinguer au moins deux thèses de l'inscrutabilité de la référence dans les textes de Quine : l'une où l'ontologie d'une langue est globalement affectée, l'autre où elle ne l'est pas.¹⁰⁴ Ces deux thèses de l'inscrutabilité de la référence s'accordent sur le fait que l'extension des constituants de phrases utilisés par un locuteur n'est pas déterminée par les données empiriques. La différence réside dans le degré d'indétermination qu'on est prêt à admettre. TIR-Q entraîne ces deux types d'inscrutabilité de la référence. Je les distingue seulement parce que l'enjeu de la controverse entre Quine et Davidson sur la relativité de l'ontologie porte, au dire de Davidson (Davidson, 1979, p. 228)¹⁰⁵, sur la deuxième thèse de l'inscrutabilité de la référence. En effet, Davidson semble réticent à admettre une différence globale entre ontologies de langues, ce dont je ne pourrai discuter faute d'espace.¹⁰⁶

Davidson endosse donc la seconde thèse de l'inscrutabilité de la référence. Il la clarifie en ayant recours à une fonction délégante qui permute les objets d'un même

que, dans son exemple, tout doit être et avoir une ombre, ce qui laisse penser que la fonction délégante permute les objets d'un même univers de discours.

¹⁰⁴ Voir (Davidson, 1979, p. 228) qui semble vouloir indiquer une distinction entre au moins deux thèses de l'inscrutabilité de la référence : « *Where Quine mostly speaks of ontological relativity I have been using the phrase relativity of reference. My reason for the shift is that I want to concentrate on a particularly clear and simple kind of example of the inscrutability of reference. In this kind of example the total ontology is assumed to be fixed, but the truth of sentences is explained by matching up objects with words in different ways.* » (Je souligne)

¹⁰⁵ Voir la note de bas de page précédente.

¹⁰⁶ Voir (Davidson, 1979, p. 228-229) : « ... *variance in total ontology can, in my opinion, be made intelligible only to a limited degree; there is a principle of reverse charity that judges a theory better the more of its own resources it reads into the language for which it is a theory.* » Je reviendrai un peu plus loin sur cette assertion de Davidson.

univers. Supposons une fonction délégente f « est le premier objet à droite de » qui permute chacun des objets d'un univers de discours avec l'objet qui est immédiatement à sa droite et à l'aide de laquelle on réinterprète toutes les phrases de la langue d'un locuteur. Supposons aussi que le locuteur énonce « Jack est petit ». Selon le premier schème de référence¹⁰⁷, c'est-à-dire celui où les phrases ne sont pas réinterprétées à l'aide de f , « Jack » réfère à Jack et « est petit » est vrai des petites choses. Cependant, selon le deuxième schème de référence, c'est-à-dire celui obtenu par la réinterprétation des phrases de la langue d'un locuteur à l'aide de f , « Jack » réfère au premier objet à droite de Jack et « est petit » est vrai des premiers objets à droite des petits objets.¹⁰⁸

Rappelons que ce sont les axiomes des théories de la vérité qui donnent l'extension des constituants de phrases utilisés par le locuteur. En ce sens, les deux schèmes de référence de notre exemple seront donnés par deux théories de la signification que l'interprète peut élaborer en accord avec toutes les données pertinentes pour le processus de l'interprétation radicale, c'est-à-dire l'attitude non individuelle du locuteur de tenir une phrase pour vraie et les objets et événements qui, du point de vue de l'interprète, sont ceux auxquels réagit le locuteur en tenant une phrase pour vraie. Les conditions de vérité que donnent les théories de la signification qui comprennent ces deux schèmes de référence sont *équivalentes*.¹⁰⁹ En effet, la première théorie de la signification qui comprend le premier schème de référence évoqué plus haut donne la phrase-T suivante pour « Jack est petit » :

« Jack est petit » est vrai si et seulement si Jack est petit.

¹⁰⁷ La notion de schème de référence n'est pas à confondre avec celle de schème conceptuel. Un schème de référence n'est que l'assignation d'une extension à tous les constituants de phrases d'une langue. Dans l'optique de la discussion de Davidson dont il est question ici, toute théorie de la signification comprend un schème de référence. Toutefois, il n'y a pas de réelle distinction à faire entre un schème de référence et une théorie tarskienne de la vérité. Choisir un schème de référence plutôt qu'un autre pour interpréter les phrases de la langue d'un locuteur n'est pas autre chose qu'élaborer une théorie de la vérité plutôt qu'une autre pour ces phrases.

¹⁰⁸ Voir (Davidson, 1979, p. 229).

¹⁰⁹ Il est possible que deux théories de la vérité élaborées en accord avec les mêmes données empiriques ne donnent pas des conditions de vérité équivalentes aux phrases de la langue du locuteur, et ce, même si l'on suppose que la valeur de vérité des phrases de la langue du locuteur n'est pas indéterminée. Comme Davidson le fait lui-même, je présenterai la thèse de l'inscrutabilité de la référence en supposant que les conditions de vérité données par les différentes théories de la vérité élaborées en accord avec les données empiriques sont équivalentes. Cela n'a pas de réelles incidences sur mon propos.

La deuxième théorie de la signification, qui comprend le deuxième schème de référence mentionné plus haut, donne pour sa part la phrase-T suivante :

« Jack est petit » est vrai si et seulement si le premier objet à droite de Jack est le premier objet à droite d'un petit objet.

La thèse de l'inscrutabilité de la référence telle qu'on la retrouve dans les textes de Davidson (TIR-D) peut être formulée de la manière suivante.

TIR-D a) En accord avec toutes les données empiriques possibles, plusieurs théories de la signification, ayant différents schèmes de référence et donnant des conditions de vérité équivalentes aux phrases de la langue du locuteur, peuvent être élaborées par l'interprète.

b) Il n'est pas sensé de se demander quelle est la meilleure interprétation.

Bien que la thèse de l'inscrutabilité de la référence préconisée par Quine ait une plus grande portée que celle de Davidson dans la mesure où ce dernier considère négligeable l'éventuelle variation globale de l'ontologie d'une langue, il reste que pour ces deux auteurs la référence est inscrutable pour les mêmes raisons, c'est-à-dire qu'elle n'est pas déterminée par les données accessibles au linguiste ou à l'interprète lors de la traduction ou de l'interprétation radicale. Les thèses de l'inscrutabilité de la référence globale et locale conduisent chacune à une thèse de la relativité de l'ontologie, soit la thèse de la relativité de l'ontologie où il peut être question d'une variation globale de l'ontologie d'une langue et celle de la relativité de la référence, qui n'admet pas une telle variation globale. Voyons de plus près comment sont liées les thèses de l'inscrutabilité de la référence et de la relativité de l'ontologie.

3.2 La relativité de l'ontologie et la relativité de la référence

La thèse de la relativité de l'ontologie est introduite par Quine pour échapper à des conséquences indésirables de la thèse de l'inscrutabilité de la référence. On a vu qu'un linguiste, francophone par exemple, pourrait élaborer un manuel de traduction qui traduit l'expression « gavagai » de la langue du locuteur par « lapin » en français sans que ce manuel indique quoi que ce soit sur l'extension de « gavagai ». Par contre, ce manuel de traduction pourrait nous renseigner sur la référence de « gavagai », attendu que le français est la langue du linguiste, qu'il connaît la référence de « lapin » et que cette dernière est

précise et déterminée. Or, telle n'est pas le cas selon Quine, puisque la référence des termes de notre propre langue est autant inscrutable que celle des expressions de la langue du locuteur.¹¹⁰ Comme l'indique Quine, si on ne peut supposer que « gavagai » utilisé par un locuteur étranger renvoie à un lapin plutôt qu'à des segments spatio-temporels de lapin, on ne peut supposer que « lapin » utilisé par nous-mêmes renvoie à un lapin plutôt qu'à un segment spatio-temporel de lapin.¹¹¹ Le linguiste francophone se retrouve donc dans une situation où il ne peut déterminer l'extension des expressions de la langue du locuteur qu'en déterminant l'extension des expressions de sa propre langue. Autrement dit, le linguiste peut se poser les mêmes questions à l'égard de l'extension des expressions qu'il utilise lui-même que celles qu'il se posait à l'égard des extensions des expressions utilisées par le locuteur. Comme la théorie de la signification de Quine fait reposer la signification des phrases de la langue d'un locuteur, quel qu'il soit, sur des données publiquement accessibles, le linguiste n'a pour réponse, dans les deux cas, que ce qu'il peut connaître à partir de ces données, à savoir que la référence est inscrutable. Parce que le linguiste ne peut ni déterminer l'extension des expressions de la langue étrangère ni celle des expressions de sa propre langue, la thèse de l'inscrutabilité de la référence amène des conséquences invraisemblables selon Quine (cf. (Quine, 1969b, p. 47-48)) : il n'y a aucune différence entre le fait de référer à un lapin, à des parties non détachées de lapins, à des segments spatio-temporels de lapin, *etc.* Ceci indique que la notion de référence perd toute signification, ce qui est inacceptable puisque nous avons intuitivement l'impression que nous référons à des objets lorsque nous parlons. Seule la thèse de la relativité de l'ontologie peut permettre d'échapper à ces conséquences.

Pour se sortir de cette difficulté, Quine suggère que le linguiste ne questionne pas la référence des expressions de sa propre langue, c'est-à-dire qu'il la considère telle qu'elle se donne [*at face value*], sans opérer de permutations semblables à celles décrites plus haut ou bien sans traduire les expressions de sa propre langue par d'autres (ou les mêmes)

¹¹⁰ Voir (Quine, 1969b, p. 47) : « *I have urged in defense of the behavioral philosophy of language [...] that the inscrutability of reference is not the inscrutability of a fact ; there is no fact of the matter. But if there is really no fact of the matter, then the inscrutability of reference can be brought even closer to home than the neighbor's case ; we can apply it to ourselves.* »

¹¹¹ Voir (Quine, 1969b, p. 47) : « *If it is to make sense to say even of oneself that one is referring to rabbits and [...] not to rabbit stages [...], then it should make sense equally to say it of someone else.* » J'utilise la contrapositive.

expressions de sa langue.¹¹² À ce sujet, Peter Hylton (Hylton, 2000, p. 295) affirme même que, selon Quine, ce qui donne une signification aux mots de notre propre langue est notre *utilisation* de ces mots et non la traduction de ces mots par d'autres mots de notre langue ou d'une langue étrangère.¹¹³ L'assertion de Hylton me semble trop forte. Après tout, Quine ne mentionne pas que la signification des mots de notre propre langue est donnée par notre utilisation de ces mots, mais seulement que, lorsqu'il est question des mots de notre propre langue, on a le choix de mettre en suspens tout processus de traduction, choix qui ne nous est pas donné lorsqu'il est question des phrases de la langue d'un autre locuteur que nous-mêmes.

Dans notre vie courante, nous parlons des objets qui nous entourent et nous comprenons les énonciations d'autrui à propos de ces objets sans qu'il nous vienne à l'idée de questionner la référence des termes que nous utilisons, ou que nos interlocuteurs utilisent. Ceci suggère qu'*en pratique*, nous fixons la référence des termes de notre propre langue indépendamment du processus de la traduction radicale. De même, nous fixons ce qui constitue le prédicat d'identité et ce qu'est l'extension des constituants de phrases de notre langue, c'est-à-dire la référence des termes singuliers et les objets dont les prédicats de notre langue sont vrais. Tout ceci forme le schème de référence de notre langue, à l'aide duquel on peut répondre aux éventuelles questions que l'on est susceptible de se poser à propos de la référence des termes qu'utilisent nos interlocuteurs. Ainsi, relativement au schème de référence de notre langue que nous fixons en pratique, on peut répondre à toutes les questions ayant trait à la référence des termes utilisés par un locuteur. Ceci est une manière de dire que la « référence est absurde sauf si on la relativise à un système de coordonnées »¹¹⁴, lequel est justement le schème de référence de notre langue.

¹¹² Voir (Quine, 1969b, p. 49) et aussi (Quine, 1981c, p. 20). Dans ce dernier texte, on retrouve : « *Staying aboard our own language and not rocking the boat, we are borne smoothly along on it and all is well; 'rabbit' denotes rabbits, and there is no sense in asking 'Rabbit in what sense of "rabbit"?' Reference goes inscrutable if, rocking the boat, we contemplate a permutational mapping of our language on itself, or if we undertake translation.* »

¹¹³ « *It is crucial here that what give our words their meaning is our use of them, not our translation of them. For it is with translation, but only with translation, that the issue of inscrutability of reference arises; while we are simply using our language there is no such issue.* »

¹¹⁴ (Quine, 1969b, p. 48) : « ... *reference is nonsense except relative to a coordinate system.* » (Quine souligne)

Comme la thèse de la relativité de l'ontologie est intimement liée, chez Quine, à celle de l'inscrutabilité de la référence,¹¹⁵ et que j'ai distingué au moins deux thèses de l'inscrutabilité de la référence, on se retrouve avec deux thèses de la relativité de l'ontologie. Ces thèses de la relativité de l'ontologie sont discutées l'une par Quine l'autre par Davidson. Attendu que plusieurs manuels de traduction peuvent être élaborés en accord avec toutes les données empiriques possibles et que ces manuels de traduction corrént les mêmes expressions de la langue du locuteur à des expressions différentes de la langue du linguiste, la thèse de la relativité de l'ontologie discutée par Quine (TRO) peut être formulée de la manière suivante.

- TRO
- a) La référence des termes de la langue du locuteur est relative à la référence des termes de la langue du linguiste, que ce dernier fixe en pratique.
 - b) Il est impossible de déterminer si l'ontologie de la langue du locuteur et celle de la langue du linguiste sont les mêmes.

Cette thèse de la relativité de l'ontologie est une solution aux conséquences indésirables de la thèse de l'inscrutabilité de la référence dans la mesure où, comme Quine le signale, elle montre qu'on ne peut se demander d'une manière absolue ce que sont les objets qui rendent vraies les phrases d'une langue, mais seulement relativement à une langue d'arrière-plan¹¹⁶.

À vrai dire, cette formulation de la thèse de la relativité de l'ontologie n'est pas complète. Quine indique (Quine, 1969b, p. 54-55) que la référence est doublement relative : la référence d'une expression est relative à la langue dans laquelle on la traduit et elle est relative au manuel de traduction choisi pour la traduire. En effet, un manuel de traduction traduisant « gavagai » par « lapin » ferait dépendre la référence de « gavagai » de celle de « lapin ». Un autre manuel de traduction corrélant ces mêmes expressions des mêmes langues pourrait traduire « gavagai » par « segments spatio-temporels de lapin », faisant cette fois dépendre la référence de « gavagai » de celle de « segments spatio-temporels de lapin ». La référence de « gavagai » n'est donc plus seulement relative, selon

¹¹⁵ Voir d'ailleurs (Gibson, 1982, p. 76) sur ce point : « ... *the doctrine of relativity is really nothing more than a generalization of the doctrine of the inscrutability of reference.* »

¹¹⁶ Voir (Quine, 1969b, p. 50).

notre exemple, au français, mais aussi au manuel de traduction que le linguiste choisit pour traduire les expressions du locuteur dans sa langue.

Davidson n'attaque pas exactement cette thèse de la relativité de l'ontologie, mais s'en prend plutôt à celle de la relativité de la référence selon laquelle, bien que l'ontologie totale d'une langue ne varie pas, les constituants de phrases peuvent être corrélés de différentes manières aux objets de l'univers de discours de la langue, que ces objets appartiennent à la même catégorie ontologique ou non. Attendu que plusieurs théories de la signification peuvent être élaborées en accord avec toutes les données empiriques possibles pertinentes au processus de l'interprétation radicale et que ces théories de la signification donneront des conditions de vérité équivalentes aux phrases, la thèse de la relativité de la référence à laquelle s'en prend Davidson (TRR) peut être plus précisément formulée de la manière suivante.

TRR a) TRO-a)

b) L'ontologie de la langue du locuteur et celle de la langue du linguiste sont les mêmes.

Selon Davidson, cette thèse de la relativité de la référence est absurde et ne s'ensuit d'aucune des thèses de l'inscrutabilité de la référence présentées plus haut. J'analyse l'argument de Davidson qui étaye cette assertion, ainsi que sa solution au problème que posent les conséquences indésirables de la thèse de l'inscrutabilité de la référence, dans la prochaine partie.

4. Relativité de la référence et inscrutabilité de la référence

Selon Davidson, la plausibilité de la thèse de la relativité de la référence semble se ramener à la question de savoir s'il est possible de soutenir que les notions sémantiques d'une langue sont relatives à une langue d'arrière-plan. Dans l'optique de la théorie de la signification de Davidson, on peut considérer que la langue d'arrière-plan est la métalangue dans laquelle est formulée la théorie de la vérité pour les phrases de la langue du locuteur, en l'occurrence la langue de l'interprète. On conserve ainsi l'idée de Quine selon laquelle les notions sémantiques de la langue du locuteur, et particulièrement celle de référence, n'acquièrent un contenu que relativement à la langue du linguiste ou de l'interprète, à

condition que celui-ci fixe la notion de référence pour ce qui est de sa propre langue. Il apparaît que Quine défend (Quine, 1969b, p. 67-68) cette relativité des notions sémantiques lorsqu'il stipule que la relativité de l'extension des expressions d'une langue à une langue d'arrière-plan rappelle la régression dans laquelle nous plonge la définition du prédicat de vérité pour une langue dans une autre.¹¹⁷ Une des critiques de Davidson (Davidson, 1979, p. 233) est que l'analogie entre la régression à laquelle nous conduit la définition du prédicat de vérité et la relativité de la référence des expressions d'une langue à une métalangue est fautive. Alors que dans le cas de la référence, la régression montre, au dire de Quine, une relativité de cette notion à la métalangue dans laquelle est formulée la théorie pour la langue-objet, la régression à laquelle nous conduit la définition du prédicat de vérité pour une langue n'entraîne pas cette relativité. Tout ce qu'elle montre, c'est qu'on ne peut définir le prédicat de vérité d'une langue dans cette langue, que l'on doit plutôt définir un prédicat de la métalangue vrai des phrases vraies de la langue objet, et que la théorie tarskienne de la vérité donne une définition récursive de ce nouveau prédicat. En aucun cas la valeur de vérité des phrases de la langue-objet ne dépend de celle des phrases de la métalangue. Le prédicat de vérité d'une langue est relatif à cette langue, et à rien d'autre. Pourtant, Davidson remarque que, chez Quine, la notion de vérité est relative à la métalangue au même titre que celle de référence.¹¹⁸ Comme Quine traite longuement, dans *The Pursuit of Truth* (Quine, 1990, p. 89-90), de la théorie tarskienne de la vérité sans toutefois parler d'une *relativité* du prédicat de vérité à une langue d'arrière-plan, je ne m'attarderai pas à cette idée voulant que la vérité soit relative à une métalangue. Je me concentrerai plutôt sur la relativité de la notion de référence à une métalangue ou à une langue d'arrière-plan.

Davidson (Davidson, 1979, p. 228) commence sa discussion de la thèse de la relativité de la référence en distinguant trois types d'indétermination que l'on est susceptible de rencontrer dans le processus de la traduction radicale. La première est

¹¹⁷ « *Regress in ontology is reminiscent of the now familiar regress in the semantics of truth and kindred notions – satisfaction, naming. We know from Tarski's work how the semantics, in this sense, of a theory regularly demands an in some way more inclusive theory. This similarity should perhaps not surprise us, since both ontology and satisfaction are matters of reference. In their elusiveness, at any rate – in their emptiness now and again except relative to a broader background – both truth and ontology may in a suddenly rather clear and even torelant sense be said to belong to transcendental metaphysics.* » (Je souligne)

¹¹⁸ Voir (Davidson, 1979, p. 233) : « *Some concept of conceptual relativism seems to inspire Quine's claim that reference, truth, and ontology must be relativized to a background theory or language.* » (Je souligne)

l'indétermination de la notion de vérité pour la langue du locuteur. Deux manuels de traduction, ou encore deux théories de la vérité, peuvent être élaborés en accord avec toutes les données pertinentes, pour lesquels une même phrase sera vraie pour l'un et fausse pour l'autre. La deuxième est l'indétermination de la structure logique de la langue du locuteur. Deux manuels de traduction (ou théorie de la vérité) peuvent être élaborés en accord avec les données pertinentes, pour lesquels un certain constituant de phrases utilisé par le locuteur est, pour l'un, considéré comme un terme singulier et, pour l'autre, comme un prédicat. La troisième est l'indétermination (ou l'inscrutabilité) de la référence, à laquelle je me suis attardé à la section 3.1 de ce présent chapitre.

Davidson considère que les deux premières formes d'indétermination ne sont pas problématiques. La structure logique de la langue du locuteur n'est pas indéterminée à partir du moment où l'on considère que la langue du locuteur doit avoir pour structure logique celle du calcul des prédicats du premier ordre. Comme on l'a vu au premier chapitre, c'est une condition nécessaire à l'élaboration d'une théorie de la signification qui a pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité. Quant à la vérité des phrases de la langue du locuteur, il y a certainement une indétermination dans la mesure où il est concevable que soit élaborée une première théorie de la signification pour la langue du locuteur dans laquelle une phrase énoncée par celui-ci sera vraie, et une autre théorie dans laquelle la même phrase sera fausse. Cependant, le simple fait que l'interprète applique le principe de charité pour élaborer une théorie de la signification pour les phrases de la langue d'un locuteur réduit la portée de cette indétermination. En effet, le principe de charité, on le sait, enjoint l'interprète à supposer que les énonciations du locuteur sont vraies. Ce n'est qu'au fur et à mesure du déroulement du processus de l'interprétation radicale qu'il pourra réviser cette supposition et reconnaître que certaines phrases sont fausses. De plus, comme le fait remarquer Davidson, la référence des expressions d'une langue est inscrutable, quand bien même on supposerait la vérité des phrases énoncées par le locuteur déterminée. Aussi je considérerai, pour simplifier la présentation, la valeur de vérité des phrases déterminées.

De manière à présenter adéquatement la position de Davidson au regard de la thèse de la relativité de la référence, j'expose en premier lieu le but que Davidson se donne dans son

article « The Inscrutability of Reference ». En dépit du fait qu'il expose les problèmes liés à la thèse de la relativité de la référence, Davidson ne vise pas à montrer que la référence n'est pas relative. On verra, en effet, qu'il propose, en fin de compte, une certaine forme de relativité de cette notion. L'enjeu est plutôt celui de spécifier une forme de relativité de la notion de référence qui n'entraîne pas TRR.¹¹⁹ Comme la thèse de la relativité de la référence est proposée par Quine essentiellement pour répondre aux questions ayant trait à la référence des termes d'une langue, je présente, en deuxième lieu, deux types d'explications que l'on est susceptible de retrouver dans le processus de l'interprétation radicale, en l'occurrence l'explication d'une théorie de la vérité et l'explication à l'intérieur de cette théorie de la vérité. Ces deux types d'explication sont exposés par Davidson dans son article « Reality Without Reference » et c'est le deuxième type d'explication, soit celle à l'intérieur d'une théorie de la vérité, qui permet à l'interprète de répondre aux questions ayant trait à la référence des termes de la langue pour laquelle il élabore la théorie de la vérité. Enfin, je m'attarde à la critique de Davidson de la thèse de la relativité de la référence. À mon avis, Davidson parvient à montrer par cette critique qu'on ne gagne absolument rien à supposer ce qui ne peut, de toute façon, pas être défendu, notamment TRR. Je montrerai en quoi ceci découle de sa théorie distale de la signification et de la métaphore de la triangulation qui l'accompagne, que j'ai eu l'occasion de présenter dans le chapitre précédent.

4.1 La thèse de la relativité de la référence : récapitulation et exposition du problème

TIR-D indique que les données pertinentes au processus de l'interprétation radicale ne permettent pas de choisir entre différentes théories de la signification pour les phrases de la langue d'un locuteur. Ces différentes théories de la signification n'ont pas le même schème de référence, mais donnent des conditions de vérité équivalentes aux phrases de la langue du locuteur. Par ailleurs, indique Davidson (Davidson, 1979, p. 238), on peut voir que ces divers schèmes de référence sont différents sur la base de l'extension de leurs termes et prédicats. Pour reprendre l'exemple donné plus haut, si j'interprète le nom « Jack » utilisé par un locuteur comme renvoyant à la première chose à droite de Jack, je dois interpréter le

¹¹⁹ Voir (Davidson, 1979, p. 231-232) : « ... *what I am really objecting to is not any way of relativizing reference, for I shall in the end propose a way. What I object to is the idea that reference can be relativized in such a way as to fix ontology.* »

prédicat « est petit » qu'il utilise comme étant vrai des objets à droite des petites choses. Autrement dit, le choix d'un schème de référence a une incidence sur la façon dont on interprète la phrase « Jack est petit ». Bien qu'évident, ceci nous fait voir au moins une chose : Davidson admet une certaine relativité de l'interprétation (ou de la traduction) à un schème de référence, mais cette relativité est différente de celle que défend Quine et je la préciserai plus loin.¹²⁰ Pour l'instant, retenons qu'il y a un sens dans lequel Davidson ne s'en prend pas au fait que la référence est relative. Et convenons qu'il revient à Davidson de montrer comment spécifier le fait que la référence est relative sans que cela mène à TRR.¹²¹

Selon Davidson, il y a deux raisons que les tenants de TRR peuvent évoquer pour appuyer la relativité de la référence à une métalangue, et qui ne sont pas étrangères à celles pour lesquelles Quine adopte TRO (cf. (Davidson, 1979, p. 231)). Ces raisons sont en fait des exigences pratiques que remplit TRR aux yeux de ses défenseurs. La première est qu'on ne pourrait à la fois soutenir que « Jack » réfère à l'individu Jack et au premier objet à droite de Jack. On a d'ailleurs vu plus haut que c'est précisément pour résoudre ce problème que Quine introduit sa thèse de la relativité de l'ontologie : elle constitue une échappatoire aux conséquences indésirables de la thèse de l'inscrutabilité de la référence, conséquences selon lesquelles il n'y a pas de différence entre le fait de référer à Jack ou au premier objet à droite de Jack. La deuxième raison ou exigence fut mise en évidence dans ma discussion de TRO : elle vient de ce que l'on veut pouvoir répondre à la question de savoir à quels objets réfèrent les expressions d'une langue étrangère. Selon Davidson, on voudrait pouvoir dire que, relativement à un schème de référence donné, la réponse à la question de savoir à quelle entité « Jack » réfère est Jack, alors que relativement à un autre schème de référence, la réponse à cette même question est le premier objet à droite de Jack. Aux yeux de ses défenseurs, TRR remplit justement cette exigence pratique. Ensemble, ces deux raisons indiquent que les tenants de TRR trouvent cette thèse pertinente parce qu'ils veulent pouvoir répondre aux questions ayant trait à la référence des termes d'une langue sans par ailleurs rendre cette notion triviale, c'est-à-dire sans énumérer une quantité infinie

¹²⁰ Voir (Davidson, 1979, p. 238) : « *In some sense or other, my interpretation or translation is relative to, or based on, a specific scheme.* »

¹²¹ Voir (Malpas, 1989b, p. 166).

d'objets qui pourraient se qualifier comme référence de chacun des termes. La critique davidsonienne de TRR ainsi que la solution qu'il propose au problème qu'engendre cette dernière thèse doivent donc tenir compte de ces deux exigences pratiques. De sorte que l'enjeu de la critique de TRR devient le suivant : spécifier une certaine forme de relativité de la notion de référence qui remplit les exigences pratiques formulées par les tenants de TRR, mais qui ne mène pas à TRR. Comme on le verra, c'est justement parce que la théorie de la signification de Davidson accorde un rôle primordial à la triangulation qu'elle peut spécifier une forme de relativité de la notion de référence qui n'entraîne pas TRR.

Avant de me pencher sur la position de Davidson lui-même, il m'apparaît opportun de présenter la place qu'occupe la notion de référence dans le processus de l'interprétation radicale. On verra que, selon Davidson, il n'y a pas de relation de référence entre les termes et les objets, bien qu'une théorie de la signification qui a pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité spécifie les conditions de vérité d'une phrase sur la base des caractéristiques sémantiques de ses constituants, notamment leur extension. Dans le contexte qui nous occupe, ceci revient à dire qu'adopter une théorie de la vérité, plutôt qu'une autre, pour interpréter les phrases de la langue d'un locuteur, c'est opter pour un schème de référence plutôt qu'un autre.

4.2 La notion de référence et le processus de l'interprétation radicale

On a vu dans le premier chapitre que la notion de vérité est considérée primitive dans le processus de l'interprétation radicale. En effet, *a contrario* de Tarski qui élabore une théorie de la vérité en prenant pour acquise la notion de traduction, Davidson considère acquise la notion de vérité et explique, à l'aide de cette dernière, celle de traduction (ou de signification). Le résultat est le processus de l'interprétation radicale que j'ai exposé dans le premier chapitre. Il reste qu'une théorie tarskienne de la vérité donne une définition du prédicat de vérité pour une langue à partir d'axiomes qui sont à propos de la satisfaction des constituants de phrases de la langue, c'est-à-dire qu'elle explique la vérité des phrases d'une langue par les caractéristiques sémantiques des constituants de phrases. En supposant, comme Davidson, que la notion de satisfaction est une notion générique pour

parler de celle de référence¹²², une théorie tarskienne de la vérité explique la vérité des phrases d'une langue en prenant pour acquise la référence ou l'extension de ses constituants de phrases.

On sait que le projet empiriste en philosophie du langage est de rendre compte de la signification des phrases de la langue d'un locuteur par des données qui sont accessibles sans connaissance préalable de cette langue. J'ai signalé que plusieurs philosophes qui appartiennent au courant empiriste en philosophie cherchent à rendre compte des notions linguistiques par des notions qui ne le sont pas.¹²³ Comme la théorie tarskienne de la vérité prend pour acquise la référence des constituants de phrases d'une langue, elle ne donne, selon ces philosophes, aucune explication de la notion de référence, c'est-à-dire qu'elle ne donne aucune explication de cette dernière en termes non linguistiques. Certains ont alors supposé qu'une théorie tarskienne de la vérité n'explique la vérité des phrases d'une langue à partir de la référence de ses constituants que si l'on joint à cette théorie une analyse de la notion de référence en termes non linguistiques. Et à partir du moment où l'on considère qu'une théorie de la signification doit avoir pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité, la supposition de ces auteurs revient à adopter ce que Davidson appelle des théories du jeu de cubes de la signification [*building-block theory*], c'est-à-dire des théories de la signification selon lesquelles on peut donner une analyse de la notion de référence à l'aide de concepts non linguistiques, comme par exemple celui de causalité. Selon ces théories, c'est au niveau des constituants de phrases d'une langue qu'on peut relier la langue à ce qui peut être décrit en termes non linguistiques. On sait que Davidson, comme Quine, préfère une approche holistique de la signification où les phrases, et non les constituants de phrases, sont les unités de base de la sémantique. Il en est ainsi puisque c'est au niveau des phrases énoncées par les locuteurs qu'on peut relier une théorie de la signification pour une langue à des données décrites en termes non linguistiques. Pour Davidson, ces données sont l'attitude non individuelle du locuteur de tenir une phrase pour vraie ainsi que les objets et événements, alors qu'elles sont les stimulations sensorielles et les verdicts des locuteurs pour Quine.

¹²² Voir (Davidson, 1979, p. 229)

¹²³ Ce n'est pas vraiment le cas de Davidson, puisqu'il rend compte de la notion de signification par celle de vérité, laquelle est une notion sémantique *sui generis* dans sa théorie.

La question à laquelle doit répondre Davidson, qui rejette les théories du jeu de cube de la signification et qui propose de rendre compte de la signification des phrases de la langue d'un locuteur par une théorie tarskienne de la vérité, est celle de savoir comment soutenir le fait que cette dernière explique la notion de vérité d'une manière récursive si l'on suppose que la notion de référence n'est pas primitive dans une analyse adéquate de la signification des phrases de la langue d'un locuteur.¹²⁴ Davidson doit faire face au dilemme suivant : ou bien la notion de vérité n'est pas primitive dans le processus de l'interprétation radicale puisque celle-ci est expliquée par une notion de référence, laquelle est considérée plus primitive que celle de vérité, ou alors la notion de vérité est primitive, auquel cas on ne voit plus très bien comment la théorie tarskienne de la vérité donne récursivement les conditions de vérité des phrases de la langue pour laquelle on élabore la théorie. En effet, c'est bien parce que la théorie tarskienne comprend des axiomes à propos de la référence des constituants de phrases d'une langue qu'elle peut, comme on l'a vu, définir récursivement le prédicat de vérité pour une langue. Comme le processus de l'interprétation radicale de Davidson ne permet pas de rendre compte de la signification des phrases de la langue d'un locuteur par une analyse préalable de la référence des constituants de phrases de sa langue, mais au contraire suppose que les unités sémantiques de base sont les phrases de la langue du locuteur, on voit mal comment une théorie tarskienne de la vérité peut servir comme théorie de la signification. Dans « Reality Without Reference », Davidson mentionne ce dilemme et propose une solution pour conserver à la fois la primitivité de la notion de vérité et la théorie tarskienne de la vérité comme théorie adéquate de la signification. Ce qui lui permet d'échapper au dilemme énoncé plus haut est la distinction entre deux types d'explications pouvant être données dans le processus de l'interprétation radicale, à savoir l'explication *de* la théorie de la signification et l'explication *à l'intérieur de* la théorie de la signification (cf. (Davidson, 1977, p. 221))¹²⁵.

Davidson s'inspire des théories physiques, qui postulent l'existence d'entités microphysiques pour expliquer des phénomènes macrophysiques observables, afin de distinguer l'explication de la théorie de l'explication à l'intérieur de la théorie. Bien qu'une

¹²⁴ J'utilise l'expression « primitive » pour parler d'une notion sémantique dont on rend compte par des notions non linguistiques et à l'aide de laquelle on peut expliquer les autres notions sémantiques.

¹²⁵ « *What is needed in order to resolve the dilemma of reference is the distinction between explanation within the theory and explanation of the theory.* » (Davidson souligne)

théorie physique postule des entités microphysiques qui ne sont pas observables pour expliquer les phénomènes macrophysiques, il reste qu'elle est élaborée, testée et expliquée par ces phénomènes macrophysiques observables. Il en est de même pour la théorie tarskienne de la vérité qui sert de théorie de la signification pour les phrases de la langue d'un locuteur. Cette théorie postule une relation entre les mots et les objets, en l'occurrence celle de satisfaction (ou de référence), ainsi qu'une structure logique qui est celle du calcul des prédicats, à l'aide desquelles elle spécifie les conditions dans lesquelles les phrases d'une langue sont vraies. Puisque le principe de charité enjoint l'interprète à considérer vraies les phrases que le locuteur tient pour vraies et parce que l'attitude de tenir une phrase pour vraie est observable, on peut dire, d'une part, qu'une phrase vraie est quelque chose d'observable. D'autre part, le fait qu'un locuteur tienne une phrase pour vraie peut être décrit en termes non linguistiques, notamment à l'aide de termes décrivant l'attitude non individuelle du locuteur de tenir une phrase pour vraie et les stimuli distaux auxquels il réagit en tenant une phrase pour vraie. Aucune notion de référence n'est requise pour l'élaboration ou l'explication *de* la théorie de la signification, mais seulement une corrélation entre *l'attitude* du locuteur de tenir une phrase pour vraie et le *stimulus distal* auquel ce locuteur réagit. On explique (ou on élabore) la théorie de la vérité par (ou à partir de) certaines données qui sont publiquement accessibles, et ce, en formulant des énoncés à propos d'évidences empiriques. Ces derniers permettent ensuite de formuler les phrases-*T* de la théorie de la vérité.

Par contre, l'explication de la vérité des phrases de la langue du locuteur, donnée à *l'intérieur* d'une théorie de la vérité, requiert des entités postulées, dont la référence. La théorie de la vérité spécifie les conditions de vérité des phrases de la langue du locuteur à partir des caractéristiques sémantiques de leurs constituants, en l'occurrence de leur référence. En d'autres termes, la théorie de la signification donne les conditions de vérité des phrases d'une langue, que l'on retrouve formulées dans les phrases-*T* de la théorie, à l'aide des relations que les constituants de phrases entretiennent avec les objets. Ces relations acquièrent un contenu d'une manière indirecte, c'est-à-dire lorsque l'interprète qui élabore la théorie de la signification pour les phrases de la langue d'un locuteur a formulé une quantité suffisante de phrases-*T* et peut relier ces phrases-*T* les unes aux autres en formulant des axiomes à propos de la référence des constituants de phrases de la langue du

locuteur. C'est dire que les mêmes données empiriques permettent l'élaboration de plusieurs théories de la signification qui donneront une explication différente de la vérité des phrases d'une langue, parce qu'elles feront appel à des axiomes différents. Ces diverses théories de la vérité postuleront chacune une relation de référence qui différera de celles postulées par les autres, ce qui nous ramène à TIR-D.

On verra que cette distinction entre l'explication de la théorie de la vérité et l'explication à l'intérieur de la théorie de la vérité montre que la simple élaboration d'une théorie tarskienne de la vérité est suffisante pour remplir les exigences des tenants de TRR énoncées plus haut. Elle permet notamment de dire que relativement à telle théorie de la vérité, un mot de la langue du locuteur réfère à tel objet. Cette distinction donne par ailleurs une meilleure prise sur la critique de Davidson de la thèse de la relativité de la référence, dont il sera question maintenant.

4.3 La thèse de la relativité de la référence : critique et solution du problème

La distinction entre l'explication de la théorie et l'explication à l'intérieur de la théorie montre, tout comme le titre de l'article dont elle est tirée l'indique, qu'il n'y a pas une telle chose qu'une relation déterminée de référence entre les termes d'une langue et les objets. Ainsi, une raison simple que pourrait évoquer Davidson pour étayer sa critique de TRR serait qu'il ne peut y avoir une relativité de la référence puisqu'il n'y a aucun moyen de fixer la référence des expressions d'une langue, et qu'il n'y a aucun moyen de fixer une telle référence puisqu'une relation de référence entre les mots et les objets n'existe tout simplement pas.¹²⁶ Comme Quine soutient TIR-Q, il considère lui aussi qu'il n'y a pas de relation de référence entre les mots et les objets et devrait donc aussi rejeter TRR pour cette raison. Or, si pour Davidson une relation de référence n'existe pas, c'est bien parce qu'on ne peut rendre compte de cette dernière à l'aide de notions non linguistiques qui renverraient à des données identifiables sans une interprétation préalable de la langue pour laquelle on élabore une théorie de la signification. Un tenant de la thèse de la relativité de la

¹²⁶ Voir Malpas (Malpas, 1989b, p. 167) pour une suggestion similaire : « *In saying that reference is not fixed by relativization, Davidson is really saying that there is nothing there to get fixed anyway. This is just the problem with ontological relativity: it suggests that there is a determinate referential relationship when there is none.* » Je trouve trop forte l'assertion de Malpas selon laquelle la thèse de la relativité de l'ontologie suggère une relation de référence déterminée. Je n'en discuterai pas puisque ceci n'affecte pas mon propos.

référence qui voudrait défendre la position de Quine pourrait alors faire valoir le fait que la référence est, pour les besoins *pratiques*, fixée en vertu du choix arbitraire d'un schème de référence, et que ce choix arbitraire est suffisant pour spécifier l'extension des constituants de phrase d'une langue. Le recours à ce choix arbitraire serait alors une manière de soutenir à la fois la thèse de l'inscrutabilité de la référence et celle de la relativité de la référence : TIR-D indique que le choix d'un schème de référence plutôt qu'un autre ne peut être qu'arbitraire, alors que, selon TRR, un choix arbitraire serait suffisant pour fixer l'extension des constituants de phrases d'une langue tout au moins pour les besoins pratiques.

Cette façon d'argumenter en faveur de TRR est non avenue pour Davidson.¹²⁷ Choisir arbitrairement un schème de référence fixe l'extension des constituants de phrases d'une langue uniquement si l'on peut spécifier que c'est bel et bien ce schème de référence plutôt qu'un autre qu'on utilise lors de l'interprétation des énonciations d'un locuteur.¹²⁸ Supposons, pour reprendre un exemple de Davidson (Davidson, 1979, p. 234-235), qu'un interprète *A* élabore deux théories de la signification pour les phrases de la langue d'un locuteur. Selon la première théorie, « Jack » réfère à Jack, alors que selon la deuxième, « Jack » réfère au premier objet à droite de Jack. Imaginons ensuite un autre interprète *B* qui interprète les énonciations de *A* à propos de celles du locuteur. *B* découvrira que *A* utilise deux schèmes de référence pour interpréter les énonciations du locuteur, mais ne pourra déterminer non arbitrairement ces deux schèmes de référence étant donné, et c'est une conséquence de la thèse de l'inscrutabilité de la référence, qu'il pourra élaborer une multitude de théories de la signification pour les énonciations de *A*. Si *B* choisissait arbitrairement un schème de référence pour interpréter les énonciations de *A*, ce choix arbitraire ne ferait sens que si un autre interprète *C* pouvait spécifier de manière non arbitraire le schème de référence choisi par *B*. On ne peut soutenir qu'un schème de référence *fixe* l'extension des expressions d'une langue que si l'on a un moyen de spécifier ce schème de référence d'une manière non arbitraire. La thèse de l'inscrutabilité de la

¹²⁷ Voir (Davidson, 1979, p. 232).

¹²⁸ « ... *the arbitrary choice succeeds in doing this* [à fixer la référence d'une langue-objet] *only if the relativized 'refers' of the metalanguage has somehow been nailed down.* »

référence révèle justement le fait qu'on n'a aucun moyen de spécifier d'une manière non arbitraire un schème de référence unique.

À mon avis, il faut retenir de l'argument de Davidson ce qui suit. À partir du moment où l'on reconnaît que la langue a un caractère essentiellement public, tout ce que peut faire un locuteur vis-à-vis des expressions de sa langue (comme fixer leur extension) doit pouvoir être spécifié à un autre locuteur. Autrement, on suppose qu'il y a quelque chose qui n'est accessible qu'à ce locuteur et ne peut être transmis aux autres. Étant donné l'inscrutabilité de la référence, un locuteur ne peut, dans sa langue, indiquer à l'interprète qu'il utilise le terme « lapin » pour référer à un lapin, puisque la référence des expressions qu'il utilise pour ce faire n'est pas plus déterminée par les données pertinentes au processus de l'interprétation radicale que celle de « lapin ». Comme le dit Davidson, « si la référence est relative à mon schème de référence tel qu'il est déjà enchâssé dans ma propre langue, tout ce qu'on peut fournir pour donner une référence à mes mots est fourni simplement par le fait que je parle ma propre langue. »¹²⁹ Et comme la référence est inscrutable, il n'y a rien que je puisse fournir dans ma langue pour donner une référence à mes mots. On doit donc retenir de l'argument de Davidson qu'on ne peut supposer que l'on peut se soustraire des processus de la traduction radicale ou de l'interprétation radicale pour fixer la référence des termes de notre propre langue, ce qui revient à dire qu'on ne peut en aucun cas fixer cette dernière, ni donc relativiser la référence à la langue du linguiste ou de l'interprète.

En somme, Davidson montre, par son argument, que le choix arbitraire d'un schème de référence n'est pas suffisant pour établir TRR, il faut en plus que l'on puisse spécifier d'une manière non arbitraire le schème de référence arbitrairement choisi, ce que ne permet la thèse de l'inscrutabilité de la référence. Les tenants de TRR ne peuvent alors faire valoir le fait qu'un choix arbitraire est suffisant pour établir TRR, de sorte que TRR et TIR-D (ou TIR-Q) ne peuvent toutes deux être soutenues.

Comme Davidson rejette TRR, sa théorie de la signification peut-elle échapper aux conséquences indésirables de la thèse de l'inscrutabilité de la référence ? À en croire

¹²⁹ « *So if reference is relative to my frame of reference as already embedded in my own language, all that can be provided to give my words a reference is provided simply by my speaking my own language.* » traduction française (Davidson, 1993, p. 335)

Davidson (Davidson, 1979, p. 239), « tout ce qui, pouvons-nous dire, est fixé par la relativisation est la manière dont nous répondons aux questions sur la référence, et non la référence elle-même. »¹³⁰ Le fait de rendre la référence relative permet donc de répondre aux questions sur la référence. Il convient toutefois de remarquer que cela ne veut pas dire qu'il est possible de spécifier l'objet auquel réfère un terme. On pourrait en effet avoir l'impression que Davidson affirme qu'il y a un moyen de répondre à la question de savoir quels sont les objets qui sont, de fait, compris dans l'univers de discours d'une langue. Ceci irait cependant à l'encontre de TIR-D selon laquelle les données empiriques pertinentes ne nous permettent pas de nous prononcer sur la référence des termes de la langue d'un locuteur, que celui-ci soit nous-mêmes ou un locuteur étranger. Comme Davidson est un fervent défenseur de TIR-D, il serait erroné d'interpréter ainsi son assertion. Je pense plutôt que ce sur quoi Davidson veut mettre l'accent, ce sont les deux exigences pratiques évoquées à la section 4.1, exigences que remplit TRR aux yeux de ses défenseurs. Autrement dit, Davidson voit dans la relativisation de la référence qui n'entraîne pas TRR un moyen de rendre compte du fait que la référence d'un terme dépend du schème utilisé pour interpréter les énonciations d'un locuteur. Le genre de relativisation que Davidson a à l'esprit est la simple relativité, banale et triviale, des notions sémantiques d'une langue, notamment celles de vérité, de référence et de signification, à cette langue. C'est en ce sens seulement que l'on doit comprendre la thèse de Davidson selon laquelle l'interprétation des énonciations d'un locuteur est relative à un schème de référence. Une brève réflexion sur les formes que prennent un manuel de traduction et une théorie tarskienne de la vérité mettra en lumière ce point.

La forme que prend le manuel de traduction et celle de la théorie de la vérité diffèrent. En effet, on a vu qu'un manuel de traduction est un ensemble d'hypothèses à propos de corrélations entre les mots de la langue du locuteur et ceux de la langue du linguiste. On sait qu'un manuel de traduction nous dit par quelle expression d'une langue celle d'une autre langue se traduit ; par exemple, il indique que « gavagai » se traduit par « lapin ». C'est dire que le manuel de traduction est formulé dans une certaine langue *A*, qu'il mentionne les expressions de la langue *B* que l'on veut traduire ainsi que celle de la langue

¹³⁰ « *All that we can say gets fixed by the relativization is the way we answer questions about reference, not reference itself.* » traduction française (Davidson, 1993, p. 343)

C dans laquelle on traduit les expressions de *B*. En règle générale, les langues *A* et *C* sont les mêmes, c'est-à-dire que le linguiste formule le manuel de traduction dans la langue dans laquelle les expressions de la langue du locuteur sont traduites. Toutefois, rien n'empêche l'élaboration d'un manuel de traduction dans une langue qui n'est pas celle du linguiste. Autrement dit, rien n'empêche que les langues *A* et *C* diffèrent, de sorte qu'un individu pourrait, comme on l'a vu plus haut, utiliser un manuel de traduction qui traduit les expressions de *B* dans *C* sans comprendre aucune expression de ces langues. Ce point révèle une caractéristique importante de la théorie de la signification de Quine, soit la nécessité du recours à au moins deux langues dans une analyse de la signification des expressions de la langue d'un locuteur : une langue de départ et une langue d'arrivée, attendu que le linguiste qui élabore le manuel de traduction ne comprendra la langue de départ que si la langue d'arrivée est la sienne.

Dans son article « Radical Interpretation » (Davidson, 1973b, p. 129-130), Davidson relève cette caractéristique du manuel de traduction et indique que ce dernier n'exprime pas explicitement, d'une part, le fait que la langue que l'on présume être celle du linguiste est effectivement celle du linguiste et, d'autre part, que le linguiste est capable d'interpréter des énonciations (ou des phrases) de sa propre langue. Il affirme alors qu'un manuel de traduction permet au linguiste de *comprendre* les énonciations d'un locuteur parce que ces deux dernières conditions sont réalisées, bien que le manuel de traduction ne les exprime pas.¹³¹ Une théorie de la signification qui, comme celle de Davidson, a pour structure celle d'une théorie tarskienne de la vérité possède, de ce point de vue, un avantage sur une théorie à la Quine : elle ne mentionne les expressions que d'une seule langue, en l'occurrence celle du locuteur, et utilise les expressions de la langue de l'interprète. En effet, une théorie de la vérité pour la langue *C* du locuteur est formulée dans une langue *A*, et aucune autre langue n'est requise pour indiquer comment associer les termes de *C* à ceux de *A*. Puisque la théorie de la vérité postule les caractéristiques sémantiques des constituants de phrases de la langue du locuteur, notamment leur référence, les expressions

¹³¹ Voir (Davidson, 1973b, p. 129): « *If the subject language happens to be identical with the language of the theory, then someone who understands the theory can no doubt use the translation manual to interpret alien utterances; but this is because he brings to bear two things he knows and that the theory does not state: the fact that the subject language is his own, and his knowledge of how to interpret utterances in his own language.* »

de A que la théorie utilise décrivent ces caractéristiques sémantiques. Par exemple, un des axiomes de la théorie stipulera que le terme « gavagai » renvoie à un lapin ou encore que « x is white » est satisfaite par une fonction qui assigne à x un objet blanc. Aucun énoncé de la théorie ne dira que « gavagai » se traduit par « lapin » ou « white » par « blanc ». La théorie de la vérité impose également une structure logique qui est celle du calcul des prédicats du premier ordre. Ceci permet la déduction des phrases- T de la théorie, qui expriment les conditions de vérité des phrases de la langue-objet, à partir des différents axiomes. Le simple fait de comprendre la langue dans laquelle est formulée la théorie permet l'interprétation des phrases de la langue étrangère, c'est pourquoi il est inutile de supposer que la langue du linguiste est mentionnée dans une théorie de la vérité. Selon Davidson, mieux vaut donc rendre compte de la notion de signification à l'aide d'une théorie de la vérité.¹³²

À cet avantage de la théorie de la vérité sur le manuel de traduction, s'en ajoute un autre plus pertinent encore pour mon propos. Parce qu'elle permet de déduire les phrases- T à partir d'axiomes à propos de la référence des termes de la langue ou de la satisfaction de ses phrases ouvertes, elle montre en quoi les caractéristiques sémantiques des phrases de la langue du locuteur dépendent de celles de ses constituants.¹³³ C'est dire qu'au contraire du manuel de traduction, la théorie de la vérité ne requiert pas que l'on se rabatte sur les caractéristiques sémantiques des expressions de notre langue pour évaluer ou se prononcer sur celles des expressions de la langue étrangère. Une théorie tarskienne de la vérité donne directement, c'est-à-dire sans avoir recours aux caractéristiques sémantiques d'aucune autre langue, les caractéristiques sémantiques des expressions de la langue-objet. Et puisque toute théorie de la vérité définit un prédicat de vérité pour *une seule langue-objet*, ou encore donne les conditions de vérité des phrases d'une seule langue et postule des caractéristiques sémantiques qui sont celles des expressions de cette seule langue, TIR-D est une conséquence du fait que la langue à laquelle les énonciations d'un locuteur appartiennent est indéterminée par les données empiriques.¹³⁴ De plus, dans l'optique des

¹³² Bien que Davidson (Davidson, 1973b, p. 129 note 3) voie dans ce que je viens de dire un avantage de l'interprétation sur la traduction, il souligne qu'il ne s'agit pas d'une critique de la théorie de Quine.

¹³³ Comme on l'a vu dans le premier chapitre, l'inverse est aussi vrai pour Davidson dans la mesure où il considère la notion de vérité, et non celle de référence, primitive.

¹³⁴ Je reviendrai sur ce point un peu plus loin.

thèses davidsoniennes, rendre la référence relative ne signifie pas que la référence est relative à une autre langue, et pas davantage à la langue dans laquelle est formulée la théorie de la vérité. Dire que la référence est relative, c'est simplement mettre l'emphase sur le fait que la caractérisation de la référence dépend de la langue pour laquelle on élabore une théorie de la vérité.

4.4 Triangulation et relativisation de la référence

Afin de bien voir comment cette relativisation de la référence prend place dans le processus de l'interprétation radicale, rappelons, d'une part, que bien qu'on ne puisse spécifier un schème de référence, on peut voir qu'un schème de référence est différent d'un autre selon les termes et les prédicats utilisés par ces schèmes. D'autre part, notons que choisir un schème de référence (ou une théorie de la vérité) revient non pas à fixer la référence des termes utilisés par un locuteur, mais à attribuer implicitement au locuteur une langue plutôt qu'une autre. En effet, supposer que « Jack » réfère à Jack et que « est petit » est vrai des petites choses revient à élaborer une théorie de la vérité qui spécifie (ou explique) les conditions de vérité des phrases énoncées par le locuteur d'une certaine manière. Supposer toutefois que « Jack » réfère au premier objet à droite de Jack et que « est petit » est vrai des premiers objets à droite des petites choses revient à adopter une théorie de la vérité qui spécifie (ou explique) les conditions de vérité des phrases énoncées par le locuteur d'une autre manière. Comme une théorie tarskienne de la vérité définit un prédicat de vérité pour une seule langue-objet, choisir une théorie de la vérité plutôt qu'une autre pour interpréter les énonciations d'un locuteur revient à attribuer au locuteur une langue plutôt qu'une autre.¹³⁵ Et comme les données empiriques ne déterminent pas le seul schème de référence adéquat (ou la seule théorie de la vérité adéquate) pour l'interprétation des énonciations d'un locuteur, la langue de ce dernier n'est pas déterminée par les données pertinentes au processus de l'interprétation radicale.¹³⁶ En somme, l'interprétation est relative à un schème de référence, ce qui revient à dire que l'interprétation des phrases

¹³⁵ Voir (Davidson, 1979, p. 239).

¹³⁶ Voir (Davidson, 1979, p. 239) : « *There is no way to tell which of these languages a person is speaking.* »

énoncées par le locuteur dépend de la langue à laquelle on considère que ces phrases appartiennent.¹³⁷

Cette constatation est visiblement une conséquence de la triangulation à l'aide de laquelle Davidson illustre le processus de l'interprétation radicale. En effet, on sait que, selon la métaphore de la triangulation, l'identification par l'interprète des réactions du locuteur qui sont de son point de vue similaires est une condition nécessaire à l'identification du stimulus distal, c'est-à-dire de l'objet ou événement distal, auquel le locuteur réagit. Dans ce contexte, comme on l'a vu au chapitre précédent, l'interprétation des énonciations du locuteur consiste dans le fait que l'interprète classe les réactions similaires du locuteur, c'est-à-dire ses attitudes de tenir une phrase pour vraie, et les objets et événements qui, de son point de vue, sont similaires. Comme ces derniers sont des objets et événements auxquels lui-même (l'interprète) réagit en tenant une phrase pour vraie, les phrases qu'il tient pour vraies deviennent l'interprétation des phrases tenues pour vraies par le locuteur. Dans le cas qui nous occupe, ce qu'il faut voir, c'est que l'objet ou l'événement qui, du point de vue de l'interprète, est celui auquel réagit le locuteur est ce à partir de quoi l'interprète peut attribuer au locuteur des croyances qui sont pour la plupart semblables aux siennes, et élaborer une théorie de la vérité pour les phrases de la langue de celui-ci.

Cependant, attribuer certaines croyances au locuteur plutôt que d'autres revient à élaborer une théorie de la vérité plutôt qu'une autre, et donc à adopter un schème de référence plutôt qu'un autre pour interpréter ses énonciations. Interpréter « Jack est petit » à l'aide d'un schème de référence selon lequel « Jack » réfère à Jack revient à attribuer au locuteur des croyances différentes de celles qu'on lui attribuerait si on supposait que « Jack » réfère à l'objet à droite de Jack. On considère qu'une même personne parle une langue ou une autre, ou que la même phrase énoncée appartient à une langue ou à une autre, selon qu'on choisit un schème de référence ou un autre, et ce, parce que des croyances différentes sont attribuées au locuteur (cf. (Davidson, 1979, p. 239))¹³⁸. C'est justement

¹³⁷ Voir (Malpas, 1989b, p. 169) : « *The problem of how to mark, in an unobjectionable way, the relativity of interpretation to a scheme has thus been brought back to the question of how to interpret utterances. And here it is natural to say that how we interpret utterances will depend on what language we take the speaker to be speaking.* »

¹³⁸ « *It is not strange that we can take the same person to be speaking different languages, provided we can make compensatory adjustments in the other attitudes we attribute to him.* »

cette attribution de croyances, mise en lumière par la métaphore de la triangulation utilisée pour illustrer sa théorie distale de la signification, qui permet à Davidson de soutenir que TRR n'est pas nécessaire pour remplir les deux exigences pratiques des tenants de TRR.

Puisque l'élaboration d'une théorie de la vérité donne (ou explique) les conditions de vérité des phrases d'une langue à l'aide d'une relation de référence postulée, l'interprète radical peut dire que, selon une certaine théorie de la vérité déjà élaborée, tel terme utilisé par le locuteur réfère à tel objet, alors que selon une deuxième théorie le même terme réfère à tel autre objet.¹³⁹ Dans la mesure où elle n'a besoin de faire appel qu'à une relativité des notions sémantiques d'une langue à cette même langue, ce qui est beaucoup moins problématique que la relativité des notions sémantiques d'une langue à une autre langue, la théorie de la signification de Davidson a un avantage sur celle de Quine. Elle réussit à remplir les exigences pratiques des tenants de TRR, ainsi qu'à échapper aux conséquences indésirables de cette dernière thèse, sans qu'il soit nécessaire que le linguiste suppose fixée la référence des termes de sa langue. C'est dire que Davidson ne se retrouve pas acculer à introduire une thèse qui créerait une tension dans sa théorie de la signification. Plus largement, il n'a pas besoin de faire référence à des caractéristiques propres à la langue de l'interprète et qui ne sont pas publiques. Bien que la théorie de la signification de Davidson admette moins d'indétermination que celle de Quine, le processus de l'interprétation radicale rend la langue à laquelle appartiennent les énonciations d'un locuteur indéterminée, ce que l'on ne retrouve pas exprimé dans la théorie de Quine, que le processus de la traduction radicale permette ou non l'indétermination de la langue.

Davidson argumente en faveur de TIR-D en remarquant qu'il est possible d'élaborer une multitude de théories de la vérité pour les phrases de la langue d'un locuteur, mais il convient aussi de noter que TIR-D est une conséquence du fait que les données pertinentes pour l'interprétation des phrases de la langue d'un locuteur sont aussi celles à partir desquelles les croyances et autres attitudes propositionnelles peuvent être attribuées au locuteur. En effet, Davidson nous dit que si on pouvait, d'une manière ou d'une autre, déterminer les croyances et autres attitudes propositionnelles du locuteur indépendamment

¹³⁹ Voir (Davidson, 1979, p. 239) : « *So it seems to me the natural way to explain the sometimes needed explicit relativization is a familiar one : we take the speaker to be speaking one language or another.* »

de l'interprétation de ses énonciations, la question de savoir quelle est la langue parlée par le locuteur serait une question empirique, c'est-à-dire que les données pertinentes au processus de l'interprétation radicale détermineraient la langue parlée par le locuteur. On saurait alors quelle théorie de la vérité élaborer pour interpréter les phrases énoncées par le locuteur, de sorte que la référence ne serait pas inscrutable. Or, comme l'indique Davidson (Davidson, 1979, p. 240-241) :

Ce serait une erreur, j'espère que c'est clair, de supposer que nous puissions en quelque sorte déterminer ce qu'une personne croit [...] puis de poursuivre jusqu'à donner une réponse définitive à la question de savoir à quoi ses mots font référence. Car les données dont dépendent tous ces sujets ne nous offrent aucune manière de séparer les contributions de la pensée [...] et la signification respectivement. Ce que nous devons construire ce sont des théories globales, et bon nombre de théories feront tout aussi bien. Ce qui revient une fois encore à énoncer la thèse de l'inscrutabilité de la référence, mais aussi à faire allusion à la raison que l'on a de la soutenir.¹⁴⁰

Cette assertion montre bien en quoi TIR-D est une conséquence du fait que les données à partir desquelles attribuer des croyances au locuteur sont les mêmes que celles qui sont pertinentes pour l'interprétation de ses énonciations.

La critique de Davidson de TRR semble avoir eu des répercussions sur les thèses de Quine, mais il n'est pas clair que son point de vue en ce qui a trait à la relativité de l'ontologie a réellement changé. La formulation de la thèse de la relativité de l'ontologie de Quine la plus récente que je connaisse figure dans *The Pursuit of Truth*, où Quine mentionne, tout d'abord, qu'il n'a jamais vraiment voulu distinguer cette thèse de celle de l'inscrutabilité de la référence.¹⁴¹ Il maintient encore que l'ontologie est relative à un manuel de traduction, mais ne semble pas considérer que l'on peut mettre en suspens le processus de la traduction radicale lorsqu'il est question de nos propres énonciations,

¹⁴⁰ « *It would, I hope it is clear, be a mistake to suppose that we somehow could first determine what a person believes [...] and then go on to a definite answer to the question what his words refer to. For the evidence on which all these matters depend gives us no way of separating out the contributions of thought [...] and meaning one by one. Total theories are what we must construct, and many theories will do equally well. This is to state once more the thesis of the inscrutability of reference, but it is also to hint at the reason for it.* » traduction française (Davidson, 1993, p. 345-346)

¹⁴¹ Voir (Quine, 1990, p. 51) : « *Kindly readers have sought a technical distinction between my phrases 'inscrutability of reference' and 'ontological relativity' that was never clear in my own mind.* »

contrairement à ce qui ressort parfois dans « *Ontological Relativity* ». ¹⁴² Tout comme il l'indiquait dans ce dernier texte, Quine signale que « prendre la référence des termes telle qu'elle se donne [*at face value*] » revient à opter pour un manuel de traduction homophonique. Il n'est toutefois pas clair que ceci revienne à fixer la référence des termes de notre langue, car Quine indique que, dans notre langue, « lapin » renvoie aux lapins *peu importe ce qu'ils sont*. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle façon d'exprimer la thèse de la relativité de l'ontologie n'échappe pas aux critiques de Davidson. En effet, dans la mesure où Quine indique que le linguiste peut choisir, pour les termes de sa propre langue, un manuel de traduction homophonique, TRO ainsi reformulée repose sur la possibilité d'un choix arbitraire d'un manuel de traduction ou bien d'un schème de référence. On a vu avec Davidson qu'un choix arbitraire ne pourrait établir la thèse de la relativité de la référence que si l'on possédait le moyen d'indiquer à un autre locuteur ce schème de référence arbitrairement choisi. Il est évident, pour quelqu'un qui préconise la thèse de l'inscrutabilité de la référence, qu'une telle spécification est impossible. De sorte que la tension que crée, dans la théorie de la signification de Quine, la présence de la thèse de la relativité de l'ontologie est toujours présente.

5. Conclusion

Quine propose une théorie de la signification en procédant de la conviction que la langue a un caractère essentiellement public et autorise, au niveau pratique, que le linguiste se prononce sur la référence des expressions d'une langue en introduisant dans sa théorie la thèse de la relativité de l'ontologie (ou de la référence). Comme je l'ai mentionné, la thèse de la relativité de l'ontologie ne remet pas en cause celle de l'inscrutabilité de la référence. Bien que le linguiste puisse fixer en pratique la référence des expressions de son idiolecte, cette dernière reste autant indéterminée que celle des termes d'une langue étrangère puisque la référence des expressions de la langue du linguiste peut également faire l'objet du questionnement de ce dernier. Par contre, la présence de la thèse de la relativité de l'ontologie dans la théorie de la signification de Quine provoque, à mes yeux, une certaine

¹⁴² Voir (Quine, 1990, p. 52). En se demandant si la référence des termes que nous utilisons est inscrutable, Quine indique ce qui suit. « *In "Ontological Relativity" I said it did, for the home language can be translated into itself by permutations that depart materially from the mere identity transformation, as proxy function bears out. But if we choose as our manual of translation the identity transformation, thus taking the home language at face value, the relativity is resolved.* »

tension : elle fait reposer la référence des termes utilisés par un locuteur étranger sur celle des termes de la langue du linguiste, laquelle n'est pas publiquement accessible puisque le linguiste est le seul à parler son idiolecte.

Davidson considère qu'il y a une incohérence à soutenir à la fois la thèse de l'inscrutabilité de la référence et celle de la relativité de l'ontologie et offre des arguments pour démontrer ce point. J'ai repris les objections de Davidson et tranché en leur faveur. De plus, en critiquant la thèse de la relativité de la référence, Davidson montre que sa propre théorie de la signification, parce qu'elle fait appel au processus de la triangulation, peut se dispenser de TRR. En effet, selon lui, non seulement la référence des termes d'une langue, mais aussi la langue elle-même ne sont pas déterminées par les données pertinentes pour le processus de l'interprétation radicale. L'indétermination de la langue ainsi que celle de la référence sont, chez Davidson, des conséquences du fait que les données empiriques pertinentes pour l'interprétation sont aussi celles à partir desquelles on peut attribuer des croyances au locuteur. Parce que la théorie de la signification de Davidson admet que la langue parlée par un locuteur n'est pas déterminée par les données empiriques, elle peut remplir les exigences imposées par les tenants de TRR en admettant simplement la relativité des notions sémantiques d'une langue à cette langue. L'interprète peut effectivement dire quels sont les objets auxquels les termes d'une langue réfèrent en fonction de la théorie de la vérité qu'il choisit pour l'interprétation. En élaborant une théorie de la vérité pour interpréter les phrases énoncées par un locuteur, l'interprète donne les conditions de vérité de ces phrases et, de ce fait, se prononce sur la référence des expressions que le locuteur est susceptible d'utiliser.

En définitive, ce que l'argument de Davidson montre, c'est que sa propre théorie de la signification n'a pas besoin de supposer que l'interprète ramène à sa propre langue tout ce qui a trait aux caractéristiques sémantiques des constituants de phrases utilisés par un locuteur. Et qu'il en est ainsi puisque tout recours à la langue de l'interprète est superflu dans le processus de l'interprétation radicale.

Conclusion

L'enjeu pour Quine et Davidson est de rendre compte d'une notion que l'on semble comprendre intuitivement, soit celle de signification. Ce faire, c'est aussi, et surtout, répondre à la question qui ouvre la plus récente édition du recueil de textes de Davidson *Inquiries Into Truth and Interpretation*, et qui est « comment les mots peuvent-ils signifier ce qu'ils signifient ? »¹⁴³ Dans l'optique des thèses de Quine et de Davidson, ceci revient à se demander comment nous parvenons à communiquer avec nos semblables et leur transmettre, à l'aide de mots, ce que nous avons à l'esprit. En d'autres termes, comment nous parvenons à faire part à nos interlocuteurs ce à quoi ils ne peuvent, autrement, avoir accès.

C'est précisément pour répondre à cette question que Quine et Davidson élaborent leur théorie de la signification qui visent à montrer que tout apprentissage d'une langue, que ce soit la nôtre ou une langue étrangère, repose, en définitive, sur des données qui sont publiquement accessibles. Dans l'ensemble, la théorie de la signification de Quine parvient à rendre compte de l'aspect public de la signification. Par contre, en la développant, Quine avance certaines thèses qui introduisent une tension dans sa théorie en regard de ce projet. C'est par l'analyse des controverses ayant trait à la dichotomie schème conceptuel – contenu non interprété, aux théories proximale et distale de la signification ainsi qu'à la thèse de la relativité de l'ontologie qu'il m'a semblé que cette tension pouvait être mise en lumière.

¹⁴³ (Davidson, 2001b, p. xv) : « *What is it for words to mean what they do?* » traduction française (Davidson, 1993, p. 9)

Malgré son emphase sur la notion de stimulation sensorielle, Quine ne réussit pas complètement à donner une analyse de l'aspect public de la langue. D'une part, l'analyse de la controverse entre Quine et Davidson sur la question de savoir s'il y a une dichotomie schème conceptuel – contenu non interprété nous a permis de voir que le rôle de la notion de stimulation sensorielle dans la théorie de la signification de Quine n'est pas clair. Elle semblait renvoyer à un contenu non interprété qui rend vraies les phrases d'une langue. Les critiques de Davidson de la dichotomie schème conceptuel – contenu ont amené Quine à préciser le rôle qu'il accorde aux stimulations sensorielles, soit celui de justifier les croyances d'un individu ou encore celui d'être ce à partir de quoi on peut donner une signification à ses énonciations, mais non celui d'être ce qui rend vraies les phrases d'une langue.

Le rôle des stimulations sensorielles étant ainsi précisé, il reste qu'elles ne peuvent constituer ce sur quoi repose l'aspect public de la langue. C'est du moins ce que l'analyse de la controverse entre les théories proximale et distale de la signification de Quine et de Davidson nous a amené à conclure. Les stimulations sensorielles, bien qu'empiriquement accessibles, ne sont pas publiquement accessibles. De plus, et de toute façon, il est particulièrement contre-intuitif de rendre compte de l'échange linguistique par les stimulations sensorielles : lorsque nous discutons avec nos semblables, nous ne nous enquérons pas de leurs stimulations sensorielles, mais bien des objets et événements auxquels ils réagissent selon nous. Nous découvrons que le mot « gavagai » utilisé par un locuteur renvoie à un lapin, parce qu'il y a, selon nous, effectivement un lapin dans les circonstances de l'utilisation de ce mot. C'est précisément ceci que cherche à mettre en évidence la théorie distale de Davidson, et on peut dire que les points de vues et opinions de ce dernier sur ce sujet ont influencé ceux de Quine, qui adopte désormais une théorie de la signification à mi-chemin entre sa propre théorie proximale et la théorie distale de Davidson.

Par ailleurs, il est légitime de s'attendre à ce qu'une théorie de la signification puisse rendre compte de nos pratiques courantes de communication, notamment du fait que nous pouvons spécifier quels sont les objets auxquels un terme utilisé par notre interlocuteur ou bien par nous-mêmes réfère. Étant donné la thèse de l'inscrutabilité de la référence que

Quine et Davidson adoptent, il est particulièrement difficile de rendre compte de cette pratique à laquelle nous nous adonnons tous les jours de notre existence. En effet, cette thèse indique que les données sur lesquelles prend appui la traduction ou l'interprétation des phrases de la langue d'un locuteur ne déterminent pas la référence des termes de cette langue. C'est dire que, selon Quine et Davidson, il n'y a pas de relation de référence entre les mots d'une langue et les objets, de sorte qu'en principe, on ne peut en aucun cas connaître ou se prononcer sur la référence des termes de la langue d'un locuteur. C'est justement pour conserver la thèse de l'inscrutabilité de la référence et pour rendre compte de cette pratique courante que Quine propose la thèse de la relativité de l'ontologie. Selon cette dernière, le linguiste peut se prononcer sur la référence des termes de la langue d'un locuteur en fixant en pratique la référence des termes de sa propre langue.

Cette thèse crée cependant une tension dans la théorie de la signification de Quine qui vise à rendre compte de l'aspect public de la langue. Nous ne réussissons à nous prononcer sur la référence des termes utilisés par un locuteur qu'en ayant recours à l'ontologie de notre propre langue que nous fixons en pratique, laquelle n'est donc pas publiquement accessible. Il faut cependant remarquer que la thèse de la relativité de l'ontologie n'invalide pas celle de l'inscrutabilité de la référence. Au contraire, la thèse de la relativité de l'ontologie, telle que défendue par Quine, n'est sensée que dans une théorie où celle de l'inscrutabilité de la référence est présente. Puisque cette dernière est une conséquence d'une analyse de la notion de signification par des données qui ne sont pas privées, il ne m'apparaît pas juste d'accuser Quine d'introduire dans sa théorie une thèse qui fait référence à quelque chose de privé. Par contre, il m'a semblé qu'une bonne manière d'analyser la tension créée par la thèse de la relativité de l'ontologie était de voir jusqu'à quel point cette dernière peut être soutenue par quelqu'un qui prétend que la référence est inscrutable. J'ai donc repris les arguments de Davidson contre la thèse de la relativité de la référence, qui montrent non seulement que cette dernière est absurde à partir du moment où l'on soutient que la référence est inscrutable, mais aussi qu'une théorie distale de la signification qui fait appel au processus de la triangulation permet de l'éviter tout en montrant que nous sommes capables, en pratique, de répondre à la question de savoir à quels objets réfèrent les termes utilisés par un locuteur.

Les théories de la signification de Quine et de Davidson ne sont pas les seules à rendre compte de la thèse selon laquelle la langue possède un caractère public. Cependant, il m'est apparu particulièrement intéressant de montrer les avantages et inconvénients, en regard de cette thèse, de théories de la signification offertes par deux des philosophes américains les plus importants du siècle dernier. L'analyse de leurs théories nous a au moins permis de voir une chose : il est beaucoup moins problématique de rendre compte de nos pratiques communes de communication, et notamment de nos intuitions à propos de celles-ci, si nous fondons notre compréhension des énonciations de nos pairs sur les objets et événements qui nous entourent, et non sur l'activation de nos nerfs. Pourtant, autant cette thèse nous paraît naturelle, autant la façon dont Davidson la défend est riche et complexe.

L'analyse des controverses entre Quine et Davidson nous a montré qu'on ne peut à la fois prendre parti en faveur du principe selon lequel la langue possède un aspect public et soutenir, à l'instar de ce que suggère Quine, que la communication requiert que l'on impose notre ontologie à nos interlocuteurs. Les questions ontologiques ne sont résolues que pendant le processus d'interprétation, et ne sont sensées que lorsque l'interprète élabore une théorie de la signification en identifiant le stimulus distal auquel réagit un locuteur. Par ailleurs, il ressort du fait que l'identification des réactions similaires du locuteur est nécessaire à celle du stimulus distal que l'on ne peut connaître les objets ou événements auxquels nos interlocuteurs et nous-mêmes réagissons que dans le contexte social. Le principe selon lequel la langue (ou la signification) possède un aspect public introduit alors une certaine circularité : bien que les objets et événements soient publiquement accessibles, ils ne sont pas identifiables sans communication avec autrui. Cette circularité est une des caractéristiques fondamentales qu'établit Davidson pour toute recherche sur la signification. On ne doit pas supposer certaines données neutres par lesquelles on rend compte de la langue, mais plutôt qu'il y a une dépendance mutuelle entre les données publiquement accessibles et la langue ou la communication. On évite alors de considérer la langue recluse du monde et « le caractère public de la langue » ne renvoie plus simplement aux données à partir desquelles on donne une analyse de la signification, mais aussi à ce qui est communicable aux individus avec lesquels on entretient des relations sociales.

Bibliographie

- Bar-On, Dorit, (1994) « Conceptual Relativism and Translation » dans (Preyer, 1994), 145-70.
- Bilgrami, Akeel et Pascal Engel dir., (1994) *Lire Davidson : interprétation et holisme, Lire les philosophies*, Combas, Editions de l'Eclat.
- Brandl, Johannes et Wolfgang L. Gombocz dir., (1989), *The Mind of Donald Davidson*, Vol. 36, *Grazer Philosophische Studien*, Amsterdam, Rodopi B.V., 1989.
- Crumley II, Jack S., (1989) « Talking Lions and Lion Talk: Davidson on Conceptual Schemes » *Synthese*, 80, 347-71.
- Davidson, Donald, (1965) « Theories of Meaning and Learnable Languages » dans (Davidson, 2001b, 3-15) et dans (Davidson, 1993, 23-40) pour la traduction française.
- , (1967) « Truth and Meaning » dans (Davidson, 2001b, 17-36) et dans (Davidson, 1993, 41-68) pour la traduction française.
- , (1969) « True to the Facts » dans (Davidson, 2001b, 37-54) et dans (Davidson, 1993, 69-92) pour la traduction française.
- , (1973a) « In Defence of Convention T » dans (Davidson, 2001b, 65-75) et dans (Davidson, 1993, 107-121) pour la traduction française.
- , (1973b) « Radical Interpretation » dans (Davidson, 2001b, 125-139) et dans (Davidson, 1993, 187-207) pour la traduction française.
- , (1974a) « Belief and the Basis of Meaning » dans (Davidson, 2001b, 141-154) et dans (Davidson, 1993, 208-227) pour la traduction française.
- , (1974b) « Comments and Replies » dans (Davidson, 2001a, 239-244).
- , (1974c) « On the Very Idea of a Conceptual Scheme » dans (Davidson, 2001b, 183-198) et dans (Davidson, 1993, 267-289) pour la traduction française.
- , (1976) « Reply to Foster » dans (Davidson, 2001b, 171-179) et dans (Davidson, 1993, 252-263) pour la traduction française.

- , (1977) « Reality Without Reference » dans (Davidson, 2001b, 215-225) et dans (Davidson, 1993, 312-326) pour la traduction française.
- , (1979) « The Inscrutability of Reference » dans (Davidson, 2001b, 227-241) et dans (Davidson, 1993, 327-346) pour la traduction française.
- , (1983) « A Coherence Theory of Truth and Knowledge » dans (Davidson, 2001c, 137-153).
- , (1990a) « Meaning, Truth and Evidence » dans (Quine et al., 1990, 68-79).
- , (1990b) « The Structure and Content of Truth » *The Journal of Philosophy*, 87, 6, 279-328.
- , (1991) « Three Varieties of Knowledge » dans (Davidson, 2001c, 205-220).
- , (1992) « The Second Person » dans (Davidson, 2001c, 107-121).
- , (1993) *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, traduit par Pascal Engel, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon.
- , (1999a) « Reply to Dagfinn Føllesdal » dans (Hahn, 1999, 729-732).
- , (1999b) « Reply to W.V. Quine » dans (Hahn, 1999, 80-86).
- , (2001a) *Essays on Actions and Events*, 2nd ed, Oxford, Clarendon Press.
- , (2001b) *Inquiries into Truth and Interpretation*, 2nd ed, Oxford, Clarendon Press.
- , (2001c) *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Clarendon Press.
- Engel, Pascal, (1994) *Davidson et la philosophie du langage, Interrogation philosophique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Evnine, Simon, (1991) *Donald Davidson*, Stanford, Calif., Stanford University Press.
- Field, Hartry, (1974) « Quine and the Correspondence Theory » *The Philosophical Review*, 83, 2, 200-28.
- Føllesdal, Dagfinn, (1999) « Triangulation » dans (Hahn, 1999, 719-728).
- Gibson, Roger F., (1982) *The Philosophy of W.V. Quine : An Expository Essay*, Tampa, University Presses of Florida.
- , (1994) « Quine and Davidson: Two Naturalized Epistemologists » *Inquiry*, 47, 4, 449-63.

- , (1995) « Quine on the Naturalizing of Epistemology » dans (Leonardi et al., 1995, 89-103).
- Haack, Susan, (1993) « The Two Faces of Quine's Naturalism » *Synthese*, 94, 335-56.
- Hahn, Lewis Edwin, (1999) *The Philosophy of Donald Davidson*, Chicago, Ill., Open Court.
- Hylton, Peter, (2000) « Reference, Ontological Relativity, and Realism » *Aristotelian Society: Supplementary Volume*, 74, 281-99.
- Kotátko, Petr, Peter Pagin et Gabriel Segal dir., (2001) *Interpreting Davidson, CSLI Lecture Notes* ; no. 129, Stanford, Calif., CSLI Publications.
- Kraut, Robert, (1986) « The Third Dogma » dans (Lepore, 1986, 398-416).
- Laurier, Daniel, (1983) « La philosophie sémantique de Donald Davidson », *Cahiers d'épistémologie*, no. 8303, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- , (1993) *Introduction à la philosophie du langage*, Liège, Mardaga.
- , (1994) « Holismes » dans (Bilgrami et Engel, 1994, 133-159).
- Leonardi, Paolo et Marco Santambrogio dir., (1995) *On Quine : New Essays*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LePore, Ernest, (1986) *Truth and Interpretation : Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, New York, Blackwell.
- Malpas, J.E., (1989a) « The Intertranslatability of Natural Languages » *Synthese*, 78, 3, 233-64.
- , (1989b) « Ontological Relativity in Quine and Davidson » dans (Brandl, 1989, 157-178).
- Montminy, Martin, (1998) *Les fondements empiriques de la signification*, Saint-Laurent, Québec, Bellarmin.
- Pagin, Peter, (2001) « Semantic Triangulation » dans (Kotátko et al., 2001, 199-212).
- Picardi, Eva, (1994) « Davidson and Quine on Observation Sentences » dans (Preyer et al., 1994, 97-116).
- Popper, Karl R., (1979) *Objective Knowledge: An Evolutionary Approach*, Rev. ed, Oxford, Clarendon Press.
- Preyer, Gerhard, Frank Siebelt et Alexander Ulfig dir., (1994) *Language, Mind, and Epistemology : on Donald Davidson's Philosophy*, Dordrecht, Kluwer Academic.

- Quine, W. V., (1951) « Two Dogmas of Empiricism » dans (Quine, 1953), 20-46.
- , (1953a) *From a Logical Point of View : Nine Logico-Philosophical Essays*, Cambridge, Harvard University Press.
- , (1953b) « Notes on the Theory of Reference » dans (Quine, 1953, 130-138).
- , (1954) « Carnap and Logical Truth » dans (Quine, 1966, 107-132).
- , (1960) *Word and Object*, Cambridge, MIT Press.
- , (1966) *The Ways of Paradox and Other Essays*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- , (1969a) « Epistemology Naturalized » dans (Quine, 1969c, 69-90).
- , (1969b) « Ontological Relativity » dans (Quine, 1969c, 26-68).
- , (1969c) *Ontological Relativity, and Other Essays*, New York, Columbia University Press.
- , (1973) *The Roots of Reference*, LaSalle, Ill., Open Court.
- , (1981a) « On the Very Idea of a Third Dogma » dans (Quine, 1981, 38-42).
- , (1981b) *Theories and Things*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- , (1981c) « Things and Their Place in Theories » dans (Quine, 1981, 1-23).
- , (1984) « Relativism and Absolutism », *The Monist*, 67, 293-296.
- , (1990) *Pursuit of Truth*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- , (1993) « In Praise of Observation Sentences » *The Journal of Philosophy*, 90, 3, 107-16.
- , (1996) « Progress on Two Fronts » *The Journal of Philosophy*, 93, 4, 159-63.
- , (1999a) *Le mot et la chose*, traduit par Paul Gochet, Paris, Flammarion.
- , (1999b) « Where Do We Disagree ? » dans (Hahn, 1999, 73-79).
- Quine, W. V., Robert B. Barrett, Roger F. Gibson, James S. McDonnell dir., (1990) *Perspectives on Quine*, Oxford, B. Blackwell.
- Ramberg, Bjørn T., (1989) *Donald Davidson's Philosophy of Language : An Introduction*, Oxford, B. Blackwell.

Stroud, Barry, (1995) « Quine on Exile and Acquiescence » dans (Leonardi et al., 1995, 37-52).

Tarski, Alfred, (1956) « The Concept of Truth in Formalized Languages » dans (Tarski, 1983, 152-278).

———, (1983) *Logic, Semantics, Metamathematics : Papers from 1923 to 1938*, 2nd ed, Indianapolis, Ind., Hackett Pub. Co.

Tersman, Folke, (2001) « Davidson and Quine's Empiricism » dans (Kotátko et al., 2001, 269-283).

Wallace, John, (1977) « Only in the Context of a Sentence Do Words Have any Meaning » *Midwest Studies in Philosophy*, 2, 144-64.